REFLEXIONS
SUR LE RIDICULE,
ET
SUR LES MOYENS DE L'EVITER,

OU SONT REPRESENTEZ les Mœurs & les differens Caracteres des Personnes de ce Siecle.

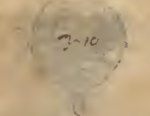
Par Mr. l'Abbé DE BELLEGARDE.

Nouvelle Edition.



Suivant la Copie Imprimée

A PARIS,
Chez JEAN GUIGNARD, à l'entrée de la Grand'-Salle, à l'Image S. Jean. 1698.


7-10

AVERTISSEMENT.

CE n'eſt point un Ridicule outré & groſſier, que ces Reflexions combattent; c'eſt un Ridicule delicat, où les Perſonnes les plus polies tombent quelquefois, ſans s'en appercevoir. Souvent les choſes dont elles s'applaudiſſent, & qu'elles affectent pour ſe diſtinguer, les expoſent au mépris & à la raillerie, parce qu'on entrevoit dans leurs maniéres une ſotte vanité, ou une envie demeſurée de plaire & d'effacer tout le monde. C'eſt ce qui fait qu'on a tant de peine à ceder & à ſe rendre aux raiſons des autres; cependant une opiniâtreté importune à ſoutenir ſes propres ſentimens, fait dire bien des extravagances: la plupart des choſes dont on diſpute avec tant de chaleur, ſont frivoles & de nulle conſequence; mais l'on ſe fait un point d'honneur de remporter

une victoire chimerique. Un excez de sincerité n'est pas moins ridicule, qu'un entêtement opiniâtre: on voit des gens d'un certain caractere, qui ont toûjours quelque chose de chagrinant à dire aux personnes qu'ils frequentent. Pourquoi se charger de leur donner des conseils, s'ils ne demandent pas nôtre avis? Nous n'aimons point ceux qui nous parlent de nos défauts. Nous voulons être flatez & applaudis. C'est une impertinence de blâmer dans les autres les mêmes défauts qu'on est en droit de nous reprocher, & qui sont plus sensibles & plus grossiers en nous que dans ceux que nous censurons.

On a mieux aimé traiter cette matiére par pensées détachées, que de faire des longs Chapitres, ou des Traitez complets, qui eussent peut-être éte plus ennuïeux & moins utiles. Le génie François brusque & impé-

tueux aime le changement matieres nouvelles; de longs dif-cours fur les mêmes fujets l'ennuïent, l'efperance de voir de nouveaux païs & de faire de nouvelles découvertes, pique fa curiofité.

Ces Reflexions font nées à differentes reprifes & dans des occafions differentes, en examinant les mauvais procedez, les manieres ridicules, les bizarreries des hommes, & les raifons pourquoi de certaines gens, avec affez de mérite, ne plaifent point.

On ne donne point cet Ouvrage au Public comme un Ouvrage d'une extrême confequence; on peut dire feulement qu'il n'y a pas une page où il n'y ait à profiter; la peinture des vices qu'on y critique, fervira d'avertiffement pour s'en corriger: Celui qui fe fent attaqué dans fon foible, & qui fe voit dépeint au naturel, conçoit un fecret dépit

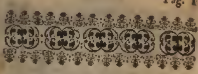
contre l'Auteur qui lui montre le flambeau; semblable en cela aux femmes laides, à qui on presente le miroir.

Ceux qui parlent en Public, trouveront peut-être dans ces Reflexions, toutes simples qu'elles paroissent, de quoi embellir leurs discours, qui sont pour l'ordinaire vuides de sentimens; ils n'approfondissent point les mœurs; ils ne connoissent pas assez les replis du cœur humain, ni les mauvais effets des passions, ils ne disent le plus souvent que des choses vagues & générales, qui n'interessent personne, & qui ralentissent l'attention de l'Auditeur: Un trait qui le peint, le réveille.

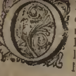
Les noms qu'on a citez dans cet Ouvrage, nont point de sujet réel; les vices qu'on y a attaquez, sont des foibles de l'humanité, qui conviennent à tous les hommes en général; mais qui ne

tombent sur qui que ce soit en particulier.

On trouvera peut-être quelques maximes & quelques traits, qui semblent rentrer les uns dans les autres, & que les personnes peu intelligentes confondront ; mais il y a dans les vices & dans les passions, des differences delicates, qui ne sont remarquées que des Connoisseurs : il faut, pour les bien developper, les montrer sous d'autres jours, & avec des circonstances qui en fassent connoître le degré & mieux sentir le Ridicule. Les temperamens, les humeurs, les conjonctures donnent aux vices de nouvelles attitudes, si l'on peut parler de la sorte ; le tour de l'esprit, les mouvemens du cœur, les affections, les interêts changent la nature des passions, qui sont differentes dans tous les hommes : Ainsi j'ai crû que ces repetitions apparentes étoient necessaires pour l'execution de mon dessein.



REFLEXIONS SUR LE RIDICULE, ET SUR LES MOYENS DE L'EVITER.



ON peut tomber dans le Ridicule avec de l'esprit, du merite personnel, de belles qualitez, de rares talens, si l'on ne sait pas les mettre en œuvre : Au contraire, des personnes qui n'ont qu'un mediocre merite, se font rechercher, & elles effacent par leur politesse, & par leurs agrémens, les plus beaux esprits du monde ; parce qu'ils ont je ne sai quoi de dur & de grossier, & des maniéres ridicules.

Les hommes sont nez pour la société :

ainsi la plus utile de toutes les sciences est celle qui apprend à vivre. Il faut être perpetuellement en garde contre le Ridicule, pour éviter tout ce qui peut rebuter les personnes que nous pratiquons, & diminuer le plaisir qu'elles goutent en nôtre commerce.

Les bonnes qualitez contribuent quelquefois à rendre un homme ridicule, quand il n'en fait pas un bon usage : s'il a de l'esprit & de la vivacité, il veut briller dans les conversations, & reduire tout à son sens; il exerce un empire tyrannique sur les opinions : son esprit le porte quelquefois à des singularitez bizarres, à des indiscretions dangereuses, ou lui inspire une vanité extravagante, qui le fait apprehender par tout où il se trouve; car il veut dominer par tout.

Quelque merite qu'ait un homme, il ne faut point qu'il se laisse trop voir : il est peu de gens, qui ne se fassent moins estimer par un long commerce, parce qu'on ne veut pas toûjours se gêner à cacher ses défauts. L'envie de plaire aux personnes que l'on commence à pratiquer, fait qu'on se tient en garde, & qu'on ne se montre que par ses beaux côtez : A mesure que cette envie se rallentit, le soin de cacher ses imperfections diminuë, & l'on se laisse voir à nud, si l'on peut parler de la sorte. Il en est à peu prés comme d'un mari & d'une femme; les premiers jours de leur mariage, ils ne se montrent l'un à l'autre,

qu'avec tous leurs avantages ; mais enfin ils se lassent de cette contrainte ; & c'est le premier pas qu'ils font vers l'indifference, qu'ils ont l'un pour l'autre dans la suite de leur vie.

Il ne faut point s'aveugler sur ses défauts, ni chercher de mauvaises raisons pour s'étourdir, il est aisé de se tromper soi-même, mais on n'impose point au Public; c'est un juge éclairé & inexorable; si l'on prenoit le même soin pour le delivrer de ses passions, que pour les déguiser, on en gueriroit. Je ne sçai lequel vaut le mieux, ou un soin excessif de se cacher, ou l'indolence de certaines gens, qui se montrent toûjours par leur foible ; ils se laissent vaincre par la nonchalance & la paresse : la peine qu'il y a à se défaire d'une passion dominante, ou du moins à la dissimuler, l'emporte souvent sur l'amour de la gloire & de la fortune, quelque vives que soient ces passions.

L'estime publique est souvent plûtôt un effet de l'étoile que d'un veritable merite : il faut de l'adresse & du bonheur pour se faire une grande reputation, & pour la conserver : l'Homme est un composé de bonnes & de mauvaises qualitez ; voilà le plan sur lequel il doit travailler pour se faire au goût du monde : qu'il ménage ses talens, & qu'il les développe si à propos, que jamais on ne s'en dégoûte. Ce qui éblouït d'abord, fait bientôt moins d'im-

pression, & rebute un peu aprés. On perd quelquefois l'estime des hommes, sans que les bonnes qualitez qui l'avoient meritée, diminuënt. Un commerce trop frequent avec les mêmes personnes fait qu'on se dégrade d'un certain air de dignité, que la retraite & le serieux donnent à ceux qui se montrent plus rarement.

DE L'IMPOLITESSE.

L'Impolitesse n'est pas un défaut unique : elle est l'effet de plusieurs vices; c'est quelquefois une ignorance grossiére des bienséances, ou une indolence stupide, qui empêche qu'on ne rende aux autres ce qu'on leur doit; c'est une malignité chagrine qui fait qu'on est toûjours dans la disposition de s'opposer à tout ce qui peut leur faire plaisir : c'est la suite d'une sotte vanité, qui fait qu'on n'a d'égards pour personne; d'une humeur fiére & bizarre, qui se met au dessus des regles de la vie civile, ou d'un esprit noirci de melancolie, qui trouve du ragoût à brusquer les gens & à les desobliger.

L'impolitesse est peut-être de tous les vices celui qui rend un homme plus méprisable, & qui lui attire plus de mauvaises affaires; on lui pardonne ses foibles; on excuse même les brusqueries & les em-

portemens qui lui échappent ; mais l'impolitesse est une espece d'habitude, dont on souffre à tous momens ; elle pique jusqu'au vif, quand elle est mêlée de sang froid, parce qu'alors elle marque du dédain, ou du mépris ; c'est ce qu'on ne pardonne jamais, on a toûjours assez bonne opinion de soi, pour croire qu'on merite d'être ménagé.

Les grossieretez malhonnêtes que se permettent quelquefois des personnes d'une qualité distinguée, revoltent tout le monde contr'eux, & sentent une mauvaise éducation : ce qui fait que les jeunes gens se donnent ces libertez, c'est la facilité qu'ils trouvent à fournir à de pareilles conversations ; cette facilité les rend paresseux ; mais elle rebute les personnes delicates : elle leur gâte le goût à eux-mêmes, & les jette dans des familiaritez honteuses, & qui blessent le respect que des gens de qualité se doivent les uns aux autres & à eux-mêmes.

Il ne faut pas s'étonner que les jeunes gens soient si grossiers & si impolis ; la politesse est un assemblage de discretion, de civilité, de complaisance, de circonspection, & d'une modestie accompagnée d'un air agréable, qui se répand sur tout ce que l'on dit, & sur tout ce que l'on fait : Ils ne sont ni discrets, ni civils, ni complaisans : ils ont tous les vices opposez, & ils ne songent point à s'en défaire.

leurs paroles & leurs actions ont je ne sçai quoi de dur & de feroce : l'air guerrier ne les quitte point; il semble qu'ils aillent toûjours à l'assaut.

C'est un caractere bien fade, que celui de certaines gens, qui font métier de dire des douceurs à toutes les femmes. On est obligé d'être civil & honnête à leur égard : mais celles qui ont quelque discernement, n'ont que du dégoût pour ces insipides adorateurs, qui prodiguent leur encens indifferemment à tous les beaux visages. Les jeunes gens de ce siecle sont assez revenus de cette ridicule oisiveté; leurs mœurs sont plus agrestes que flatteuses ; ils ont plus à craindre l'impolitesse & l'incivilité, qu'un excés de complaisance & trop d'attachement pour les femmes.

Il faut faire l'honneur à ceux qui parlent, de les écouter, & de leur répondre à propos : mille gens laissent trop entrevoir leur distraction & l'inquiétude où ils sont: on voit sur leur visage l'impatience qu'ils ont de vous quitter, & l'ennui que vôtre discours leur cause : au lieu d'être attentifs à ce que vous leur dites, ils n'ont d'attention que pour épier le moment de deserter, sans donner le tems d'achever ce que l'on a commencé à leur dire. Si on en croit l'empressement de *Theobalde*, il a toûjours sur les bras les plus importantes affaires du monde ; tous les mo-

mens qu'on lui dérobe, ſont precieux; il ne vous répond que negligemment, & vous ménage ſi peu, que de vous laiſſer appercevoir, que vous lui étes incommode, & qu'il vous regarde comme un fâcheux.

Les Provinciaux & les perſonnes qui manquent d'eſprit, écoutent dans une converſation avec une attention imbecille, & n'oſent parler : on leur eſt ſouvent obligé de leur ſilence ; il vaut mieux qu'ils ſe taiſent, que de parler de leurs Fermiers, de leurs chiens, de leur bonne jument, de leur chaſſe, de courre un liévre, du nombre des perdrix qu'ils ont tuées dans un Automne, tant de griſes, tant de rouges, ils en diſent preſque les noms. Cette critique ne regarde que ceux qui ne ſont point ſortis de leur Province, & qui n'ont nul uſage du monde.

Le moïen que des perſonnes raiſonnables, & qui ont quelque teinture de politeſſe, ne s'ennuient pas dans la plûpart des converſations ? on n'y trouve que de mauvais plaiſans, qui ne debitent que des fadaiſes : des médiſans, qui déchirent ſans miſericorde la reputation de tout le monde; des eſprits ſteriles qui ne fourniſſent rien; des gens ſuperficiels, ou tournez à la bagatelle, qui ne peuvent ſoûtenir une converſation polie, & qui roule ſur des matieres ſerieuſes; des perſonnes préoccupées de leur propre merite, & qui n'approuvent que ce qui a quelque rapport à

eux mêmes. Les plus incommodes de tous sont ceux qui veulent toûjours contredire, & qui se declarent d'abord contre ce que les autres avancent : ils ne sont pas toûjours sûrs de leurs propres sentimens ; ils ne contredisent que pour avoir le plaisir malin d'etre d'une opinion contraire.

C'est une incivilité impardonnable d'interrompre celui qui fait un recit : il vaut mieux qu'il manque en quelque circonstance de l'histoire, que de le redresser, s'il ne demande pas nôtre avis : ou de témoigner qu'on sçait, il y a long-tems, une Nouvelle qu'on veut nous apprendre. Pourquoi refuser à un homme le plaisir qu'il auroit en croyant nous dire une chose que nous ignorons ?

On n'a gueres de peine à comprendre pourquoi l'entretien des jeunes gens est si dégoûtant & si insipide ; l'agrément que la jeunesse donne, ne peut les soûtenir contre la dureté & l'extravagance de leurs manieres : les charmes de l'exterieur font moins de plaisir à la longue, que l'impolitesse ne cause de dégoût.

La familiarité avec les femmes qui ont du merite & de la beauté, est dangereuse ; mais il ne faut pas pour cela manquer à la civilité qu'on leur doit : c'est par-là qu'on les dédommage en quelque maniere de la dépendance, où les loix les ont assujetties ; aussi elles sentent vivement l'injure qu'on leur fait, en leur manquant

de reſpect, & elles ſe vangent quand elles en trouvent l'occaſion.

On a de la peine à ceder, quand on croit avoir raiſon; cependant il vaut mieux ceder, que de faire paroître une opiniâtreté importune à ſoûtenir ſes ſentimens. La plûpart des choſes dont on diſpute, ſont frivoles & de nulle conſequence; pourquoi ſe faire un point d'honneur de remporter la victoire, & d'amener tout le monde à nôtre ſentiment? laiſſons-leur le plaiſir de croire qu'ils penſent juſte, & qu'ils ont raiſon.

C'eſt manquer de civilité & de politeſſe, que d'écouter ce qu'on ne nous dit pas. Ces perſonnes qui ſont ſi attentives à deviner ce qu'on a envie de leur cacher, ſont fort incommodes dans le commerce; & ils s'attirent la haine des gens, s'ils divulguent des ſecrets qu'ils ont dérobez de la ſorte.

Les hommes ont naturellement envie de ſe diſtinguer & d'effacer tous les autres: voilà ce qui fait que l'on ſort ſi mal content de la plûpart des converſations. Chacun ſonge à ſoi & à faire paroître ſon eſprit, autant qu'il peut; on ſe ſouleve contre ceux qui veulent primer, & qui s'emparent abſolument de la converſation; c'eſt une eſpece de tyrannie qu'ils veulent exercer ſur les eſprits: on ne les hait guéres moins que ceux qui veulent dominer ſeuls dans une Republique. Il faut s'ac-

commoder aux talens des personnes que l'on frequente, & faire tomber adroitement le discours sur des matieres qui leur conviennent. C'est un bon moien de plaire, que d'écouter les autres avec plaisir, & sans jalousie, & de leur donner des ouvertures pour développer leur esprit.

On ne peut s'empêcher d'avoir du chagrin contre ceux qui nous manquent de parole; mais il est plus honnête & plus genereux de dissimuler son dépit, que de faire de l'éclat; ce qui se presente d'abord, c'est l'envie de les quereller; on leur reproche, avec des termes aigres & offençans, la faute qu'ils ont faite. Ne vaut-il pas mieux leur insinuer doucement, qu'ils ont manqué à leur devoir, & que nous sommes touchez de leur procedé? Les reproches trop imperieux, loin de contribuer à ramener les gens à leur devoir, les revoltent assez souvent.

A moins que d'avoir beaucoup d'esprit, le changement de fortune change les mœurs, & altere les sentimens. Ceux qui n'auroient point d'ambition dans une fortune mediocre, deviennent quelquefois insolens, quand ils se trouvent dans une plus grande élevation, qui ne sert qu'à mettre au jour leurs extravagances, & à les faire mépriser de tous ceux qui n'esperent rien de leur credit. *Cliton* avoit peu de biens; il étoit doux, civil, poli, flateur, caressant: il a herité, il est devenu

Hautain, fier, dédaigneux, il méprise ses anciens amis; il ne les connoît pas, il ne les voit pas, il a oublié leurs noms & le sien propre: ce n'est plus le même homme, ce sont deux *Clitons*.

On n'oblige pas toûjours les gens, en leur rendant de bons offices: il faut que les bienfaits soient assaisonnez. *Cleonte* m'a servi dans une affaire, où j'ai eu besoin de son credit: je lui ai de l'obligation de la chaleur qu'il a fait paroître pour mes interêts; mais depuis ce tems-là il parle éternellement de ce qu'il a fait pour moi, & sans avoir envie de me le reprocher, il ramene à tout moment la conversation sur cette matiere. *Vous souvient-il de ce que je fis pour vous dans cette occasion? je vous tirai d'un pas bien glissant.* C'est perdre le prix d'un bienfait, que d'en parler, & de s'applaudir des démarches qu'on a faites pour ses amis. Mais celui qui a reçu un bon office, doit en conserver éternellement la memoire, & ne point rougir de rencontrer les yeux de son bienfaiteur.

Il est ridicule que des hommes s'ajustent, & se parent comme des femmes; ils doivent aussi éviter d'être crasseux & malpropres. Un exterieur trop negligé donne de mauvaises impressions de la personne, & lui fait perdre une partie de son merite. Un homme qui a bon air & bonne grace, dispose les gens à recevoir plus

favorablement ce qu'il a envie de leur insinuer : la bonne mine & le bel exterieur préviennent en faveur de celui qui parle ; on écoute avec moins de plaisir un homme negligé & en desordre.

Se fâcher à tout moment, être toûjours *sur le qui-vive*, est la marque d'un petit genie, ou de peu de politesse, ou d'une éducation basse. Les ames nobles & élevées ne se laissent pas émouvoir, & ne sortent point de leur assiette ordinaire pour des bagatelles. Les personnes polies excusent aisément les foiblesses, ou les grossieretez des autres, & ne font pas semblant de s'appercevoir des petites incongruitez qui pourroient les aigrir, ou d'entendre les paroles desobligeantes qu'on leur dit.

Si l'on vous brusque ; si l'on vous parle d'une maniere fiere & hautaine, ne répondez pas sur le même ton. Le moien de déconcerter les personnes fieres, est de leur parler sans s'émouvoir. Cette retenuë est la marque d'une ame qui se possede : & ce contraste fait encore plus paroître le ridicule de l'emportement de ceux qui vous offensent. Laissez aux autres dire toutes les sottises qu'ils voudront, mais n'en dites point.

Je ne prétens pas qu'on ait une complaisance fade pour tout ce que disent les autres, & qu'on leur applaudisse niaisement. La contrarieté des sentimens est quelquefois necessaire pour reveiller la

conversation : mais il faut prendre garde, que la dispute ne s'échauffe trop. *Eutyme* propose ses sentimens comme des décisions; il faut absolument être de son avis, ou se quereller.

Un excez de sincerité est quelquefois aussi dangereux, qu'une complaisance trop molle & trop étudiée. Vous devenez l'effroi de toutes les conversations par la liberté que vous vous donnez, de dire en face aux gens tout ce que vous pensez d'eux. Pourquoi vous chargez-vous de leur donner des conseils, s'ils ne demandent pas vôtre avis? c'est un moien sûr de vous faire haïr; on ne se soucie pas d'être redressé, on veut être flatté & applaudi.

C'est souvent une incivilité de parler bas en conversation : ceux qui sont exclus de ces mysteres, ont droit de soupçonner qu'on parle d'eux, ou qu'on les méprise. *Lycas* s'approche toûjours de *Cleandre*, dans tous les lieux où il le trouve, & lui parle sans cesse à l'oreille : si quelqu'autre interroge *Lycas*, il lui répond negligemment, & sans le regarder : pour ménager *Cleandre*, dont il attend de bons offices, il se met au hazard d'offenser toute la compagnie.

Personne n'est obligé de donner des fêtes, ou des repas; on ne voit point de loi qui l'ordonne, mais quand on le fait, il faut le faire de bonne grace. Ne laissez pas entrevoir sur un visage inquiet & mal

content, le chagrin que vous avez de faire de la dépense. Il ne faut pas compter les morceaux des conviez, ni combien de fois ils demandent à boire.

Lors qu'on est à table il faut éviter avec soin tous les discours qui peuvent causer quelque dégoût aux conviez. C'est une impolitesse de parler de certaines maladies dégoûtantes, de remedes, de Medecins; toutes ces choses font naître des idées, qui font souvent lever le cœur, & qui amortissent l'appetit. Il ne faut point non plus parler de certaines Insectes, dont les personnes delicates ne peuvent souffrir la vûë ou l'idée.

Un malade amuse son chagrin, & se soulage en parlant de son mal; l'attention qu'on lui donne le console, elle émousse en quelque maniere la vivacité de sa douleur; mais il ne faut pas qu'il abuse de la complaisance de ceux qui veulent bien l'écouter, ni qu'il tombe dans un détail trop exact des circonstances de la maladie, & du succez de ses remedes.

A parler en general, il ne faut jamais se permettre la Raillerie, ceux qui font semblant de la souffrir, en enragent au fond du cœur. Il faut avoir bien de la force d'esprit pour vouloir être raillé devant des personnes que l'on estime. Mais de quelle adresse & de quelle souplesse d'esprit n'a-t-on pas besoin pour assaisonner tellement les railleries, qu'elles ne puissent

blesser personne, ni aigrir ceux sur qui elles tombent? Les esprits, tournez à la raillerie, ne peuvent gueres esperer de conserver long-tems leurs amis.

Il n'y a point de rôle plus difficile, ou qui demande des égards plus delicats, que celui de Censeur. Quelque bonne mine qu'on fasse, on n'aime gueres ceux qui critiquent nôtre conduite, ou nos ouvrages. On s'expose à de grands chagrins en s'érigeant en pedagogue, & l'on est souvent mal payé des avis qu'on donne aux autres. Pourquoi s'ingerer à redresser des gens sans savoir s'ils le trouvent bon? & pourquoi s'exposer de gayeté de cœur à des brusqueries, dont ils ne sont pas toûjours les maîtres, quand on les attaque par des endroits si sensibles?

Ce n'est gueres par l'envie qu'on a de corriger les gens, ou de les rendre meilleurs, qu'on les censure; c'est pour prendre un ascendant sur eux, & pour montrer une superiorité de genie; voilà justement ce qui les revolte. Au lieu de témoigner de la douceur, & de prendre un air modeste & insinuant, en avertissant les autres de leurs fautes, ils laissent entrevoir de la vanité ou du chagrin, ou une secrete complaisance de se croire exemts des imperfections, qu'ils reprennent dans les autres.

On n'est gueres obligé aux gens, qui ne nous viennent voir, que pour nous

quereller ; qui durant toute une visite ne nous disent pas une seule parole obligeante, & qui se font un plaisir malin d'attaquer nôtre conduite, & de nous faire entrevoir nos défauts.

Ne vaut-il pas mieux garder le silence, que de dire du mal de son prochain, & de faire paroître de l'esprit aux dépens de la reputation des autres ? Un honnête homme ne doit jamais se licencier à dire du mal des Femmes : c'est être brutal, que de leur reprocher en face des défauts personnels, la legereté de leur esprit, quelque fâcheuse avanture de leur vie : de laisser échapper des paroles qui ressentent l'injure ou le mépris. C'est une éloquence usée, que de plaindre leurs disgraces, & d'en témoigner une compassion étudiée, pour mieux joüer la comedie, & pour cacher le poison de la médisance.

Je trouve qu'il y a une espece de cruauté à dire, devant des gens, des paroles desobligeantes, qui les chagrinent & qui les déconcertent. Un mot malicieux fait quelquefois plus de dépit, qu'une affaire de consequence. Ces sortes de bagatelles troublent la joie, ruinent la douceur de la societé, empoisonnent la vie, & ont tres-souvent de fâcheuses suites.

On ne peut gueres s'empêcher de remarquer certains défauts, qui sautent aux yeux ; mais il ne faut pas toûjours faire semblant de les voir ; encore moins

faut-il en parler, ou les reprocher inciviIement à ceux qui y ſont tombez : c'eſt faire l'important & le precieux, que de ne pouvoir ſouffrir les imperfections & les ſottiſes des autres. Cette fauſſe delicateſſe eſt ſouvent la marque d'un petit eſprit, ou d'une grande preſomption.

Une maniere delicate de reprendre ceux qui ſont des fautes, eſt de le faire en general, & ſans s'adreſſer directement à la perſonne qui s'eſt oubliée, pour lui en épargner la confuſion. Cette maniere détournée fait plus ſurement ſon effet; elle redreſſe ſans avoir l'aigreur de la reprimande. Si la faute n'eſt pas de conſequence, il vaut mieux faire ſemblant de l'ignorer, que la relever : mais ſi elle eſt de telle nature, que le devoir, la bienſéance, l'amitié obligent d'en avertir celui qui s'égare; il faut le faire avec toutes les précautions & tous les adouciſſemens qu'il eſt poſſible d'y apporter.

Les hommes doivent en quelque façon avoir plus de ſoin de ſe rendre agreables, que de ſe rendre habiles. De quelle utilité leur eſt une érudition ſi profonde, ſi leurs manieres ſont rebutantes? C'eſt acheter trop cher quelques bonnes choſes qui leur échappent de tems en tems, que d'eſſuyer leur bizarrerie.

Ce qui fait que les Savans de profeſſion ſont ſi peu au goût des gens polis, c'eſt qu'ils n'étudient point le monde, & qu'ils

ne consultent que leurs livres; une application continuelle à ce qu'ils ont lû, les rend distraits, & les enfonce dans eux-mêmes : A peine écoutent-ils ce qu'on leur dit; ils ne répondent que d'une maniere languissante; les entretiens ordinaires ne leur paroissent pas assez relevez pour meriter leur attention. Ne vaudroit-il pas mieux savoir un peu moins de Grec & de Latin, & ne pas s'enterrer avec les morts, pour apprendre à converser parmi les vivans ?

On y perd plus qu'on ne pense, à negliger les dehors & les choses exterieures: cette negligence ruine quelquefois dans un moment toute l'estime qu'on avoit de vous, avant qu'on vous eût vû. *Theodeme* est savant & honnête homme; mais il est agreste & impoli; il ne ménage pas assez les gens à qui il parle; on le fuit; la haute reputation que son savoir lui a acquise, lui fait moins d'honneur, parce qu'il manque d'agrément & de politesse.

Peu de gens se détont de l'impolitesse, parce qu'ils ne se connoissent pas; ils croient être doux, faciles, commodes, insinuans, d'un commerce aisé; & ils ne peuvent pas même soupçonner, qu'on les regarde comme des gens impraticables, épineux, brusques, bizarres, qui ne ménagent personne, & qui donnent le tait à tout le monde, presque sans y penser, & même sans en avoir envie. L'im-

politeſſe eſt un vice, qui fait que par nos paroles, par nos actions, par nos manieres, les gens ont droit de ſe plaindre de nous & de nôtre procedé: au contraire l'eſprit de politeſſe, comme l'a défini un grand Maître en cette matiere, eſt *une certaine attention, qui fait que par nos paroles, & par nos manieres, les autres ſont contens de nous & d'eux-mêmes.*

L'école du monde eſt le plus promt remede pour guerir de l'impoliteſſe; on prend inſenſiblement une teinture de politeſſe & d'urbanité à voir ſouvent des perſonnes polies: le commerce des perſonnes que l'on reſpecte, inſpire de la complaiſance, de la douceur, de l'agrément: mais il faut les voir avec attention. Mille gens paſſent toute leur vie à faire des viſites, ſans en devenir plus polis & plus à la mode; parce qu'ils ne font point de reflexion ſur ce qui plaît dans les autres, & ſur ce qu'ils ont eux-mêmes de rebutant & de groſſier. Si l'on prenoit la peine de remarquer les extravagances des autres, & le mauvais effet qu'elles font, on prendroit garde d'y tomber. Quand on voit de ſes yeux combien un homme qui n'a point de complaiſance, eſt ridicule & incommode, on s'étudie à être complaiſant. Il faut ſe faire juſtice, & ſe perſuader que nos imperfections bleſſent les autres, comme celles des autres nous bleſſent nous-mêmes.

L'indiscretion, les manieres étourdies sont des effets de l'impolitesse : au contraire la retenuë, la discretion, conduit aisément à la politesse; elle empêche qu'on ne parle étourdiment, & fait qu'on prend des mesures si justes, qu'on ne s'oublie en rien.

La civilité, la complaisance, la politesse sont-ce des vertus d'une pratique si difficile, puis qu'elles se trouvent en si peu de personnes ? On remarque, dans la plûpart des hommes, des irregularitez bizarres, qu'on a assez de peine à comprendre. L'amour propre & l'interêt en sont souvent la cause ; c'est en quoi je trouve qu'on raisonne fort mal. Le moien le plus sur pour s'emparer des esprits, & pour engager les gens à nous rendre de bons offices, c'est de les prévenir par des manieres douces & insinuantes, par des complaisances, & par des assiduitez: Au contraire, les duretez, l'impolitesse, les brusqueries les aigrissent, & les obligent quelquefois à se declarer contre nous, quelque bonne intention qu'ils ayent de nous servir.

La voie la plus courte & la plus aisée pour s'insinuer dans l'esprit des gens, est de s'accommoder, autant qu'on peut, à leurs humeurs & à leurs caprices : il faut de l'esprit & du manege pour en venir là; on est souvent obligé de se captiver, de renoncer à son goust, à ses inclinations,

à ſon humeur, pour ſe faire au gouſt & à l'humeur des autres, & pour épouſer toutes leurs inclinations; quand on eſt arrivé à ce point, on eſt ſûr de plaire. Mais cette eſpece de Philoſophie ne s'acquiert qu'avec peine. Le monde eſt rempli de gens bizarres, qui abuſent de la déference, & de l'honnêteté qu'on a pour eux: ils mettent ſouvent la complaiſance des autres à de terribles épreuves: on ne doit pas être complaiſant juſqu'à la bêtiſe; il y a des bornes & des meſures à obſerver en cela, comme en tout le reſte; il faut ſavoir juſqu'où la complaiſance doit aller: ſi elle eſt outrée & rampante, elle devient fade, & rebute, au lieu de faire un bon effet. Le ſecret conſiſte à trouver le juſte milieu entre la fadeur de l'adulation, & l'aigreur de l'impoliteſſe.

DE L'INDISCRETION.

UN homme indiſcret n'eſt point le maître de ſes paroles, de ſes actions, de ſes mouvemens. Ses ſecrets lui échappent preſque malgré lui; il parle quand il faudroit ſe taire: Il eſt étourdi, bruſque, ſans égards, ni pour le rang des perſonnes, ni pour la nature des choſes qu'on lui confie. Il s'ingere dans des lieux, & dans des affaires qui ne ſont pas de ſon

reſſort, & où on ne le demande point : Il fait des confidences contre ſes propres interêts, & au préjudice de ſes amis. Un homme indiſcret eſt le fléau des converſations ; ceux qui parlent en ſa preſence, ſont toûjours ſur *le-qui-vive*, & dans une contrainte qui les gene ; il fait parler les gens autrement qu'ils n'ont penſé : il faut être dans de perpetuels éclairciſſemens, & faire de longues apologies pour juſtifier la droiture de ſes intentions : Il va rapporter aux gens les choſes deſobligeantes qu'on a dites ſur leur chapitre, & cite les noms de ceux qui ont parlé, voilà ſa methode : Il ne ſe corrige point de ſon indiſcretion, qui lui a tant fait faire de fautes, & qui lui a attiré de ſi honteuſes reproches ; Ce qui fait qu'on le fuit, & qu'on le craint comme un homme dangereux, qui par ſon étourderie, ruine ſes affaires & celles des autres.

L'indiſcretion eſt une ſource inépuiſable d'impertinences, & bannit les agrémens du commerce, & de la ſocieté civile. Les indiſcrets ne ſont bons à rien, incapables de toute affaire qui demande du ſecret ; ils ſe rendent ridicules ſans s'en appercevoir, parce qu'ils manquent de jugement, & qu'ils ne ſont pas aſſez de reflexions pour connoître leurs extravagances.

C'eſt une grande indiſcretion de parler des défauts d'autrui en preſence de ceux

qui ont ces mêmes défauts, de mépriſer *Celidan* qui contrefait l'homme de qualité, quoi qu'il ne le ſoit pas, devant *Geronte*, qui n'eſt qu'un Bourgeois revêtu, & qui ſe donne pour Noble. Mais c'eſt le dernier degré de l'impertinence, de blâmer dans les autres les mêmes défauts qu'on eſt en droit de nous reprocher à nous-mêmes, & qui ſont plus ſenſibles, & plus groſſiers en nous, que dans ceux que nous cenſurons.

Qu'on s'épargneroit de momens de chagrin, ſi on ne ſe méloit point des affaires d'autrui, & ſi on ne ſe chargeoit pas du ſoin de les redreſſer, quand on voit faire quelque fauſſe démarche. Il eſt permis de tout voir, quand on a de bons yeux; mais il n'en faut rien témoigner, ſi l'on a ſoin de ſon repos. Quand on a tout entendu, il faut avoir la diſcretion de ſe taire.

Prenez garde de vous engager trop legerement à promettre vôtre ſecours & vos ſoins aux gens qui vous les demandent. Ceux à qui l'on a promis, ont droit d'exiger qu'on leur tienne parole; quelques-uns en offrant leurs ſervices, ont une volonté déterminée de ne rien faire de ce qu'ils diſent; & quand on a beſoin d'eux, ils uſent de détours & de mauvaiſes excuſes. Cette ſupercherie fait ſouvent manquer des affaires de conſequence, parce qu'on avoit compté ſur eux, & l'on ſe

trouve hors de mesures. C'est avoir l'am
mal faite, ou une sotte vanité, que d
promettre à tous venans, & de ne teni
parole à personne. Certaines gens pro
mettent, parce qu'ils n'ont pas la forc
de refuser, soit que ce soit foiblesse d'e
sprit, ou l'effet d'une honnêteté mal en
tenduë. Il seroit plus honnête & plus obli
geant de dire naïvement, que vous n
pouvez faire ce qu'on vous demande, qu
d'amuser les gens par de belles paroles
qui sont souvent cause, que l'on prend d
fausses mesures.

Si vous voulez vivre tranquile, laissez
les gens vivre à leur maniere, à moins
que vous ne deviez répondre de leur con
duite; ne redites point ce qu'on vous a
dit; ne donnez que rarement des con
seils; s'ils ne réüssissent pas, on s'en prend
à vous, & l'on vous rend garant de l'éve
nement. Ne décidez pas avec trop de le
gereté, pour ne pas vous exposer à la hai
ne de l'un des partis. Il y a beaucoup
d'indiscretion à condamner legerement,
sans être assuré de son fait. Si vôtre criti
que est deraisonnable; si elle est outrée,
ou injuste, le ridicule en retombe sur
vous. Il ne faut pas non plus approuver,
ni loüer ce qui ne merite ni approbation
ni loüange; c'est souvent une marque de
peu de delicatesse, ou d'un mauvais dis
cernement.

Les choses generales & publiques sont
expo-

exposées au jugement de tout le monde; chacun en peut décider selon son affection. Ceux qui font des actions, lesquelles meritent d'être censurées, & qui ne prennent pas le soin de se cacher, ont tort de trouver mauvais qu'on les censure. Il faut se dire à soi-même, que le Public n'aura point pour nous d'indulgence, si nous ne le ménageons pas; il n'est plus tems de l'appaiser, quand le mal est fait, & qu'on s'est, pour ainsi dire, abandonné à la critique.

Celimene se plaint toûjours qu'on la déchire impitoyablement, & qu'on fait d'affreuses satires de sa conduite, c'est sa faute; elle n'a aucun soin de sa reputation; elle est trop indiscrete & trop étourdie, pour s'assujettir aux précautions; elle est la premiere à s'applaudir de ses intrigues; elle parle librement de ses commerces & de ses avantures devant tout le monde: le Public suit son exemple, & se donne aussi la liberté d'en parler; A-t-elle droit de se plaindre?

C'est une indiscretion d'aller se mêler incivilement dans l'entretien des personnes qui se parlent d'affaires, & qui ne veulent point avoir de témoins de ce qu'elles disent. Pourquoi se faire regarder comme un Fâcheux? il est aisé de lire sur le visage des gens que vous abordez, si vous leur faites plaisir, ou si vous leur êtes à charge. La bonne opinion que chacun a

de son merite, l'aveugle & l'empêche de sentir qu'il incommode.

N'ayez pas l'indiscretion d'entrer trop brusquement chez des femmes, & sans leur donner le tems de paroître avec avantage : elles n'aiment pas à être surprises, & ne le pardonnent gueres, quand on ne leur donne pas le loisir de se parer & d'ajoûter à leur beauté naturelle, ce qu'elles empruntent de l'art & de l'invention.

C'est un mauvais moien pour conserver la vertu d'une femme, de témoigner que l'on s'en défie, & d'observer sa conduite avec trop de précautions : cette contrainte lui ouvre l'esprit pour trouver des inventions, afin de s'affranchir d'un joug qui lui pese. Mais il ne faut pas aussi qu'un mari soit si docile & si commode, que de voir, sans en prendre aucun soupçon, sa femme caressée par des hommes qui ont du merite. Qu'il ne se laisse point endormir par les maximes de sagesse, qu'elle debite éternellement : Ces dehors affectez, ces discours perpetuels de morale & de vertu ne sont que de fausses lueurs pour ébloüir un mari trop credule.

Je croi que la plûpart des femmes qui écrivent si librement & si familiérement à des hommes, n'y entendent point finesse, & qu'on peut les excuser sur leurs intentions : mais elles devroient être un peu plus reservées sur ce chapitre, & plus

avares de leurs lettres. Quoi que souvent elles n'ayent rien dans le cœur, elles se servent d'expressions tendres & passionnées, & croient que leurs lettres, quelqu'obligeantes qu'elles soient, ne tirent point à consequence. Autrefois une femme qui auroit écrit de ce stile, eût été à demie deshonorée. On est maintenant moins severe; cependant cette démangeaison d'écrire marque un esprit tourné aux intrigues & un grand fonds de coqueterie.

Une femme qui se livre, & qui fait toutes les avances, perd son tems, si elle songe à se faire aimer. Est-ce pour plaire aux hommes que les femmes les loüent de leur beauté, de leurs agrémens & de leur merite, & qu'elles leur disent tout ce que les hommes devroient leur dire à elles-mêmes? Ces loüanges sont fort mal placées. On n'a que du dégoût & du mépris pour celles qui se jettent à la tête de leurs amans.

Une femme est parvenuë au dernier point d'effronterie, quand elle ne se met plus en peine de la maniere dont on parle de sa conduite; il y en a d'assez folles pour aimer mieux qu'on en dise du mal, que de n'en point parler du tout. Celles qui ont des foiblesses, devroient au moins se ménager avec le Public, & garder des mesures pour sauver les apparences. Mais les femmes d'un certain caractere trou-

veroient les plaisirs fades, si tout le monde n'en étoit le témoin, & si elles ne faisoient penser beaucoup plus de mal qu'elles n'en font en effet. Celles qui ont encore quelque reste de pudeur & de retenuë, tâchent de se disculper : elles disent par tout, que leurs intentions sont bonnes, & qu'elles ne songent point à la bagatelle; elles ont le malheur de n'être pas cruës; on s'en tient à ce que l'on voit, & non pas à ce qu'elles disent. Passer le jour & la nuit à joüer avec des hommes, qui entrent chez elles à toutes les heures; Aller comme elles font sans aucun ménagement, dans des lieux suspects; Entretenir des liaisons avec des personnes, dont la conduite est attaquée; Ne mettre dans sa confidence, que des gens décriez, ce sont des indices presque manifestes qu'on a le cœur gâté, & de grandes dispositions à la débauche.

L'esperance d'épouser fait, que les filles se donnent des licences, qui les perdent de reputation : on ne lit pas dans leurs intentions, & l'on juge d'elles par leur conduite & par les apparences. Le prétexte qu'elles prennent pour s'émanciper de la sorte, devroit les rendre plus circonspectes & plus retenuës : les facilitez qu'elles font paroître, & les libertez qu'elles donnent à ceux qui leur font la cour, sont des marques de folie, quoi qu'elles les regardent comme des marques

de tendresse & de passion. Cette indulgence mal entenduë fait perdre toute l'estime, que leurs Amans pourroient avoir d'elles, si elles se ménageoient davantage, & si elles étoient plus fiéres : c'est ce qui éteint l'envie d'épouser : ce qui fait qu'on ne les regarde que comme des amusemens.

La Conversation est une espece de commerce, où chacun doit fournir du sien, c'est-à-dire écouter & parler à son tour. C'est agir contre la bonne foi, & contre les loix du commerce, que de prendre tout pour soi, & de frustrer les autres de la part qu'ils ont au gain : de même c'est faire une espece d'injustice à ceux qui composent le cercle, que de vouloir parler toujours. Si c'est pour faire paroître vôtre esprit, & pour vous faire estimer, vous entendez mal vos interests : vous aigrissez contre vous, ceux que vous forcez à garder le silence ; qui ne peuvent souffrir l'ascendant que vous vous donnez, ni ce degré de superiorité que vous voulez usurper.

Il est rare que ceux qui parlent beaucoup, puissent plaire long tems à des personnes raisonnables ; les grands parleurs croient se distinguer, & jetter de la poudre aux yeux, par cette fecondité qui ne s'épuise jamais, & ils rebutent tout le monde par leur babil : Ils ne peuvent gueres empêcher, qu'il ne leur échappe

beaucoup d'extravagances. Il est plus aisé de parler juste quand on parle peu : il faut sur tout avoir grand soin de ne dire jamais rien de desobligeant à personne, c'est une loi qu'un honnête homme doit s'imposer. Retenez ce bon mot qui est prêt à vous échapper, il fera peut-être rire un moment ; mais ce sera une blessure éternelle dans le cœur de celui pour qui il est dit ; il ne vous le pardonnera jamais. Ayez de la retenuë à blâmer ceux qui par un défaut de genie, ou d'habilité, ne réüssissent pas dans ce qu'ils entreprennent ; Ne riez point de leurs sottises, & n'ajoûtez pas la confusion au chagrin, que ce mauvais succès leur donne.

C'est une foiblesse naturelle à tous les hommes de vouloir apprendre aux gens qu'ils voient la premiere fois, le détail de leur fortune, & de leurs affaires, qu'ils dépeignent toûjours les plus avantageuses qu'il leur est possible : Ils le font par l'envie qu'ils ont de plaire & d'être estimez ; mais c'est un ridicule qui les fait regarder comme des importuns.

La sincerité n'oblige pas toûjours à dire tout ce que l'on pense : si l'on vous examine trop curieusement ; si l'on vous presse de parler sur de certaines matieres, que vous ne pouvez éclaircir, sans faire tort à un tiers, ou sans vous faire tort à vous-même, gardez-vous bien de vous ouvrir & de vous laisser penetrer ; servez-vous de

réponses generales, qui ne sont que battre la campagne, & qui ne disent rien de positif. Les personnes équitables ne doivent point trouver mauvais, qu'on leur fasse mystere des choses qui demandent le secret, & qu'on ne peut publier sans trahir ses amis, ou sans se trahir soi-même.

Il y a de l'indiscretion à confier un secret important à des femmes. Quoi qu'on en trouve quelquefois de discretes, la plûpart ne sont pas assez les maîtresses de ce qu'elles disent : un secret leur échappe malgré elles, sans qu'elles s'en apperçoivent, & sans qu'elles ayent envie de le découvrir. Le commerce des femmes ne peut être que ruineux, si la raison ne gouverne le cœur.

Le caractere de Confident demande de grandes complaisances. Un homme plein de quelque passion qui l'occupe, croit que tout ce qui y a du raport, est fort important; mais ceux qui l'écoutent avec indifference, regardent comme des bagatelles importunes, ce qu'il leur revele comme des mysteres. On ne peut pas demander du sang froid dans un homme qui a une grande passion, ou une grande affaire, dont il est penetré : mais je voudrois du moins qu'il eût la discretion de ne point fatiguer ses amis, par des confidences inutiles, quand il n'a rien à leur confier,

Quel supplice que d'entendre les Joüeurs

parler éternellement de leurs gains & de leurs pertes ; faire le détail de tous les incidens qui sont survenus, comme si on y prenoit un grand interest ; nommer toutes les personnes avec qui ils jouent, & dont ils font exactement le portrait en beau, ou en laid, selon leur caprice. Tous les Joüeurs ont le même jargon, *coupe-gorge*, *premier pris* ; *il a fait trois fois la main* ; *il a perdu ou gagné deux cens Loüis durant la séance* : voilà leur stile ; il ne leur reste que de porter sur eux des jeux de cartes, pour faire la demonstration de tous les coups qu'ils ont joüez, & de dire, comme le Fâcheux de la Comedie, en maudissant la Divinité qui préside au jeu : *Un six de cœur ! Deux points !*

Ce n'est que faute d'application, si l'on ne s'apperçoit pas qu'on est à charge aux gens, & qu'on les incommode ; il est aisé de remarquer, quand nos visites importunent : Ne vaut-il pas mieux demeurer chez soi, & souffrir le chagrin de la solitude, que d'aller incommoder les autres par des visites & des conversations, dont ils enragent ?

Ceux qui sont au dessus de nous par leur rang ou par leur naissance, ne peuvent souffrir qu'on les efface, ni même qu'on les égale dans les qualitez où ils se piquent de primer. Ne soyez point le rival d'un homme qui peut vous abaisser, ou vous perdre impunément ; cette rivalité

ne peut être que funeste pour vous, cachez une partie de vos talens : il y a plus d'esprit qu'on ne pense, à ne point faire paroître tout son esprit.

Si vous laissez entrevoir vos finesses, il vous servira peu d'être fin; l'on vous regardera comme un espion, ou comme un homme contre qui il faut toûjours être en garde, & l'on prendra tant de précautions contre vos lumieres, qu'elles vous seront inutiles.

Les distinctions que les Peres & les Meres ont pour quelques-uns de leurs enfans au préjudice des autres, font toûjours de mauvais effets, s'ils ont l'indiscretion de faire paroître leurs sentimens, & il est presque impossible de les cacher; plus ils ont de tendresse pour les uns, plus ont-ils d'indifference, ou même d'aversion pour les autres. Cette difference de sentimens ruine l'amitié reciproque, que les enfans d'une même famille se doivent, parce qu'elle excite entre eux la jalousie. Les Peres & les Meres ont bien de la peine à se tenir dans un parfait équilibre à l'égard de tous leurs enfans; mais il faut user d'adresse pour dissimuler cette préference, & pour en prévenir les suites.

A quoi pensent les Maîtres, qui parlent si librement de leurs affaires devant leurs domestiques? Peut-on compter sur la discretion de ces ames serviles & paîtries de boüe? ils ne peuvent gueres s'em-

pêcher de dire tout ce qu'ils ont appris, & c'est par ce canal que les plus importans secrets des Maîtres sont revelez. Les Valets ont une merveilleuse curiosité de tout savoir, & une grande démangeaison de le redire; il semble qu'ils vueillent se dédommager par là, de la peine & du malheur de la servitude. Le dépit, l'interêt, leur imbecillité les fait parler, & quelquefois leur malignité.

La plûpart des jeunes gens sont trop évaporez, & parlent sans savoir ce qu'ils disent: Craignent-ils qu'en parlant moins on ne juge mal de leur esprit? Il y a une maniere d'écouter, qui persuade aisément que ce n'est point par stupidité, que l'on garde le silence; au pis aller, ne vaut-il pas mieux laisser douter aux gens, si l'on a de l'esprit, que de les convaincre en parlant mal à propos, qu'on en manque?

Ce qui coûte le moins à donner, ce sont les conseils; un galant homme l'a dit: c'est une matiere fort delicate, qui veut être meurement pesée. On vous consulte sur une matiere delicate, vous répondez au hazard; on suit vôtre avis, & l'on s'embarque mal à propos dans une affaire de consequence; quels reproches n'est-on point en droit de vous faire, si l'évenement est malheureux?

A moins de bien connoître le caractere & la docilité des gens à qui l'on a à faire, il faut être tres reservé à leur donner

des avis. Au lieu de vous rendre necessaire, on vous regarde comme un homme incommode, qui a toûjours quelque fâcheuse nouvelle à dire, & qui controlle tout. La plûpart des gens sont assez instruits de leurs devoirs; s'ils font des fautes, ce n'est pas qu'ils manquent de lumiéres; ils savent mieux qu'ils ne font; & ce qu'on leur dit, est assez inutile. Il faut tant de circonspection pour donner des conseils aux autres, que les plus sages ne s'y hazardent gueres. La pluspart regardent les avis comme des reprimandes: on les blesse au lieu de les guerir. Vous devenez l'ennemi de ceux que vous vouliez ramener à leur devoir, & à qui vous vouliez épargner le chagrin de faire quelque sottise.

Si vous vous hazardez à faire des remontrances, & qu'on les reçoive mal, ne laissez pas entrevoir du dépit, & ne prenez pas les gens à partie: c'est être bizarre & misantrope de vouloir assujettir le monde à suivre tous les conseils qu'on leur donne, & trouver mauvais, qu'on prenne un autre parti: ce chagrin est une delicatesse d'amour propre. Rien n'est si terrible qu'un ami qui prend avantage de son experience, qui propose tous ses avis comme des loix & d'un air de Maître; qui veut ôter le droit d'examiner ce qu'il dit, & qui veut forcer l'esprit par l'autorité, plûtôt que de le gagner par des insinuations.

Le monde est plein de gens qui rapportent tout ce qu'ils entendent dire, qui le défigurent, qui l'empoisonnent : C'est un fort vilain rôle & un moyen sûr de se faire haïr & mépriser : Vous n'obligez gueres un homme à qui vous racontez les mauvais discours qu'on a tenus de lui ; vous êtes bientôt payé de vôtre indiscretion, & vous devenez le premier objet de son aversion & de son chagrin.

Il faut être bien hardi pour railler les autres sur leurs défauts ou sur leur conduite : c'est leur donner une espece de droit de vous railler à leur tour. Le dépit que l'on sent de se voir reprocher quelque chose en face, donne de la vivacité & des lumieres, pour appercevoir les défauts de ceux qui s'érigent en censeurs: il n'est pas toûjours necessaire de rêver longtems pour trouver des reparties, puisqu'on peut souvent leur faire avec plus de justice les mêmes reproches qu'ils font aux autres. *Philemon* reproche à *Sosie* la bassesse de sa naissance ; & mille gens savent que le Pere de *Philemon* étale & vend du drap dans une Ville qui n'est pas éloignée de cinquante lieuës de Paris. Si vous êtes sage, & si vous aimez vôtre repos, n'attaquez jamais une femme sur sa beauté, quand elle se pique d'être belle ; ou sur sa conduite, si elle affecte de faire la prude ; ces matieres sont delicates, & ont des blessures bien douloureuses.

La raillerie est d'un usage difficile & même dangereux, si elle n'est accompagnée de certaines circonstances qui en ôtent l'aigreur & l'amertume. Il faut qu'elle réjoüisse les indifferens, sans blesser les interessez; ce pas est glissant : le but de la fine raillerie est de réveiller la conversation; si vous relevez les sottises ou le foible des autres, vous les offensez. Il faut s'arrêter & changer de discours, si-tôt qu'on s'apperçoit que la plaisanterie embarasse ou chagrine ceux à qui elle s'adresse. On se mettroit au hazard de se faire une affaire serieuse d'une chose, qui dans son principe n'est qu'une pure bagatelle.

Ceux qui raillent les autres, n'ont pas toûjours envie de les offenser; ils le font plûtôt pour avoir le plaisir de dire un bon mot, que par un dessein prémedité de les chagriner. Les personnes d'esprit, & qui entendent raillerie, se mettent du côté des rieurs, & donnent quelque chose à l'intention de celui qui parle. Un homme tout d'une piece releve chagrinement ce qu'on dit; & le dépit qu'il fait paroître, r'anime la plaisanterie qui seroit tombée d'elle-même.

On trouve dans les societez des gens d'un certain caractere qui semblent n'être au monde, que pour dire des choses desobligeantes, il ne faut pas broncher devant eux, ils relevent toutes les fautes

qu'on fait en leur presence, & en plaisantent jusqu'à fatiguer tous ceux qui les écoutent. D'autres sont naturellement brusques ; leurs manieres, le ton de leur voix ont je ne sçai quoi de sauvage; il semble qu'ils n'ouvrent la bouche que pour dire des injures aux gens.

On sçait bien qu'il ne faut être ni guindé, ni mysterieux, ni faire le suffisant, ou le rencheri : mais il ne faut pas aussi dès la premiere visite que l'on rend, être familier, comme si l'on se connoissoit depuis long-tems; parler de ses plus secretes affaires, ou exiger que des personnes que vous connoissez à peine, vous fassent des confidences : elles sont toutes étonnées de cette familiarité qui nait dans un moment.

Les belles personnes, quelque peu d'esprit qu'elles ayent, effacent d'abord tout ce qui se presente devant elles, parce que peu de gens font des reflexions : on est surpris par la beauté, avant qu'on ait eu le tems de se reconnoître; il n'y a que l'usage qui puisse faire revenir de cet étourdissement; les mauvaises choses qu'elles disent, dissipent le charme, & l'on se lasse à la fin de regarder toûjours une belle peinture. Une femme qui a une grande beauté & peu d'esprit, doit garder un silence politique, si elle a assez de lumieres pour connoître ses veritables interêts.

Un homme d'épée ne se fait distinguer de la multitude, que par d'éminentes qualitez, & par un grand courage soûtenu d'une rare prudence. Il faut discerner les occasions, où l'on doit s'exposer. Ce n'est pas à un Commandant à faire le Carabinier, ou le Chevau-Leger; qu'il soit brave sans être étourdi; on ne plaint point ceux qui se font tuer en des endroits où leur devoir ne les appelloit pas: Mais quand on se trouve dans des occasions, où il n'y a plus de ménagemens à garder, il faut donner une libre étendue à son courage.

Il ne faut qu'une passion, quand elle est violente, pour ruiner la fortune la mieux établie; que doit-on donc attendre de ceux qui se livrent à toutes les passions, & qui donnent dans toutes sortes de plaisirs? A voir l'emportement de certaines femmes, il semble qu'elles s'étudient à mettre le desordre dans leurs affaires: Elles risquent au jeu des sommes immenses; elles empruntent de l'argent, dont elles payent de grands interêts; elles achetent tres-cher, vendent leurs nippes à tres-vil prix, mettent tout en gage; c'est une déroute & une dissipation generale. *La Comtesse Merlet*, aprés avoir perdu tout son argent à la bassette, vendit sa vaisselle, sa tapisserie, son linge, ses juppes, & le lit où elle couchoit.

La ruine de certaines Maisons est in-

faillible, où le mari n'est qu'un fantôme, au nom duquel tout se fait, sans qu'il ait jamais connoissance de rien. Ce renversement est un présage sûr de la dérou e des affaires domestiques. Une maison gouvernée de la sorte ressemble assez à un navire, qui vogue au gré des vents, sans que le Pilote y prenne garde.

La dépense mal placée, & mal entenduë ne fait point d'honneur; il faut de l'art pour dépenser à propos, & pour ménager par là les gens qu'on veut mettre dans ses interêts. On sent long tems le contrecoup des dépenses indiscretes; mille gens sont ridicules dans leurs profusions, comme dans leurs plaisirs; ils ruinent leurs affaires, sans gagner l'amitié de ceux qui sont la cause de leur déroute.

C'est une grande sagesse de proportionner sa dépense au bien que l'on possede; la dissipation a des retours bien chagrinans. Il est dur aprés avoir vécu dans l'éclat, de manquer du necessaire, & de sentir à tous momens l'importunité que causent les besoins domestiques. Ceux qui vous enyvrent d'éloges interessez, tandis qu'ils trouvent chez vous une table magnifique, ne font pas semblant de vous connoître, & vous méprisent, quand le dérangement de vos affaires vous reduit à avoir besoin de leur secours.

DE L'AFFECTATION.

L'Affectation est une menterie de toute la personne, qui s'éloigne de ce qu'elle a de naturel, par où elle pourroit plaire, pour chercher dans un air emprunté de quoi se rendre ridicule. L'affectation est la suite d'un goût gâté, d'une imagination extravagante, d'une envie démesurée de plaire, & de se distinguer, mais mal entenduë. Les autres vices se renferment dans de certaines bornes, & ils ont un objet particulier ; l'affectation se répand sur tout ; elle infecte les belles qualitez du corps & de l'esprit. Dans ces gens là la maniere de parler, de marcher, de s'habiller, de tourner les yeux ou la tête, n'a rien de naturel ; ce sont des mouvemens inconnus aux autres hommes: pour parler il ne faut qu'ouvrir la bouche sans se peiner ; mais ils y cherchent du mystere ; il semble qu'ils remuënt des ressorts : Ils seroient fâchez de rire, de tousser, de cracher, comme le Vulgaire; ils déguisent jusqu'au son de leur voix. Pour exprimer les choses les plus ordinaires ils se font un jargon qu'on a toutes les peines du monde à comprendre ; ils ne se servent que de mots choisis & de periphrases : leur gravité, leur fierté, leur

devotion se ressentent de ce vice prédominant : ils se donnent des loüanges, où ils se blâment par le même motif : s'ils font semblant de rejetter les éloges qu'on leur donne, ils laissent entrevoir leurs intentions au travers de leurs grimaces étudiées. Quoi qu'ils joüissent d'une parfaite santé, ils se plaignent éternellement de la delicatesse de leur complexion, & trouvent fort mauvais, qu'on ne compatisse pas à leurs peines imaginaires.

L'air affecté & precieux empoisonne les meilleures choses; quelque belles qualitez qu'on ait, il ne faut que ce foible pour devenir ridicule. Si *Emilie* vouloit parler pour se faire entendre; si elle n'affectoit point de se servir d'expressions trop recherchées; si elle ne déguisoit point le son de sa voix, qu'elle a naturellement doux & harmonieux; si avec de l'embonpoint & un visage fleuri, elle ne se plaignoit point à toute heure de sa mauvaise santé, on la trouveroit fort raisonnable: mais les personnes sensées ne la peuvent souffrir à cause de ses mauvaises affectations.

Prenez garde de vous travestir; ne copiez point les autres; demeurez dans vôtre naturel, si vous avez envie de plaire: ce qui est faux & affecté, est toûjours fade & ennuyeux. Ouvrez les yeux, contemplez *Lucine* pour voir les mauvais effets de l'affectation : elle a de l'esprit, de

la beauté, du merite, cependant elle ne plaît point, parce qu'elle veut contrefaire les autres : elle imite la démarche de celle-ci, le son de la voix de celle-là, elle tourne les yeux d'une maniere, qui ne lui est point naturelle ; elle ouvre & ferme la bouche par mesure, il semble qu'elle n'agisse que par ressorts, comme une machine ; c'est une automate : Il est vrai qu'elle s'est reglée sur de bons modeles ; mais tout ce qu'elle fait, choque, parce qu'elle a abandonné son air naturel, pour copier celui des autres : c'est une fort mauvaise copie d'excellens originaux.

Celimene dans tous les endroits où elle se trouve, parle contre la galanterie : elle fait la prude & la precieuse : personne n'ignore le nombre & le nom de ses Galans ; on s'en mettroit moins en peine, & l'on ne penseroit point à démêler ses intrigues, sans l'affectation qu'elle a de vouloir passer pour une femme modeste & reguliere. C'est irriter l'affaire, que de declamer contre des vices, que la conscience nous reproche, & qui ne sont pas ignorez du Public. Cette hypocrisie fait rire tout le monde ; au lieu de nous disculper de nos défauts, elle donne une nouvelle attention à les remarquer.

Vous voulez paroître sage, mais vôtre sagesse a un air austere, qui ressemble trop au chagrin. Les plaisirs honnêtes ne sont pas incompatibles avec la veritable

sagesse. C'est être précieux plûtôt que philosophe, de n'oser rire, lorsqu'il se dit des choses plaisantes & agreables.

Quelque prude qu'une femme veuille paroître, il ne faut pas qu'elle ait une vertu farouche, ni qu'elle fasse semblant de s'allarmer, quand on lui dit des choses flatteuses, ou qu'on la louë de son merite, de sa bonne mine & de sa beauté: elle en est mieux instruite que personne, & c'est une pure affectation, que de rejetter, d'un air chagrin pour contrefaire la modestie, les louanges qu'on lui donne.

Une femme se rend suspecte, qui se pare d'une sagesse scrupuleuse: cette grande affectation de paroître prude, est souvent trop étudiée: mais l'autre extremité est encore plus dangereuse & plus blâmable; des manieres trop flateuses & trop caressantes marquent une ame coquette: c'est mal raisonner, que de croire engager & retenir les gens par des douceurs. Pour peu qu'on ait de delicatesse, on est bientôt rebuté de cette complaisance mal ménagée, & dont on fait une si mauvaise œconomie. La severité, la retenuë, une fierté honnête est un moyen plus sûr pour inspirer une passion qui dure; au lieu que des discours trop complaisans, une tendresse qui se laisse trop voir, un dévouement aveugle, éteignent en peu de tems les passions qu'on croit les plus vives & les plus enracinées.

Les femmes qui disent à tout propos, qu'elles ne sont point coquettes; que celles qui s'émancipent, ou qui s'oublient, leur font pitié, sont plus coquettes qu'elles ne croient : mais elles ont quelque secret interêt à dérober leur marche, à ceux qui les éclairent de trop prés : celles dont la conduite est plus unie, & à qui la conscience ne fait point de reproches, agissent plus naturellement; elles ne sont point les prudes & les precieuses. Il y a à parier que celles qui affectent toutes ces grimaces, n'ont qu'une vertu superficielle : les discours éternels qu'elles font à la loüange de la pudeur, l'air de hauteur dont elles traitent celles qui ne gardent pas assez les apparences, ne sont pas de bons garants de leur pruderie; mais cette reserve apparente sert pour éblouir les dupes : c'est une espece de voile, sous lequel elles cachent leurs secrets mysteres; c'est un vernis qui donne du lustre à leur fausse modestie.

Quelques façons que fassent les femmes; quelque belles que soient les maximes qu'elles étalent en faveur de la sagesse, la plûpart sont coquettes dans l'ame; elles ont naturellement le cœur tourné à la galanterie & aux intrigues : il n'y a qu'une haute vertu qui puisse corriger ce penchant : mais comme cette sublime vertu est assez rare, le penchant les emporte. On leur est obligé, quand elles

veulent bien se contraindre, pour garder les dehors & pour sauver les apparences: cette contrainte est un hommage qu'elles rendent à la vertu.

C'est une scene assez réjoüissante pour ceux qui connoissent les intrigues secretes de certaines femmes, d'entendre les harangues & les sermons qu'elles font à la loüange de la pudeur. Ils ne peuvent s'empêcher de leur rire au nés, en les voyant debiter les maximes severes d'un ton grave & composé. Quelques dupes se laissent seduire par ces apparences; les connoisseurs savent à quoi s'en tenir.

Il vaut mieux souffrir modestement les loüanges qu'on vous donne & que vous meritez, que de les rejetter avec une dureté mysterieuse & affectée. Le ridicule est égal d'aimer trop à être loüé ou de refuser les loüanges avec une affectation qui se laisse trop voir. Souffrez ce que l'on vous dit d'honnête & d'obligeant, ou détournez adroitement le discours, sans que ceux qui vous parlent, ayent à se repentir des loüanges qu'ils vous ont données, ou qu'ils ayent droit de vous regarder comme un homme impoli & brutal.

D'où vient l'affectation que vous avez de parler incessamment à vôtre desavantage? Est-ce par modestie? Voulez-vous faire penser de vous tout le mal que vous en dites? Ce n'est point là vôtre intention; mais vous voulez parler de vous à

quelque prix que ce soit. Ce n'est qu'un rafinement de vanité, pour engager le monde à vous donner de l'encens, & à vous prouver que vous n'avez point en effet les défauts que vous vous attribuez par modestie.

C'est par le même motif que l'on parle de ses bonnes qualitez & de ses défauts. Qui le croiroit, que ce fût par une complaisance secrete & delicate, qu'*Ismené* dit si souvent qu'elle n'est pas belle, & qu'elle a le teint rude & grossier ? Elle veut, par cet aveu sincere, engager les gens à entrer dans le détail de sa beauté ; à lui parler de ses yeux qu'elle a grands & doux ; si elle n'étoit pas bien persuadée, que ses agrémens reparent ses défauts, elle n'en parleroit pas avec tant de franchise.

C'est mal s'y prendre, que de vouloir établir sa reputation sur le débris de celle des autres. J'augure mal de la vertu d'une femme, qui condamne avec une extrême severité la conduite des autres femmes. L'affectation de ces Critiques outrées, qui interpretent en mauvaise part tous les clins d'œil, tous les gestes & tous les pas qu'on fait, est une marque presque infaillible, qu'elles font tout ce qu'elles condamnent. On n'a pas le cœur bien sain, quand on soupçonne du crime dans les actions les plus indifferentes.

La plûpart des femmes prennent pour civilité & politesse ce qu'elles font par

une complaisance trop commode, & c
qui n'est que l'effet d'une humeur trop fa
cile : Si c'est pour plaire aux homme
qu'elles se relachent de la sorte, elles rai
sonnent mal ; la fierté est un moien plu
infaillible pour les amener au point qu'el
les souhaitent ; elle les tient dans le de
voir & dans le respect auprés d'elles. Il
ne faut pas cependant confondre la rete
nuë avec une fierté farouche & hautaine,
que les fausses precieuses affectent quel-
quefois pour ebloüir par des mines ceux
qui n'approfondissent pas leurs mysteres.
Il y a des femmes qui croyent faire les
fieres, en brusquant tout le monde, &
qui rebutent ceux qui leur disent des cho-
ses flateuses, c'est extravagance plûtôt
que fierté.

Les personnes indolentes, qui ne pa-
roissent point touchées de ce qu'on leur
dit de plus obligeant, sont fort incommo-
des pour le commerce : elles croiroient
se faire tort, si elles sortoient pour un
moment de leur gravité : les fausses pru-
des tombent dans ce défaut ; à peine osent-
elles se hazarder à rire, quelque réjoüis-
santes que soient les choses qu'on leur
dit. Si elles ouvrent la bouche, c'est pour
dire deux ou trois paroles d'un ton pre-
cieux & radouci. On ne leur tient pas
grand compte de cette pruderie affectée :
elles feroient mieux de s'humaniser & de
rire comme les autres, quand les sujets
le

le demandent: une gaieté honnête, mêlée d'un peu de ferieux, eft d'un grand charme pour la focieté.

Les perfonnes qui préparent, & qui apprennent de memoire ce qu'elles doivent dire dans la converfation, plaifent rarement. Il faut que l'occafion faffe naître l'entretien, & le laiffer conduire au hazard. Ceux qui fe font fait un plan de ce qu'ils doivent dire, n'écoutent point ce que difent les autres; ils font attentifs à épier le moment de debiter ce qu'ils ont appris; mais il arrive rarement qu'ils le placent à propos. Quand vous avez dit quelque bon Mot, ne le repetez pas, foit que les autres y aient fait attention, ou qu'il leur foit échappé. Ne vous donnez point pour Bel-efprit, fi vous voulez qu'on vous eftime, ou qu'on vous recherche: ne vous chargez pas tout feul du foin de faire rire les autres, & de défraier la compagnie. Il en eft de la beauté de l'efprit, à peu prés comme de la beauté des Dames, qui ne plaifent jamais moins, que lors qu'elles font les belles.

Une mere, qui eft déja fur le retour, qui croit encore être belle, & qui veut paffer pour jeune, a grand foin d'écarter fes enfans, qui feroient des témoins irreprochables de fon âge. L'affectation de paroître jeune dans une femme qui commence à vieillir, ne lui attire que le mépris & la raillerie de ceux qui connoiffent fon

entêtement, & fait qu'on regarde avec de
yeux moqueurs, ses rides & son teint us
Il ne faut plus songer à plaire par le
agrémens, quand la saison en est passée
L'on n'impose point aux yeux, ce son
des juges trop éclairez. Les meres de c
temperament abandonnent à des étranger
l'éducation de leurs jeunes filles, qui per
dent, par cet éloignement, l'estime &
la tendresse qu'elles leur doivent; mai
elles y gagnent d'un autre côté, de n'être
pas les témoins de leurs intrigues & de
leur coqueterie.

Une femme qui s'est distinguée long
tems par sa beauté, veut encore se distin
guer par la devotion, quand elle ne peut
plus être belle. Elle est fachée de perdre
l'empire qu'elle avoit sur les cœurs, elle
tâche de s'établir une autre espece de do
mination sur les esprits. Pour y parvenir
elle prend une conduite toute opposée à
celle qu'elle a toûjours tenuë. Les fêtes,
les promenades, les compagnies, le jeu,
le soin de ses ajustemens l'occupoient tour-
à-tour : il faut joüer un autre rôle, &
changer de batterie ; lors que le feu des
yeux s'éteint, & que le visage se flétrit; il
faut avoir recours à des singularitez & à
la retraite, prendre un air mysterieux,
affecter des manieres severes, debiter les
maximes de la plus haute vertu, avec un
maintien grave & composé, quoique le
cœur soit toûjours dans la même situation;

elle change d'objet sans changer d'inclination. Quand on regarde au travers de ses grimaces, on trouve en elle un orgueil secret & delicat, des raffinemens de jalousie, & toutes les autres passions qui l'occupoient, quand elle étoit le plus attachée au monde.

Ce qui décrie davantage les Devotes, c'est qu'avec les dehors & les apparences de pieté, elles veulent faire tout ce que font les femmes du monde; Elles joüent, elles sont de toutes les parties du plaisir; elles ont le même soin de leur beauté que les coquettes. Les ménagemens qu'elles ont pour leur personne, vont jusques à la delicatesse. Elles ne peuvent souffrir une parole qui les blesse le moins du monde; & sous le pretexte d'un zele affecté, elles censûrent la conduite de toutes les autres femmes, & les dechirent par de cruelles médisances, comme si elles étoient chargées du soin de reformer toute la Ville.

Toute affectation sied mal; mais elle est criminelle en matiere de devotion, & ne convient qu'à ces Devots de cabale, dont toute la vertu consiste dans un exterieur concerté.

Quelle fatigue d'entendre ces personnes, qui n'emploient dans leurs discours que des mots choisis pour exprimer les choses les plus triviales? Est-il necessaire de chercher une periphrase pour demander à boire, ou pour dire quelle heure il est?

Pourquoi affectez-vous, *Dorilas*, de vou
servir toûjours de mots nouveaux, & qu
vous inventez vous-même ? Ne voulez
vous avoir rien de commun avec le Pe
ple ? Avez-vous peur de ne paroître pa
assez precieux ? Ces mots à la mode, don
vous croïez embellir vôtre discours, vou
donnent un air effeminé & ridicule : vou
croïez qu'on vous applaudit, quand on
moque de vous, & qu'on vous rit au né

Ceux qui sont d'une basse naissance, n
s'attirent que du mépris par les artifice
qu'ils emploient pour cacher la honte d
leur origine. On leur sauroit meilleu
gré, s'ils avoüoient de bonne-foi ce qu'
sont. Rien n'est plus méprisable quo l'af
fectation qu'ils ont de parler éternelle
ment des emplois de leurs parens, & d
ce qu'ils ont fait d'éclatant dans les si
cles passez. Ils s'exposent à entendre sou
vent des choses tres-humiliantes pour eux
car on n'est pas toûjours d'humeur à ap
plaudir à une vanité si ridicule.

Une femme qui s'est mis dans la têt
de contrefaire la femme de qualité quoi
qu'elle soit née dans la roture & en pure
bourgeoisie, quitte tout ce qu'elle a de na-
turel, & par consequent se défait de tou
ce qui pourroit plaire. Ses manières, son
langage, le ton de sa voix, sa démarche,
tout est contrefait. Elle chicanne perpe-
tuellement les autres sur leur qualité, sur
le peu d'égard qu'on a pour sa personne.

Elle renonce tous les parens, dont les emplois mechaniques ont des témoignages irreprochables de son extraction. *Lyse* porte l'extravagance jusqu'à faire passer son mari pour son Homme d'affaires devant des femmes de qualité qui ne le connoissent pas, & qui lui demandent pourquoi elle garde dans sa maison un homme si mal fait?

C'est une tentation assez ordinaire aux personnes de la Ville, de vouloir être en commerce avec les gens de la Cour; d'entrer dans toutes leurs parties, de les copier, d'étudier leur langage & leurs manieres. Ce sont quelquefois de fort méchans modeles, qui font encore de plus mauvaises copies. L'air d'autrui enté sur le sien, ne peut jamais faire un bon effet. *Fronton* est né dans l'opulence; il a une des premieres Charges de la Robe, qui lui donne un grand relief; il a même de grands talens pour réussir dans son emploi; mais il dédaigne son état & ses pareils; il ne peut souffrir que les Petits-maîtres, il jure & il s'enyvre comme eux; il veut leur ressembler; cette affectation gâte son merite, & fait qu'il n'est ni Magistrat, ni Courtisan; c'est une chimere.

Les personnes nées dans un haut rang sont plus naturels, plus sociables, moins guindées que les autres, qui se sont tirées de la poussiére par leur savoir-faire, ou par hazard : ce faux air de grandeur

qu'elles affectent, n'empêche pas qu'o
ne les reconnoisse au travers de ces de
hors empruntez. Que prétend *Dorine*
en se faisant porter la robbe dans sa pro
pre maison, lors qu'elle passe d'une cham
bre à l'autre; Elle ne veut avoir de societ
qu'avec des Comtesses & des Marquises,
de peur de s'encanailler; c'est pour cela
qu'elle ne voit aucune de ses parentes.

C'est une affectation qui marque je ne
sai quoi de précieux; de ne vouloir se ser-
vir que des plus excellens ouvriers pour
les choses les plus indifferentes. N'offrez
rien à *Dorine*, qui ne vienne de la Bouti-
que de *La Frenaye*, de *Legras* de *Lega*,
Ledoyen: Quelque rares & quelque bien
travaillez que soient les Ouvrages, son
imagination n'est point satisfaite, s'ils ne
sont du bon Faiseur, & de celui qui est le
plus à la mode.

Les personnes sages doivent s'assujettir
au caprice de la mode. Il y auroit de l'af-
fectation à ne pas faire ce que tout le
monde fait: ce seroit un air de singularité
pour se faire regarder. Quelque extrava-
gante qu'une mode paroisse, il faut la sui-
vre quand elle est établie, & se contenter
de ne pas encherir sur la folie de ceux qui
les inventent. Que diroit on d'un hom-
me qui voudroit encore aujourd'huy por-
ter des chapeaux pointus, & de ces
chausses larges comme des cotillons.

DE LA SOTTE VANITE'.

LA sotte Vanité, comme la definit le Traducteur de Theophraste, *est un desir inquiet de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles du nom & de la distinction.* Un homme vain aime à parler toujours de soi, il se louë sans façon, ou il se blame ; il ne lui importe, pourvû qu'il vienne à son but, qui est de se faire estimer: l'idée qu'il a de son merite, est la plus avantageuse du monde, il n'est que mediocrement touché du merite des autres. Un homme vain aime à dépenser pour faire parler de lui, mais souvent les dépenses qu'il fait, sont folles & mal entenduës; on en parle comme d'un extravagant. La sotte vanité ruine l'œconomie & le droit usage des talens naturels qu'un homme peut avoir, & fait qu'il se rend autant ridicule par ses bonnes qualitez, que par ses vices.

Les personnes vaines tachent de se faire regarder par tout ce qu'elles font & par tout ce qu'elles disent : elles s'accrochent à tout. Les choses les plus petites leur paroissent considerables, quand elles les croient de quelque secours pour faire naître de grandes idées de leur merite. On leur pardonneroit peut-être ce raffinement.

de vanité, si elles avoient quelque indulgence pour les autres, & si elles étoient moins attentives à épier toutes les occasions de les abbaisser. Vôtre folie, *Plautine*, est de n'estimer que vous, & d'avoir un grand fond de mépris pour tous les autres, quelque estimables qu'elles paroissent.

Nous ne pourrions nous consoler de voir que mille bonnes qualitez nous manquent, si nous ne le croyions remplacées par d'autres talens que nous nous flatons d'avoir. Quelques imperfections que l'on se connoisse, on ne laisse pas d'avoir des complaisances secretes pour son merite. Il n'y a point d'Avocat si décrié au Barreau, qui ne s'applaudisse en plaidant, & qui ne cherche dans les yeux de ses Auditeurs, des loüanges que tout le monde lui refuse.

On n'ose dire en general qu'on va de pair avec ceux qui ont un grand merite: mais quand on examine en détail les bonnes qualitez, on croit ne ceder à personne. Cette persuasion est bonne à quelque chose; elle fait que chacun est content de soi, & si l'on n'occupe pas les premiers postes, on se console parce qu'on croit en être digne.

Les personnes entêtées de vanité croyent qu'on a jamais assez de déference pour elles, & ne se contentent pas des devoirs les plus respectueux; la moindre formalité à quoy l'on manque les irrite: elles

font des plaintes de ces petites negligences, comme si tout étoit renversé, ou qu'on leur fit le plus grand tort du monde. Mais en recompense, elles se dispensent aisément des devoirs les plus essentiels, & croyent que les moindres égards qu'elles ont pour les gens, les acquittent de tout ce qu'elles leur doivent.

L'envie de faire parade de ce que l'on sait & d'éblouïr le monde par le pompeux étalage d'une érudition fastueuse, est la marque d'une sotte vanité. Un homme qui a de la raison, parle aux gens selon leur caractere; il s'humanise & s'abbaisse à propos: il ne veut point paroître plus savant que ceux à qui il parle; & sans se parer d'une vaine science, il entre dans le genie des autres, & leur fait trouver plus d'esprit qu'ils n'en ont naturellement: cette découverte les flatte, & les affectionne à un homme si commode & si complaisant: Ils sont bien plus contens de lui, que s'il les eût charmé par son savoir.

Ceux qui veulent toûjours briller, & se faire admirer des autres, s'en font rarement aimer; nous avons un secret dépit contre les personnes qui nous effacent; pour s'insinuer dans l'esprit des hommes, il faut les aider autant qu'on peut, à developer leurs talens: ils se retirent contens d'auprés de vous, quand ils le font d'eux-mêmes, ils conviennent aisément de

vôtre merite, quand ils croyent vous avoi persuadé du leur. Que pretend *Dam* avec son air suffisant & cette fierté ridicule, cette complaisance qu'il a pour tou ce qu'il dit, & ce dégoût pour tout ce qu disent les autres ? Veut-il se faire rechercher, en faisant le rencheri & le precieux ? Ceux qui paroissent si conten d'eux-mêmes, ne contentent gueres le autres; pour avoir leur approbation, i ne faut pas aisément se persuader qu'on l merite, ni témoigner pour cela trop d'empressement. Les personnes si avides d reputation, la perdent le plus souvent pa l'avidité avec laquelle ils la recherchent rien ne les détourne tant de leur but, que la passion excessive qu'ils ont d'y arriver. Il y a peu de gens qui ne dechoient un peu de la bonne opinion qu'on avoit d'eux, quand ils se laissent voir trop souvent & trop long-tems; si l'on entrevoit leurs belles qualitez, on découvre aussi leurs défauts, qui sont une espece de contrepoids, & qui emportent souvent la balance : il ne faut pas faire paroître tout d'une vûë ce qu'on vaut, & ce qu'on sait faire, si l'on veut entretenir toûjours les gens dans l'admiration.

Une femme qui se croit belle, se flatte aisément que tous ceux qui la voyent, sont touchez de ses charmes, elle s'applaudit souvent d'un triomphe imaginaire, & prend sur son compte des soûpirs, dont

elle n'est nullement coupable.

Ceux qui sont nez dans l'opulence & dans une grande fortune, s'ils n'ont beaucoup d'esprit, manquent le plus souvent d'honnêteté ; ils sont accoûtumez à s'entendre flatter ; la complaisance qu'on a pour eux, leur inspire un orgueil insupportable, & une fierté ridicule: personne n'est assez hardi pour leur faire sentir combien ils sont impertinens ; on aime mieux en souffrir ; ils vivent sans s'appercevoir combien ils sont haïssables, & meurent sans avoir le moindre soupçon du ridicule, que leur donnoit leur sotte vanité.

Un homme d'esprit peut revenir d'une fausse démarche qu'il a faite, ou d'une sottise qu'il a dite: un sot n'en revient pas; il se fait un point d'honneur de ne se pas dédire. Cette constance & cette fermeté mal entenduë est l'origine de ces disputes outrées, où l'on s'opiniâtre à soutenir des propositions ridicules parce qu'on ne veut pas avoüer qu'on a dit une sottise ; c'est une nouvelle sottise de la soutenir.

Qui pourroit s'empêcher de rire, en voyant de certaines personnes entêtées de leur merite, qui se proposent comme des modéles, & qui se persuadent ridiculement que tout le monde les regarde sur ce pié-là? On remarque assez à de certains traits & à de certains gestes étudiez, qu'ils sont fort contens des belles

qualitez qu'ils croyent avoir, ils fatiguent tout le monde par le recit de leurs hautes perfections. J'ay du bien, dit modestement *Lysias*; je suis d'une naissance illustre, j'ay de l'esprit & un exterieur qui prévient les gens en ma faveur; je ne voudrois pas changer ma fortune avec celle de l'homme du monde le plus accompli & le plus heureux. *Lysias* a quelque chose de trop; un sot entêtement, qui l'empêche de se connoitre.

Un homme né mediocre est toûjours content de soi, & cette complaisance mal fondée est toûjours une marque sûre de la mediocrité de son esprit; parce qu'il n'a point d'idée de ce qui est excellent, les petits talens lui paroissent des qualitez eminentes: cette prevention, s'il n'y prend garde, est une grande source d'impertinences. Un bon esprit qui voit clair, est inquiet avec de rares talens, parce qu'il envisage toûjours quelque chose au dessus de ce qu'il a: Voila ce qui fait que toutes les conditions se balancent, & que les mieux partagez ne sont pas toûjours les plus heureux.

Vous croyez que le reste des hommes n'a ni esprit, ni merite, ni talens, ni habileté: en recompense vous vous flattez d'avoir tout ce que l'on peut desirer dans un homme parfait & accompli. Cette double erreur vient du même principe; la vanité qui vous donne des idées si avanta-

geuses de vôtre merite, & qui vous ferme les yeux sur vos defauts les plus grossiers, vous donne une attention scrupuleuse pour remarquer les moindres imperfections des autres.

Un homme qui a un endroit foible, & quelque mauvaise qualité dont il se défie, use de mille détours pour la cacher. S'il est de basse naissance, il cite à tout propos des personnes illustres, dont il se dit allié; on lui applaudit avec un sourire moqueur, & on le regard comme un extravagant; voilà tout le fruit de sa politique.

Des gens nez & nourris dans la roture peuvent-ils ignorer leur naissance, & oublier jusqu'à ce point ce qu'ils sont, que de se croire des personnes de qualité? C'est un amusement pour leur vanité, que de conter à quelque dupe, que leur maison est ancienne, & qu'ils tiennent aux premieres Familles du Royaume. *Clarimont* ne parle que des alliances de ses Ancêtres, qu'il va rechercher dans les siecles les plus reculez, en remontant jusqu'au tems des premieres Croisades : son pere exerçoit un emploi tres-vil, tout le monde sait encore la nature du negoce, par où il a gagné assez de bien pour acheter une belle charge à *Clarimont*.

L'entêtement d'épouser des gens de qualité a rendu beaucoup de filles ridicules & tres malheureuses : elle se livrent avec tout leur bien, amassé par le negoce &

par l'œconomie de leur parens, à
homme d'épée, qui ne les épouse q
pour leur argent, & que pour réparer l
debris de sa fortune. Une fille qui a
bien, & qui n'est point de naissance, ve
sortir de l'état obscur où elle est née:
comptoire & la boutique blessent sa va
té, elle épouse un Noble, qui l'exile da
une campagne reculée, elle quitte u
maison où elle vivoit fort à son aise
dans l'opulence, pour habiter un vieil ch
teau & des masures.

On peut tomber dans le Ridicule p
les choses mêmes en quoi on excelle. U
homme qui chante ou qui danse de bo
ne grace; qui parle, ou qui écrit poli
ment; qui a quelque talent rare, s'il s'a
plaudit de son merite, s'il se loüe, & s'i
veut que tout le monde l'admire, il s'ex
posera à la risée de tout le monde. Natu
rellement nous n'aimons pas ceux qu
nous surpassent en quelque chose. Si l'o
a quelques qualitez éminentes qui effa
cent les autres, il faut les dédommage
par une grande modestie; sans cela o
leur déplaira infailliblement par les mê-
mes qualitez que nous étalons pour me-
riter leur estime. Voilà la veritable raison
pour laquelle une belle femme plait rare-
ment à une autre femme, qui se pique
de beauté.

Ce n'est pas toûjours la marque d'un
veritable courage, de s'exposer aux perils

sans necessité: Cette hardiesse vaine, indiscrette, emportée, qui cherche le danger pour le danger même, & qui s'expose sans fruit, n'a pour but que les applaudissemens des hommes. Un Guerrier dont la valeur n'est pas fanfaronne, a une intrepidité sage & reglée, qui s'anime à la vuë des ennemis; mais il n'abandonne rien au hazard, quand la prudence le peut conduire. On voit souvent des gens qui se font tuer par poltronnerie, & qui vont chercher le peril, parce qu'ils n'ont pas la force de l'attendre.

Il y a des hommes naturellement ingrats, qu'on ne peut gagner par les bons offices. Un fond d'humeur farouche les rend insensibles aux bienfaits; on les caresse, on les aime, on est attentif à épier toutes les occasions de les obliger; ils demeurent froids & indifferens. Cette ingratitude est souvent l'effet d'un orgueil secret; persuadez que tous les services qu'on leur rend, sont au dessous de ce qu'ils meritent, ils ne sont point touchez de ce qu'on fait pour eux. D'autres qui ont l'ame basse & rampante, ont une reconnoissance outrée pour les moindres bagatelles, & mettent au rang des bienfaits, la pure justice qu'on leur rend.

Il est plus difficile qu'on ne pense, de bien raconter un fait, une histoire, une nouvelle. Pour rendre la chose plus vraisemblable, & pour lui donner plus de

poids, on l'exagere presque toûjours, c'est mal s'y prendre: ces exagerations sont le plus souvent une marque de la petitesse de l'esprit de celui qui raconte; c'est aussi la marque d'un secret orgueil; les personnes vaines cherchent toûjours à se faire admirer par tout ce qu'elles font, & par tout ce qu'elles disent.

La trop grande demangeaison de parler & de dire tout ce que l'on fait, est l'une des choses qui marquent plus de foiblesse dans les hommes, & qui troublent plus leur repos. On ne peut se fier aux personnes de ce caractere; ils veulent qu'on croye qu'ils sont consultez, qu'ils ont l'oreille des Grands, qu'on leur fait des confidences delicates, qu'ils entrent dans de grandes affaires; mais leur vanité n'est pas satisfaite, à moins que tout le monde ne le sache: ils trahissent souvent leurs meilleurs amis, sans y penser, & ils s'attirent à eux-mêmes de facheuses affaires, par cette sorte vanité qui les rend fort méprisables.

Il est rare de voir des gens se corriger de quelque defaut; c'est qu'ils ne se connoissent pas, & qu'ils ne croyent point en avoir. Si l'on a encore assez de modestie pour n'oser le dire tout haut, on se le dit à soi même tout bas: si l'on avoüe en public quelques imperfections, ce sont de celles qu'il n'est pas honteux d'avoüer. *Trason* avoüe ingenuëment qu'il est brusque

& emporté ; il veut insinuer par là, qu'il est brave, & qu'il a beaucoup de courage. *Chimene* dit en parlant de soi, qu'elle est la plus indolente & la plus paresseuse personne du monde ; que ne dit-elle qu'elle est precieuse ?

On plairoit davantage, si l'on se donnoit pour ce que l'on est précisement : mais l'on affecte de se parer de talens extraordinaires, pour ébloüir ceux avec qui l'on est en commerce. Combien de gens se sont rendus ridicules par l'entêtement de passer pour beaux esprits ?

On n'auroit rien à leur reprocher, s'ils eussent pû se renfermer dans leur naturel. Une jolie femme seroit bien plus aimable, si elle ne vouloit point passer pour une beauté accomplie.

Ceux qui font semblant de mépriser les bonnes qualitez qu'ils ont, ou d'en diminuer le prix, en ûsent de la sorte, afin qu'on les remarque avec plus de soin. *Clarice* qui a les yeux parfaitement beaux, se plaint à tous momens qu'ils sont trop petits. Tout le monde est persuadé que *Cerasse* est bel esprit ; en peut-on douter aprés tant d'Ouvrages qu'il a donnez au Public ? Cependant il dit qu'il n'aspire point à la gloire des Genies sublimes : mais il est au desespoir, quand on le laisse dans cette opinion, & qu'on ne lui prouve pas le contraire.

Je ne mets point de difference entre

loüer une personne, des bonnes qualit
qu'elle n'a pas, & lui dire malignem
des injures. Ce qui fait qu'on se tâche
peu de ces railleries à double face, c'
que tous les hommes sont dupes sur l
loüanges; ils croyent toûjours en meri
de plus grandes, & loin de se fâcher,
vous remercient de cet encens empoiso
né. Défiez-vous d'*Alys*, il veut vous su
prendre, ou vous rendre ridicule, il y
toûjours du mystere dans les loüanges qu
vous donne, il se sert d'expressions m
lignes qui devoilent adroitement de ce
tains defauts cachez, qu'il n'oseroit r
procher à découvert : ce sont des honn
tetez mysterieuses, que ceux qui n'y en
tendent point finesse, prenent pour de
loüanges sinceres, mais qui font rire tou
ceux qui penetrent dans son intention, o
qui sont de concert avec lui.

Ce n'est pas toûjours pour rendre justi
ce au merite des autres, qu'on leur donn
des loüanges excessives, c'est par une in
tention détournée d'être payé de la mêm
monnoye. Ceux à qui l'on refuse ce tribu
que leur orgueil exige, ne peuvent s'em
pêcher de laisser entrevoir leur dépit.

Quel mépris n'a-t'on point de ceux qui
passent toute une visite à se loüer eux-
mêmes, qui parlent incessamment de leur
famille, de leur fortune, de leur credit?
L'encens qu'un homme se donne à soi-
même, fait toûjours un mauvais effet,

& s'il pouvoit gagner sur soi de ne se loüer jamais, il en seroit bien plus loüable. Les applaudissemens qu'on se donne, fatiguent tout le monde ; il faut eviter sur toutes choses, de parler trop avantageusement de sa qualité ; c'est une finesse usée. *Lysis* seroit fort agréable dans la conversation : il a l'esprit vif, des manieres enjoüées, il donne un tour delicat à tout ce qu'il dit ; mais il ramene à tout propos l'entretien sur sa haute naissance ; il dit sans façon qu'il est brave, il fait le detail d'une affaire qu'il a soûtenuë avec vigueur, il se couronne par ses propres mains, & s'enyvre de l'encens qu'il se donne.

Depuis qu'on s'est érigé en ridicule, on n'en revient gueres, parce qu'on ne se sent gueres ; ce sont des defauts qu'on porte avec soi, & qui deviennent imperceptibles à ceux qui les ont, plus on vieillit, plus le ridicule croit. Pour s'en guarantir il faut s'observer dans les petites choses comme dans les grandes. C'est dans les bagatelles qu'on se fait davantage connoître, par ce qu'on les neglige. Il faut sur tout être en garde contre les loüanges empoisonnées, qui sont plûtôt des satirs délicates que de veritables loüanges : nous sommes dans un siécle malin, où chacun cherche à se moquer de son prochain, & à le tourner en ridicule. On le fait souvent sous les plus belles apparences du monde & avec des paroles les plus

flateuses & les plus caressantes.

Tout homme qui écrit, s'il n'est modeste, & s'il n'a un grand empire sur soi devient fanfaron par l'empressement de se produire, & de lire ses Ouvrages. Ces recits fatiguent & importunent, c'est une pure fouüe de vanité, qui rend un Auteur fort méprisable, & qui marque un cœur gaté par la sotte gloire. Qu'est-il besoin de rompre la tête à tout le monde, par des lectures qu'on n'écoute que par pure complaisance, & à quoi l'on ne fait semblant d'applaudir, que pour se moquer de l'Auteur & de son Ouvrage?

Vous voulez, à quelque prix que ce soit, *Philidor*, qu'on parle de vous; mais tout ce que vous faites pour vous distinguer, c'est ce qui vous rend ridicule: la fausse gloire est l'écueil des bonnes qualitez que vous avez. Ce grand équipage qui embarasse les ruës, & qui vous fait prendre souvent pour un Ambassadeur, est cause qu'on vous regarde comme un extravagant: il semble que vous ayïez borné vôtre merite à avoir un grand nombre de chevaux & de valets.

Qui pourroit s'empêcher de parler de soi & de se loüer, auroit trouvé ce qu'il cherche, qui est de se faire estimer. Je sai que les personnes vaines goûtent un plaisir exquis à prôner ce qu'elles sont, mais elles devroient aussi avoir soin du plaisir des autres, qui souffrent en les écoutant.

Laissez au Public la liberté de son suffrage, c'est à lui à decider de la gloire que vous meritez.

Vous parlez toûjours de vous, *Philotime*, de vôtre femme, de vos enfans; aprés avoir épuisé le chapitre de vôtre naissance par un long détail de vôtre genealogie, & le denombrement de vos Ayeux, qui ont rendu d'importans services à l'Etat; vous parlez des richesses immenses que vous possedez, & de la dépense que vous faites, d'une Charge que vous voulez acheter, & d'une Terre à la campagne: Croyez-vous que le Public s'interesse beaucoup à vôtre histoire ? Il y a des momens où vous aimez mieux dire du mal de vous, que de n'en rien dire; ce n'est pas afin qu'on vous croye, c'est pour parler de vous; le plaisir que vous y prenez, dedommage vôtre amour propre; mais il faudroit aussi dedommager les autres de l'ennui que vous leur causez.

L'entêtement des hommes touchant leur reputation, est une grande foiblesse, & fait precisement le contraire de ce qu'ils pretendent; il les expose au mépris, & les fait tomber dans le ridicule: ces delicatesses chagrines qu'ils ont sur le point d'honneur, ne les rendent pas plus dignes d'être honorez. Quels ressorts ne font-ils pas joüer, pour abaisser les autres, & pour s'élever sur leur ruine ? Cette basse jalousie & cette malignité envieuse est la marque d'un merite mediocre.

DU MAUVAIS GOUST.

C'Est une espece de maxime que to le monde debite sans l'examiner qu'il ne faut point disputer des Gousts : est cependant tres-assuré qu'il y a u bon & un mauvais Goust, & que ce f roit rendre un grand service aux gens d leur faire sentir cette difference. L'hom me du monde qui a le mieux penetré dan les replis du cœur humain, a dit qu'il y dans les ouvrages de l'Art un point d perfection, comme de bonté ou de ma turité dans les productions de la nature celui qui ne le sent pas, ou qui aime e deça, ou au delà, a le goût defectueux ce n'est donc pas sans raison que l'on di pute des goûts ; mais ce seroit une espece de prodige, de redresser ceux qui ont le gout mauvais, à cause de la repugnance naturelle que chacun sent à convenir de son peu de jugement : personne ne veut avoüer de bonne foi qu'il se trompe, ou qu'il a un mauvais goût.

La chose du monde la plus rare c'est le discernement ; cependant tout le monde se mêle de juger, sans se mettre en peine de laisser voir son foible &. son mauvais goût. On veut, à quelque prix que ce soit, entrainer tout le monde à soi, & en-

lever tous les suffrages, quelque bizarre que soit le jugement que l'on fait des choses, qu'on approuve, ou qu'on blâme.

Le nombre est rare de ceux qui se connoissent en vrai merite; ils prennent l'apparence pour la realité, & le clinquant pour le bon or: ils se laissent éblouïr par un éclat superficiel, qui ne plaît qu'aux gens de mauvais goût; ainsi l'on peut esperer d'avoir des approbateurs, sans avoir un mérite veritable. On peut même quelquefois hazarder de certaines choses équivoques, qui peuvent être interpretées en bien ou en mal: ceux qui en jugent sainement, ne s'y laissent pas tromper; mais il y a bien des dupes.

Combien de gens donnent leur suffrage par un entêtement ridicule, à des sottises qui sont rejettées par le bon sens? Il est aussi difficile de faire valoir de mauvaises choses que tout le monde condamne, que de détruire celles qui ont une approbation generale: les mauvais connoisseurs mettent leur gloire à resister au torrent: si on leur demandoit la raison pour laquelle ils condamnent de certains Ouvrages, & qu'ils voulussent répondre de bonne foi, ils n'en apporteroient point d'autre, que parce que tout le monde les approuve. Vous censurez dans une Piece les meilleurs endroits, & qui sont applaudis de tous les connoisseurs; vous blâmez également ceux qui font bien, & ceux qui

font mal; vous riez d'un homme de n
rite comme d'un fat; manquez-vous d
quité, ou de discernement? Il faut opt

Quelque extravagant qu'un homm
soit dans ses gousts, il les propose co
me des modeles, & veut avoir des appr
bateurs. *Frontin* a fait bâtir une mais
d'une structure extraordinaire: il est ch
mé de cet édifice; Et s'il en étoit crû,
abattroit toutes les maisons, pour les
bâtir sur ce plan. Le goust est le trion
phe de l'amour propre; ceux qui l'o
juste & excellent, le rendent fameux p
leurs inventions, quand même ils n'i
venteroient que des bagatelles.

Ce qui fait que les Femmes aiment ta
à parler, c'est qu'elles ne savent rien. Ce
te maxime paroît un paradoxe, elle e
cependant trés veritable; comme ell
n'ont rien dans l'esprit, tout ce qui frapp
leurs sens, les occupe; & devient la m
tiere de leurs entretiens: ce qu'elle
voient, ce qu'elles entendent, leurs jo
leurs chagrins, leurs affaires domestique
leurs intrigues, leurs querelles, sont d
sources intarissables; pourvû qu'on
parle que de bagatelles, elles ont tou
jours de quoi fournir à la conversation.

On voit des femmes d'un goust si dépra
vé, qu'elles veulent absolument qu'o
parle d'elles: que soit en bien ou en mal
cela leur est indifferent, pourvû qu'on en
parle: le plus grand des malheurs, à leu
avo

avis, est d'être oubliées; elles y mettent bon ordre, & font tant d'extravagances, qu'il est impossible que le Public n'en soit informé. Autrefois les hommes étoient moins reservez, & avoient moins de retenue que les femmes. La mode a changé, elles sont plus folles & plus emportées, elles gardent moins de mesure, & se mettent moins en peine de sauver les apparences. Il y a de certaines femmes d'un caractere si bizarre, qu'elles ne prendroient point de goust à tout ce qu'elles font, si tout le monde n'étoit instruit de leurs avantures; elles font penser plus de mal, qu'il n'y en a effectivement dans leurs commerces, elles aiment le bruit & le fracas, & veulent se faire remarquer par quelque endroit.

Le croiroit-on, si on ne le voioit de ses yeux, que des femmes distinguées par leur rang, & par leur naissance, se fissent honneur de leurs galanteries, & qu'elles établissent leur merite sur le nombre & sur la réputation de leurs Amans? Bien loin de faire mystere de ces sortes d'affaires, elles en parlent avec la même liberté que si c'étoient des choses indifferentes. On les voit au Cours aux Tuilleries se promener tête levée avec leurs Amans; ils vont ensemble à l'Opera, à la Comedie, dans les maisons où l'on joüe; ils ne se quittent point. Un attachement si public & si declaré ne

devroit-il pas faire rougir une femme, q
auroit encore quelques sentimens d'ho
neur, & quelque reste de raison. L'
s'étonne, avec justice qu'elles aient l'a
surance de paroitre en publique; la co
ruption du siecle, les noms specieux qu'o
donne à ces sortes de commerces, n
adoucissent point l'infamie; si on les ap
pelloit par le nom qu'ils meritent, ell
auroient horreur d'elles mêmes.

Quelque merite qu'un honnête hom
me puisse avoir, il est exposé aux froid
railleries des mauvais Plaisans; les sots
applaudissent, mais ce sont des sots: l
honnêtes gens qui ne jugent point pa
prévention, luy rendent justice, & o
compassion de ceux qui prétendent l
tourner en ridicule.

Un homme qui se ménage, & qui par
le peu, ne donne pas de prise aux mau
vais Plaisans, qui ne savent pas où l'en
tamer: mais il est aisé de faire voir le ridicul
de ces étourdis, qui parlent long-tems &
fort haut, qui decident mal à propos, qu
condamnent les bons endroits d'un Ou
vrage, & en approuvent les méchans
sans discernement & sans regle.

Les Plaisans de profession, aimen
mieux choquer leurs meilleurs amis, qu
de manquer l'occasion de dire une plaisan
terie: ils ne font pas reflexion qu'en fa
sant rire les autres, ils se rendent eux
même ridicules.

Mille gens croient se distinguer par des singularitez bizarres, qui font naître des idées tres-desavantageuses. Vous n'êtes pas dans le fond aussi libertin que vous le paroissez : si vous vouliez garder le dehors, & sauver les apparences, vous passeriez pour un honnête homme. Quel ragoust trouvez vous à vous décrier de gaieté de cœur? la réputation d'honnête homme, d'homme sage & régulier, est-elle d'une si petite consequence, que vous la risquiez pour un bon mot, & pour quelques froides railleries sur des matieres, dont on ne doit parler qu'avec beaucoup de reserve. On juge des hommes par l'exterieur, & on a droit de croire, que leurs sentimens sont tels qu'ils affectent de les faire paroître.

Un bel esprit qui se croit tel, & qui veut être regardé comme bel esprit, est le fleau de la societé. Qui pourroit tenir contre les applaudissemens qu'il se donne, contre le mépris qu'il a de tout ce que les autres loüent, & qui merite le plus d'être loué. Il se montre par les endroits favorables; toutes ses paroles, tous ses gestes, tous ses clins d'œil signifient qu'il est bel esprit, qu'il en est persuadé, & qu'il en veut persuader les autres.

C'est une grande misere de n'avoir pas assez d'esprit pour s'appercevoir qu'on dit une sottise; mais ceux qui s'obstinent à soutenir toutes leurs extravagances, sont

encore plus à plaindre parce qu'ils so[nt] incorrigibles.

Quelle fatigue quand on a de la raiso[n] d'écouter ces discurs de rien, qui parle[nt] long-tems, qui ne debitent que des paro[les] les ! Les Femmes d'esprit parlent beau[-] coup, & en bons termes : si elles pou[voient] voient éviter les inutilitez, leur conver[-] sation auroit de grands charmes: En racon[-] tant une histoire, elles n'en omettent pa[s] la moindre circonstance : Si elles parlen[t] d'une affaire, elles l'examinent jusqu'aux plus petits détails ; & aprés avoir tout di[t] elles ajoutent encore des épisodes, qui leu[r] ouvrent une belle carriere.

Il y a un milieu à garder entre la de[-] mangeaison de faire des confidences, & une reserve scrupuleuse, qui n'ose parler des moindres bagatelles. *Damon* fait quelque[-] fois mystere des choses que tout le monde sait ; il prie qu'on lui garde le secret pour des Nouvelles qu'il raconte, & qu'on peut lire comme lui dans la Gazette.

Un Philosophe disoit : *Parle, afin que je te connoisse* : Si cette maxime est certaine, la plûpart des Dames laissent trop voir quels sont leurs sentimens sur la Galante[-] rie ; elles ne sont point assez reservées sur ce chapitre ; elles parlent trop librement d'intrigues, d'amourettes, d'avantures, d'histoires galantes, de bonnes fortunes : Ces discours les deshonorent plus qu'elles ne pensent ; c'est une marque, qu'elles

sont un peu trop apprivoisées, & que ces sortes d'affaires ne leur font point peur. Il n'est pas necessaire qu'elles paroissent si sçavantes sur ces matieres; une ignorance louable leur feroit beaucoup plus d'honneur.

C'est avoir de l'esprit, que de savoir se proportionner à toutes sortes de caractères, de s'élever ou de s'abaisser, selon les occasions qui se presentent: rien ne doit être au dessus & au dessous de la connoissance d'un homme qui a un grand esprit; il est capable des choses les plus relevées; il descend dans les plus petits détailles, quand il le faut. On connoit de certaines gens qui font les plus beaux Ouvrages du monde, & qui paroissent imbecilles dans les affaires d'interêt: tout le monde les trompe, leurs domestiques les volent, parce qu'ils ne veulent pas s'abaisser à des petites choses, dont ils devroient avoir une connoissance exacte.

Agaton dans les visites qu'il fait à des femmes, leur dit mille choses savantes, jusqu'à leur citer des passages Grecs: il faut que ce que l'on dit, soit proportionné au genie & aux connoissances des gens à qui l'on parle, puis qu'on ne parle que pour se faire entendre. Il n'est pas difficile d'imposer à des dupes ou à des ignorans, & de les étourdir avec de grands mots.

Depuis que *Turpin* s'est mis en tête de

faire le savant, il est devenu insupportable; il se mele de decider sur tout, & il ne decide que de travers: les meilleurs Sermons l'endorment, il baille au Théatre, & fait la moue aux Acteurs: les plus excellentes pieces de prose & de vers ne lui paroissent que mediocres; mais il se declare le patron decelles que tout le monde sifle; c'est se faire une querelle personnelle, que d'oser soutenir qu'elles sont mauvaises: ses decisions ont un air de hauteur & de fierté, à quoi rien ne resiste: *Turpin* seroit bien plus honnête homme s'il ne croyoit pas être savant.

Les Femmes, le Peuple, les esprits bornez ne sont point touchez des choses qu'ils comprenent aisément; ils sont plus touchez de ce qu'ils n'entendent pas; ils croyent qu'il y a du mystere dans ce qui leur paroit au dessus de leur intelligence. Ceux qui prêchent aux Filles voilées, ne les charment pas toûjours par des discours raisonnables, intelligibles, pleins de sens; il faut leur donner du sublime, & les éblouir par de faux brillans.

Peu de gens ont le discernement assez juste pour se defendre des charmes de la nouveauté; de là viennent ces applaudissemens mal fondez, pour des Ouvrages qui n'ont d'autre merite que celui d'être nouveaux. Les fautes qui y sont, nous surprenent agréablement, & cette surprise diminuë nôtre attention. Les plus belles cho-

les du monde ennuyent & fatiguent par un trop long usage. Ce qui nous a le plus piqué, laisse en nous une habitude qui nous le rend fade. Plus une passion a été vive, plus donne-t-elle de dégoût, quand on en est gueri. Cependant si on avoit l'esprit juste, on ne se dégoûteroit jamais de ce qui doit plaire, & l'on n'applaudiroit jamais à ce qui ne merite point d'être applaudi.

J'ai vû de gens se plaindre de ce que certaines personnes avoient l'humeur trop enjouée; ceux qui veulent toûjours rire, ne font pas toûjours rire les autres: trop de gayeté ennuye à la fin, & devient fade. Il en est qui ne peuvent pas dire la moindre chose, sans éclater, & qui reçoivent de même avec de grands applaudissemens tout ce qu'on leur dit. C'est souvent une marque de bestise & d'un esprit borné, qui admire ce qui est de moins admirable; les grands esprits ne sont pas de grands admirateurs.

Les esprits foibles & flotans ont toûjours envie de faire tout ce qu'ils voyent faire aux autres: incapables de prendre une resolution d'eux-même, ils se laissent tourner par les exemples qui les frapent, & sans rien executer de ce qu'ils projettent, ils sont toûjours agitez d'une infinité de reflexions, qui se détruisent les unes les autres.

C'est mal raisonner, que de croire

qu'il y a de la grandeur d'ame & de co
rage à haïr toujours les gens dont on
reçû de mauvais offices. Cette passion e
une marque de foiblesse; ceux qui n'o
pas assez de generosité pour pardonne
ni assez de courage pour se vanger quan
ils haïssent, ne pardonnent jamais.

Il faut avoir du merite & de rares qu
litez pour ne pas tomber dans des fatu
tez bizarres, quand on a fait une grand
fortune. La tête tourne, & le vertig
prend dans cette haute élevation
mais la bonne fortune est un voile qu
couvre le ridicule; les extravagances d'u
homme en faveur ne font pas leur effet
elles ne sont point regardées comme de
extravagances: ce qui paroissoit mon
strueux dans un homme disgracié, est to
leré, & quelquefois applaudi dans un
homme en place.

Combien de gens se font valoir pa
leur parure, & par leur train? Ont-ils
d'autre merite, que celui d'être suivis
d'un nombreux cortege, & de trainer en
tous lieux un équipage magnifique? Et
l'on est assez imbecille pour les en esti-
mer davantage; un habit doré donne des
entrées dans des lieux, où l'on ne seroit
pas souffert, si l'on étoit plus mal vêtu.
Le merite n'est pas gravé sur le front; un
sot avec un exterieur brillant marche sur
le ventre à un bel esprit, qui n'a pour son
partage que beaucoup de savoir. Il faut

être fat pour se croire quelque chose à cause de la richesse des habits qu'on porte: mais il faut avoir un mauvais goût, pour se laisser éblouir par un merite imaginaire, que l'on quitte en se deshabillant. *Damon* se plaint d'avoir été mal reçû chez la marquise *Araminte*, qui a eu de grands égards pour *Trasimont*, qui n'est qu'un sot, mais magnifique, & dont l'équipage fait honneur aux portes où il s'arrête: *Damon* a tort de n'être pas riche, & d'être à pié.

DE L'IMPOSTURE.

EST-il possible qu'il n'y ait plus de sincerité dans le monde, & qu'on n'ose se fier à personne? Ceux qui vous flatent en vôtre presence, qui vous caressent, qui vous baisent; si-tôt qu'ils vous ont quitté, ou que vous avez tourné le dos, disent mille choses outrageuses de vôtre conduite, ce procedé est infame. Il faut se défier des paroles doubles & artificieuses, comme de ce qu'il y a au monde de plus pernicieux; les manieres d'agir si concertées marquent un grand penchant à la fourberie & un grand fonds d'imposture.

La plus part des hommes ne sont que d'habiles fourbes; ils s'étudient à tromper le monde par de belles apparences,

& par des paroles flateuses, ce sont au
tant de fleurs qu'ils jettent pour couvri
le piege qu'ils ont dressé.

On s'écarte souvent des regles de l
bonne conduite, quand on veut trop ra
finer; l'artifice, les mauvaises finesses, l
dissimulation prennent la place de la ca
pacité & du bon sens; on fait des faute
plus considerables à mesure qu'on s'éloi
gne davantage des routes communes, &
l'on est souvent la dupe de ses propre
tromperies.

Un esprit dissimulé fait les premiere
démarches, & impose par cet artifice au
gens qui ne peuvent soupçonner qu'u
homme qui les voit, & qui leur parl
ait dans le cœur quelque haine secrette
il se sert de termes soûmis & respectueu
pour adoucir ceux qui se plaignent de lu
avec raison, & qui sont aigris par les in-
jures qu'ils en ont reçûës: son but est de
les endormir pour les pouvoir trompe
plus sûrement.

La sincerité est l'ame du commerce &
de la societé civile, cependant c'est une
vertu tres-rare dans un siécle aussi rafiné
que celui où nous vivons: c'est un art &
un métier que de déguiser ses sentimens:
ce qu'on témoigne d'ouverture de cœur,
n'est qu'un manège pour attraper les con
fidences des hommes. On ne trouve de
gens sinceres, que ceux qui n'ont pas as
sez d'esprit pour être fourbes.

Pourquoi faire des promesses en l'air, qu'on n'a point envie de tenir, & qu'on n'est pas toujours en état de remplir : Vous abordez *Lysandre* avec un air soumis & respectueux ; vous lui exposez vôtre affaire, vous le conjurez de vous y servir : il s'y engage sans hésiter ; & avec l'assurance dont il vous parle, vous croiez qu'il vous aidera de tout son pouvoir ; mais en vous quittant il oublie vôtre nom, & la nature de l'affaire dont vous lui avez parlé, il n'y pensera plus. Cependant il est toujours entouré & respecté de mille gens qu'il abuse depuis un long tems, en leur offrant son credit & son amitié. On a autant de peine à se détromper des fourbes, qu'à se guerir d'une Maîtresse infidele.

Je ne [illegible] pas la hardiesse de certaines gens à debiter des mensonges, ce vice est si bas & si deshonorant, qu'il n'en faut pas davantage pour perdre de réputation un homme, quelque merite qu'il puisse avoir d'ailleurs. Il est inutile de prendre des précautions pour soutenir un mensonge ; la verité se découvre tôt ou tard, malgré qu'on en ait. Les fourberies les mieux concertées se demontrent toujours par quelque endroit, qu'on n'a point prévû. *Fulvie* est la plus jolie fille du monde, & qui a l'esprit le plus réjoüissant ; mais elle a un grand penchant à mentir, qu'elle ne sçauroit dire la moin-

moindre chose, sans y glisser quelque mensonge : aussi on n'ajoute plus de foi à tout ce qu'elle dit, les veritez les plus certaines deviennent des fables dans sa bouche.

L'on trouve dans toutes les conversations de ces esprits frivoles, oisives, desoccupez, sans application, sans attention, qui ne sont pas même sûrs de leurs propres sentimens, & qui disent en même tems le *oüi* & le *non* sur la même matiére. Ne comptez point sur ce qu'ils vous promettent, ils promettront la même chose à vôtre ennemi sur la même affaire, & ne tiendront parole, ni à l'un, ni à l'autre; ils ne penseront pas même un moment aprés, qu'ils aïent rien promis, ou qu'on leur ait parlé.

La plûpart des hommes prennent moins de soin à se guerir de leurs passions, qu'à les déguiser. Un fourbe qui se connoit, & qui veut passer pour un honnête homme, se cache sous le voile de l'hypocrisie; il se donne une peine inutile, ses vices paroissent malgré lui au travers des ténebres dont il les enveloppe; mais il croit duper le monde ; ce préjugé le console & le rassûre.

Qui peut douter que les faux Devots ne soient bien persuadez du ridicule qui est attaché au personnage qu'ils joüent, puis qu'ils se servent de tant d'artifices pour se déguiser, & pour se dérober aux yeux du monde ? Leur vie est une comedie perpe-

tuelle, il semble qu'ils soient toûjours sur le Theatre; ils ne quittent gueres le masque ; leurs defauts ne leur font point de peur, pourvû qu'ils soient couverts d'une apparence specieuse. Vous vous trompez, *Alidor*, si vous croyez toûjours joüer le Public, on vous connoit ; vos grimaces ont abusé quelques dupes pendant un tems, on en est revenu. Vous vouliez avoir le poste où vous vous êtes placé, vous y voilà, il n'est plus besoin de vous contrefaire; on vous tient quitte de cette ceremonie, qui vous coûte encore des soins; joüez maintenant un autre rolle; puisque vôtre fortune est faite, il est tems de devenir devot.

Tout le monde se vante d'être sincere; parce que tout le monde sait que la sincerité est comme l'ame du commerce; sans cette vertu la societé n'est qu'une école de tromperie, il faut fuir les personnes doubles, comme des ennemis qui veulent nous surprendre. Mille gens se servent de leur habileté, & de l'ascendant qu'ils ont sur les autres, pour les faire tomber dans tous les panneaux qu'ils leur tendent; pour les tromper plus sûrement & avec plus d'adresse, ils se couvrent du voile de sincerité, ils affectent un air aisé, naturel, éloigné du mystere. Cette sincerité concertée est une tromperie fine & delicate, pour amener les gens au point où ils veulent, & pour les faire tomber dans le piége sans

s'en appercevoir.

Une personne jalouse de sa gloire ne manque jamais à garder sa parole, quelq legere que la matiere paroisse; il faut mê me être plus exact & plus circonspect dan les petites choses, & qu'on ne croit pas de conséquence, parce qu'il est plus ai de s'y re cher : C'est un vice tres-honteu que d'amuser les gens par de belles pr messes, quand on n'a ni la volonté, ni le pouvoir de les accomplir.

On n'est pas embarassé sur le parti qu'on a à prendre avec un homme qui s'est d claré contre nous, ou qui nous hait o vertement : mais on est aisément la dupe d'un ami feint & dissimulé, qui se dég ise & qui se cache: les personnes de ce carac tere sont dangereuses dans la vie civile. I est moins honteux de laisser connoître aux gens, qu'on n'est pas de leurs amis, & qu'ils ne doivent point compter sur nou ni en attendre de bons offices, que de l amuser par les apparences d'une ami ié h pocrite; au moins ils sçavent à quoi s' tenir.

Il est assez ordinaire dans le commer ce du monde de voir des gens qui font semblant d'approuver vôtre conduite, & qui vous condannent impitoyableme avec ceux qui vous censurent: ils le font même remarquer vos défauts, dont ils sont mieux instruits que les autres par les confidences que vous leur avez faites;

C'est une perfidie punissable, & ce manege est indigne d'un homme d'honneur.

Un Auteur qui vient vous lire son Ouvrage; ceux qui vous consultent sur quelque affaire, ou qui vous demandent ce qu'on dit dans le monde sur leur conduite, ne le font pas toûjours dans le dessein d'être redressez, ils veulent être flattez & applaudis. Il faut être né bien sincere, quand on connoit leurs intentions pour leur parler avec liberté sur une matiere si délicate, & pour leur faire voir le ridicule de leur entêtement. C'est avoir une condescendance cruelle, que de nourrir leur sotte vanité, par les fausses loüanges dont on les endort.

C'est un procedé infame d'irriter par de mauvais rapports des gens, qui sont déja aigris les uns contre les autres. On se trompe de croire s'attirer par là leur confiance & leur amitié; l'on s'en fait mépriser : Il y a je ne sai quoi de lache & de bas dans le cœur d'un homme, qui pour se faire des amis, peut se resoudre à détruire les autres par des discours empoisonnez.

Les hommes sont souvent injustes sur le chapitre des Femmes : il y en a beaucoup de vertueuses & de regulieres, à qui l'on ne peut rien reprocher; mais parce que quelques-unes leur ont joüé de mauvais tours, ils se défient de toutes les autres. Ce sentiment est injuste; s'il y a quelques femmes coquettes, leur coquetterie ne

doit point faire tort à la reputation des femmes modestes. Il faut être fort reservé à prononcer sur ce chapitre. Je n'approuve nullement ces satires malignes qui accusent toutes les femmes en general ; ce seroit aussi une imbecillité de les loüer toutes sans distinction. On voit quelquefois de grandes Comediennes en matiere de pruderie ; elles ont une grande reputation de sagesse, mais elles n'en ont pas le merite : d'autres passent pour Coquettes, qui ne le sont point ; les apparences qu'elles ne gardent pas assez, sont tout le crime de leur conduite.

La reputation qui n'est pas fondée sur une veritable vertu, ne dure pas longtems ; on peut ébloüir le monde par une conduite adroite, & par des affectations bien ménagées ; mais cette estime s'évanoüit bientôt ; l'artifice se dément de lui même ; des occasions imprevües font connoître le déguisement. Une fausse valeur ne se soutient pas, quand le danger est réel ; une vertu contrefaite ne mene pas loin, parce qu'il est fort difficile de feindre toûjours ; on se lasse enfin d'emploier les artifices necessaires pour tromper le monde, & l'on neglige les apparences, quand on croit ses affaires en sureté, on se donne de certaines licences ; l'habitude l'emporte souvent sur les précautions ; une surprise qui vous met hors de garde, la curiosité d'un domestique, une visite imprevüe, une

action qui n'aura pas été concertée, le temps qui tire la verité du fonds de l'abîme, expose au grand jour tout à coup, & lors qu'on s'en défie le moins, ce que l'on croioit tout couvert de tenebres inpenetrables.

Les apparences de la vertu font quelquefois pour la reputation le même effet que la vertu même. Combien de femmes passent pour Vestales, parce qu'elles ont des dehors de sagesse, & qu'elles joüent parfaitement la comedie? Ce qui est embarassant dans le personnage qu'elles font, c'est qu'en trompant le Public, elles ne peuvent se tromper elles-mêmes; & tandis qu'on leur donne de grands éloges pour leur fausse sagesse, la conscience leur fait des reproches bien aigres, & leur fait sentir le ridicule de leur hypocrisie.

Les grandes maximes de sagesse que debitent les Prudes, ne sont qu'un artifice pour s'étourdir sur la privation des plaisirs qu'elles regrettent, & pour décrier la conduite de celles qui sont encore en état d'en prendre. Chagrines de n'être plus comme elles étoient, l'objet des vœux & de l'assiduité des soupirans, elles tâchent de trouver dans leur modestie forcée & dans le déchainement qu'elles font paroître contre toutes les jolies femmes le dédommagement de leur beauté usée, elles cherchent des consolations pour se soutenir dans le nouveau genre de vie qu'elles

sont contraintes d'embrasser.

La plupart des actions qu'on loüe, sont plutot l'effet de l'humeur & du temperament, que d'une veritable vertu : c'est pour cela qu'on agit autrement devant la foule, que lors qu'on n'a point de témoins. La vertu, quand elle n'est point équivoque, ne se dement jamais, le plaisir de bien faire suffit aux personnes vertueuses : qu'on les approuve, ou qu'on les censure, elles vont toûjours leur chemin.

La vie de certains hommes est une espece de chimere; c'est un assemblage bizarre de qualitez opposées : l'exterieure marque de la modestie, de la retenuë, des manieres qui s'éloignent de celle des gens du monde, mais les mœurs ne sont gueres conformes aux apparences. Ces mêmes hommes qui sont separez du monde par leur caractere, & par leur état, sont plus mondains que les autres, plus vains, plus galans, plus curieux de tout ce qui peut leur donner quelque agrément : on leur pardonneroit mille autres choses, si on ne les voioit point dans de certains commerces, qu'ils ne prennent pas assez la peine de cacher.

On entend tous les jours des gens qui disent, que pourvû qu'on ait la conscience nette, il ne faut pas se mettre en peine des bruits de la médisance, c'est mal raisonner, la bonne réputation est un tribut legitime qu'on retire de sa vertu : cet-

re indolence pour l'estime & pour l'approbation des hommes est souvent un reproche secret d'une conscience qui se rend justice, & qui s'en trouve indigne: Ceux qui ne se mettent pas en peine de la médisance, vivent d'une telle maniére, qu'ils ne peuvent gueres l'échapper; ils se rassurent contre la critique par cette feinte indifference.

Combien de gens, sans avoir beaucoup de merite, ne laissent pas de se faire rechercher par les secours & les services qu'on en espere? Il s'intriguent à la Cour, chez les Princes & chez les Ministres, quoi qu'ils n'y aient pas un grand credit, on les y souffre; ils trouvent des dupes à qui ils persuadent qu'ils ont tout pouvoir auprès des uns & des autres: peu de gens s'appliquent à suivre leurs marches, on aime mieux les en croire sur leur parole, jusqu'à ce qu'ils aient été trompez, & qu'ils aient connu par experience, qu'on ne doit faire aucun fonds sur leurs promesses. Si vous voulez acheter une charge considerable à la Cour, si vous avez un procez de consequence à solliciter, ils vous promettent cette charge & le gain de vôtre procez, comme s'ils disposoient des Ministres & des Juges: le Prince donne la charge à un autre, le procez se perd, & l'on connoit enfin, que ce sont des Visionaires & des Charlatans, qui n'ont ni credit, ni ressource.

Est-ce pour cacher la honte de leur naissance que de certaines gens prenent des airs de grandeurs, qui leur conviennent peu? Ils trompent pour quelque tems ceux qui ne les connoissent pas; mais quand on a découvert le mystere, & percé l'obscurité de leur origine, on ne leur pardonne pas une fierté si mal entenduë.

On n'en est pas plus estimable pour faire une grande dépense, & fort au dessus de sa condition : il vaut mieux avoir de l'or dans ses coffres, que sur son carosse ou sur ses habits: on ne distingue plus le simple Gentilhomme ou le Financier, d'avec le Duc & pair, ou d'avec le grand Seigneur ; le plus ou le moins d'argent fait la distinction des rangs & des familles; c'est un mal sans remede.

Il est inutile de faire ressouvenir de nous, des gens qui veulent nous oublier, & qui ont pris leur parti : loin de les mettre dans nos interêts nous ne faisons que les aigrir contre nous, ou redoubler leur chagrin. C'est beaucoup, si dans la situation où ils sont à nôtre égard, ils ne nous rendent pas de mauvais offices : il faut, du moins, être en garde contre la perfidie, & craindre que sous ces belles apparences qu'ils nous montrent, pour nous payer de nos complimens & de l'assiduité que nous avons à les solliciter, ils ne nous joüent sourdement de mauvais tours.

C'est mal connoître les hommes, que de

prétendre les satisfaire avec de vains complimens: ils sont trop interessez, ils veulent des services réels. *Aristide* embrasse & baise tous ceux qui viennent le visiter; il leur offre son credit de la meilleure grace du monde, & dans des termes les plus caressans & les plus flateurs : le même compliment qu'il a fait à *Hector*, il le repete à *Martin*, & ne tient parole ni à l'un ni à l'autre. On croit aisément ce que l'on desire, & l'on se laisse persuader par une apparence de sincerité; mais une esperance trompée plusieurs fois fait naître le mépris pour ceux qui abusent de nôtre credulité, on les regarde comme des imposteurs. Un honnête homme doit être fidele à sa parole, & ne promettre jamais que ce qu'il a envie de donner.

Il faudroit bannir de la societé ces personnes doubles, qui accablent de caresses & d'embrassades tous ceux qu'ils abordent, & qui en font des railleries un moment après. On n'est pas obligé de faire de grandes demonstrations d'amitié aux gens qu'on ne connoit qu'à peine; mais on est obligé de les épargner, quand ils ont tourné le dos: c'est agir contre les regles de l'honneur que d'en user autrement.

Lysidor vous a chagriné; vous vous plaignez par-tout de son procedé desobligeant, & cependant vous le caressez, vous lui témoignez toûjours le même

empressement, que si vous n'étiez po
changé à son égard: vous n'êtes pa
même homme devant *Lysidor*, que quan
il est absent. C'est un malheur d'être obl
gé de rompre avec les gens qui nous ren
dent de mauvais offices, & que l'on vou
droit toujours ménager; mais le *patelinage*
est une foiblesse.

Ceux qui pour se vanger des personne
qu'ils n'aiment pas, & dont ils ont r
quelque outrage, font courir des satires
prose ou en vers pour les décrier, se se
vent d'un moïen bas & honteux: S
n'osent les avoüer; ils sont semblables
ceux qui attaquent leurs ennemis par der
rier, & qui n'ont pas le courage de le
attaquer de front; s'ils les avoüent, ils
font des ennemis irreconciliables: ces fo
tes d'affront ne se pardonnent jamais de
bonne foi.

Le sel d'une fine raillerie pique les per
sonnes qui ont du goût; mais le moyen de
supporter les grossieres équivoques de ce
esprits obscenes, qui parlent devant des
femmes sur toutes sortes de matieres, avec
une liberté qui fait souffrir tous ceux qui
ont quelque delicatesse? Pretendent-ils faire
les beaux esprits en déchirant sans misé
corde des femmes qui sont souvent fort sa
ges, & dont ils inventent des histoires
scandaleuses, qu'ils décrivent jusqu'aux
plus petits détails, pour y donner plus de
vraisemblance? Ces manieres étourdies, ces

plaisanteries fades, ces discours libertins, ces impostures, ces noires médisances marquent une bassesse d'ame & un fond de corruption, dans ceux qui les font & dans ceux qui y applaudissent.

C'est une hardie entreprise que de vouloir reprendre tous ceux qui font des fautes. Un homme qui ne veut rien passer aux gens, trouble son repos & celui des autres. Permettez à *Eugenie* de faire la precieuse & la prude: tout le monde sait son histoire; mais elle se flate de tromper les yeux du Public, & se regarde elle même comme un modele de pruderie. Que vous importe, que *Faustine* affecte un jargon pour se distinguer, & qu'elle repete vingt fois dans un quart d'heure, un mot qui ne fait que de naître; les Favoris de cette espece ne tirent pas à consequence. *Lucane* qui se pique de savoir l'histoire, fait à tous momens des bevues, qui excitent la risée de ceux qui l'écoutent, elle confond les tems, les lieux, les noms, les caracteres: Quel interest prenez-vous aux Grecs & aux Romains, qu'elle estropie de la sorte? laissez-lui le champ libre, & ne faites point le docteur mal-à propos.

Ce seroit une trop grande lâcheté, que d'approuver niaisement toutes les sottises des autres, & de se recrier, quand ils ont dit une impertinence: cela est le mieux du monde, rien n'est plus heureusement rencontré: il faut éviter avec le même soin

l'autre extremité ; n'entrez pas dans les mauvaises plaisanteries, qu'on fait de leur bêtise, & n'applaudissez pas à des froides railleries.

Le flatteur se met à tout sans hésiter, & se mêle des choses les plus viles, qui ne conviennent qu'à des gens de rien ; il loüe avec exageration le vin & les mets ; il repete éternellement, pour faire plaisir à celui qui donne le repas, nous faisons une chere delicate.

Ceux qui loüent beaucoup, le font souvent par foiblesse, ou par un défaut de sincerité : ils n'osent dire aux gens ce qu'ils pensent : ils aiment mieux faire des mensonges obligeans, que de les détromper de leurs erreurs, & de les remettre dans le bon chemin, en leur donnant des avis sinceres. C'est un caractere bien fade, que celui de *Loüeur* perpetuel : j'aimerois mieux que de certaines gens me disent des injures, que d'entendre les loüanges triviales, qu'ils prostituënt à tous venans, sans discernement & sans choix. C'est un vice de loüer tout; mais c'est aussi une grande injustice de refuser aux gens les loüanges qu'ils meritent. Combien en voit-on, qui ne peuvent se resoudre à rien approuver, & qui ne sont point touchez des meilleures choses ? Ils ont une delicatesse chagrine, qui ne s'applique qu'à connoître les défauts, pour avoir le plaisir de critiquer.

C'est un mauvais procedé pour gagner l'estime

l'estime des gens, que de s'efforcer de détruire ceux qui sont bien dans leur esprit; Un homme qui se défie de soi & de son merite, a recours à l'artifice pour se soûtenir & pour se pousser: s'il a quelque reste d'honneur, ces manieres lui causent des remords, mais il s'endurcit; l'amour de la faveur & de la fortune acheve d'étouffer ce qui lui reste de probité.

Les grands genies admirent peu, parce que peu de choses leur paroissent nouvelles; & l'on ne peut douter que l'admiration ne soit la marque d'un esprit mediocre, ou d'une complaisance outrée; les esprits bornez ressemblent aux enfans qui trouvent tout grand; tout leur paroît surprenant & extraordinaire, ils sont dans des exclamations perpetuelles. Ceux qui ont du goût, mais qui sont d'un naturel facile & complaisant, sentent bien ce qui merite d'être loüé, & le discernent parfaitement de ce qui est vicieux ou mediocre: mais ils se laissent aller à leur naturel; ils aiment mieux loüer par complaisance, que d'être sinceres, & de dire des veritez qui les fatiguent.

DE L'ESPRIT CHAGRIN.

ON peut dire en general que l'Esprit chagrin est le fleau de la societé civile ; qu'il bannit toute la douceur du commerce ; que c'est de tous les vices le plus incommode, & qu'il empoisonne la vie. L'esprit chagrin fait qu'on n'est jamais content de personne, ni de soi-même ; que l'on fait, à tout propos, mille plaintes sans fondement, & qu'on s'attire par ses bizarreries de tres-facheuses affaires. Un homme de ce temperament croit toûjours qu'on a manqué d'égard en son endroit ; il fait des reproches tres-aigres pour les moindres bagatelles, que son chagrin lui grossit & lui represente comme des monstres : si on l'oublie en quelque feste ou en quelque ceremonie, il croit que c'est un outrage impardonnable : les complimens les plus flateurs, les paroles les plus caressantes lui paroissent suspectes : les plus grands succez ne le touchent point, & il envisage toûjours les choses par leurs méchans côtez pour se faire de la peine : quoi qu'on ait fait tous les efforts pour lui rendre service dans une affaire de consequence, il croit qu'on a agi mollement, & que l'on est de concert avec ses ennemis : il murmure, il

éclate, il cherche à se vanger; en effet il est né pour se tourmenter soi même, & pour tourmenter les autres.

Un homme né chagrin desapprouve indifferemment ce qui lui est utile, ou préjudiciable: le plaisir qu'il trouve à censurer, lui ferme les yeux sur ses propres interêts: l'élevation de ses amis ne le touche point, il se lamente pour les disgraces des personnes les plus indifferentes. De quelque côté que se tournent les personnes qui sont en place & de quelque évenement que leurs actions soient suivies, il les interprete toûjours en mauvaise part pour avoir occasion de les blâmer, il les accuse de peu de discernement, quand ils font des graces: il les accuse d'injustice, quand ils sont obligez, par des bonnes raisons, d'employer la rigueur.

Afin d'adoucir l'aigreur de son chagrin & de sa misantropie, il faut supposer que le monde est plein de sottes gens, desagréables, qui ont des maniéres dures, impolies & qui ne savent point vivre: il faut s'accoutumer aux sottises des autres, ou se bannir du commerce du monde.

L'esprit chagrin & critique est fort incommode; c'est aussi une lâcheté méprisable de flatter bassement les sentimens de tout le monde.

Il est impossible de vivre longtems avec les hommes, sans avoir souvent occasion de s'en plaindre: le meilleur moïen pour

conserver son repos, c'est de dissimuler adroitement les sujets de chagrin, que l'on nous donne. Si quelqu'un fait quelque chose qui vous fâche, il ne faut pas lui insulter pour cela ni le couvrir de honte, en lui reprochant la faute qu'il a faite: Tâchez de le ramener par la douceur, à la raison & à son devoir: prenez adroitement vôtre tems pour vous insinuer dans son esprit: si vous lui faites quelques reproches, il faut que la douceur les assaisonne, & qu'il n'y ait ni amertume, ni aigreur dans vos remontrances.

Ne faites pas toûjours semblant de vous appercevoir des fautes de ceux que vous pratiquez: loin de les leur reprocher durement, dissimulez-les avec adresse, si vous voulez qu'ils trouvent quelque plaisir dans le commerce qu'ils ont avec vous. Il y a de certaines personnes, qu'on n'aborde qu'en tremblant, parce qu'ils ont toûjours quelque chose de chagrinant, ou quelque mauvaise nouvelle à vous dire, & qu'ils n'usent d'aucuns détours pour ménager vôtre pudeur ou vôtre délicatesse.

Il n'y a que les personnes, qui nous touchent de fort prés, ou dont nous devons répondre, qui nous doivent rendre attentifs sur leur conduite; les autres peuvent faire impunement toutes les extravagances & toutes les sottises qu'ils voudront, sans que nous soyons en droit de nous en fâcher. C'est un chagrin bizarre, que celui de

certaines gens, qui trouvent toûjours quelque chose à reformer à la conduite de tout le monde. Quelle entreprise, ou quelle presomption, que de vouloir corriger des abus établis par un long usage? Pour vivre content, il faut penser à soi, & laisser aux autres le soin de leurs affaires: n'a-t-on pas assez de ses propres inquietudes? Pourquoi se surcharger, & se donner des peines inutiles?

Si les reprimandes que l'on vous fait, sont bien fondées, pourquoi vous allarmer, & vous chagriner comme vous faites? Profitez des bons avis que l'on vous donne, quoi qu'ils ne soient peut-être pas donnez de bonne grace, ni avec tous les assaisonnemens que vous souhaitez. Si c'est à tort qu'on vous reprimande, vous devez encore beaucoup moins vous chagriner, puis que ce n'est pas vous qu'on attaque; c'est vôtre fantôme.

Ne soiez point avare de vos conseils, quand on vous consulte; mais pourquoi faire des remontrances à ceux qui ne demandent pas vôtre avis. Voulez-vous être regardé comme le tyran de vôtre famille? C'est une grande présomption de se croire capable de prescrire aux autres des regles pour se conduire, & une tyrannie insupportable de vouloir les assujettir à nos caprices.

Le Ridicule ordinaire des Vieillards est de vouloir faire de perpetuelles leçons

aux jeunes gens, qui les payent par des railleries. Ce n'est pas toûjours par un veritable zele qu'ils censurent ce que les autres font: c'est un effet de la malignité du cœur humain, ou un foible de l'âge. Inhabiles aux plaisirs, ils sont fâchez que les autres soient en état de faire ce qu'ils ont fait eux-mêmes dans leur jeunesse. *Cléonte* dit souvent que ce qui le chagrine le plus dans la necessité de mourir, c'est qu'on ira au Cours, à l'Opera, à la Comedie, & qu'on joüira encore de tous les autres plaisirs après sa mort.

Les vieillards qui ont de l'esprit & de la memoire seroient d'une grande ressource, s'ils étoient moins critiques, & moins chagrins: mais les jeunes gens ne peuvent resister à l'ennui qu'ils leur donnent avec leurs contes du tems passé, & les froides railleries qu'ils font sur les manières modernes, qu'ils ne peuvent approuver. De là vient qu'ils les fuïent, & qu'ils se privent du fruit qu'ils pourroient retirer de leurs préceptes, & d'une experience consommée qui est peut-être la seule chose qui manque aux jeunes gens, pour être parfaits, & pour être en état de rendre d'importans services.

C'est un scrupule mal fondé, ou une severité outrée de vouloir proscrire de la societé toutes sortes de jeux: Un jeu innocent & moderé lie & entretient le commerce. Les personnes de qualité qui

n'ont point d'occupation reglée, ne savent le plus souvent à quoi passer le tems; les conversations serieuses les ennuient. Il faut moderer son jeu, & se moderer soi-même en joüant. Ceux qui joüent par passion, par avidité, par interêt, s'oublient souvent, ils s'impatientent, ils jurent, ils sont emportez, quand le jeu tourne mal pour eux, & laissent entrevoir la bassesse de leurs sentimens. Il ne faut pas que le jeu tienne lieu d'emploi, & occupe tout le loisir. C'est une profession fort malheureuse de passer toute sa vie à contempler des cartes, ou à rouler des dez: le jeu ne doit être regardé, que comme un honnête amusement pour se distraire de ses occupations les plus serieuses.

Les mariages seroient heureux & pleins de douceurs, si les époux vouloient compatir aux foiblesses les uns des autres, & supporter reciproquement leurs defauts. La vie est longue pour les personnes qui sont obligées d'être ensemble nuit & jour; quelque bien assorties qu'elles soient, il est difficile qu'elles n'aient bien des choses à se pardonner mutuellement.

Je ne comprens pas la politique de certaines femmes, qui donnent de gaieté de cœur des chagrins à leurs maris. Il semble qu'il y ait du mystere à tout ce qu'elles font: elles affectent de prendre des airs libres: elles témoignent des complaisan-

ces à ceux qui leur font la cour & qui leur rendent des assiduitez : elles en disent du bien en presence de leurs maris, qui ne prenent pas trop de plaisir à entendre de semblables panegyriques.

Les soupçons des maris, les inquietudes, qu'ils se donnent pour suivre la marche de leurs épouses, sont souvent funestes à leur repos, & à leur gloire. Une femme que l'on gêne, & que l'on eclaire de trop prés, prend quelquefois des partis violens, quelque peu disposée qu'elle y fut de son naturel. Les reproches trop aigres pour des petits sujets, le chagrin que témoignent de certains maris, quand ils perdent leurs femmes de vûë pour un moment, n'ont jamais de bonnes suites : ces défiances ouvrent la porte à mille soucis, & à des démêlez qui ôtent la confiance reciproque, & qui éteignent la tendresse.

La douceur est la meilleure voie pour se faire aimer & respecter dans son domestique. Un homme de qualité se rend méprisable, quand il parle avec emportement à ses valets, & qu'il n'ouvre la bouche que pour leur dire des injures. Si l'on témoigne de la colere, en les reprenant de leurs fautes, ou si on les leur reproche avec rudesse, on leur donne plus de confusion que d'envie de mieux faire ; mais ils sont trop malins pour souffrir sans vengeance ces mauvais traitemens, que

la situation où ils sont, ne leur permet pas d'éviter; Quoi que leurs sentimens soient bas, ils ne laissent pas d'avoir un front d'orgüeil qui leur rend les injures insupportables: leur présomption n'est pas étouffée sous le poids de la necessité: ils examinent leurs maîtres, & les censurent sans misericorde, parce qu'ils en jugent selon la bassesse de leur genie. Ils se dedommagent par les médisances qu'ils en font, des chagrins qu'ils en reçoivent. Le dépit qui est une suite de leur mauvaise fortune, l'envie de nuire à ceux qui sont plus heureux, nourrit cette aversion qu'ils ont pour ceux qui leur commandent; cependant le public les écoute comme des témoins dignes de foi, parce qu'ils assurent d'avoir vû ce qu'ils ont seulement imaginé; on juge quelquefois plus favorablement de l'imposture d'un valet, qui debite des faussetez sur le chapitre de son maître, que de la probité du même maître qui est faussement attaquée.

Pour vivre en paix avec les autres, il faut être bien d'accord avec soi-même. Un homme né inquiet, qui ne sait ce qu'il veut, ou ce qu'il ne veut pas, se donne bien des mouvemens inutiles, & cause bien des chagrins à ceux qui l'approchent, & qui portent la peine de sa bizarrerie & de sa mauvaise humeur. Le monde est remply de ces sortes de gens: faut il chercher d'autre cause du peu de

satisfaction que l'on trouve à converser parmi les hommes ?

Je ne veux point de commerce avec ces personnes qui font mystere de tout, & qui donnent des bagatelles sous le secret. Les esprits bornez, & ceux qui s'aiment trop grossissent les objets, & croient que tout ce qui les regarde, est de la derniere consequence. Ils sont toûjours prêts à vous faire un procez, si vous redites à d'autres, des riens qu'ils vous ont dit en confidence, & qui ne meritent pas qu'on y fasse seulement attention.

Il y a de la malignité à loüer foiblement des choses qui meritent de grandes loüanges, mais ceux qui prétendent par là diminuer le merite des autres, ne font tort qu'à eux même. On n'a pas de peine à démêler leur chagrin, qui ne sauroit empêcher qu'on ne rende justice à ceux qui se distinguent par quelque chose de rare & d'éclatant.

En refusant des loüanges legitimes à ceux qui les meritent, on ne détruit pas toûjours la bonne opinion que le Public en a conçûë; mais cela fait que ce même Public vous regarde comme un homme envieux, ou d'un mauvais goust. Si vous voulez qu'on vous estime, & qu'on vous rende justice, aïez de l'équité pour les autres, & empêchez qu'on ne s'appercoive que leur merite vous chagrine.

Vous donnez enfin, après bien des im-

portunitez, ce qu'on vous demande; vous faites languir les gens qui ont besoin de vôtre secours; ils ne vous sont point obligez des graces que vous leur faites; ils sont en droit de se plaindre de vous, quoiqu'ils aient obtenu ce qu'ils souhaitoient. Ne laissez point entrevoir sur un visage mal content le regret que vous avez de faire plaisir.

Si vous voulez que l'on vous sache gré du bien que vous faites, ne le faites pas d'une manière languissante, & comme par dépit; N'attendez pas que vos amis vous expliquent leurs besoins, & qu'ils vous poussent pour les assister. Les bienfaits mal assaisonnez font soulever le cœur, & attirent l'indignation, au lieu d'attirer la reconnoissance de ceux qu'on desoblige, en voulant leur faire du bien.

Toûjours raconter est la marque d'un esprit mediocre & superficiel, ou qui s'aime, & qui s'en fait accroire. Mais qui pourroit resister à l'ennui d'entendre redire cent fois la même chose ? Quelle est l'intention de ceux qui étourdissent le monde par des redites importunes ? Est-ce que le plaisir qu'ils ont à parler, leur ôte la reflexion & la memoire, puis qu'ils ne se souviennent plus qu'ils ont dit, il n'y a qu'un moment ce qu'ils repetent avec tant d'emphase, & qu'ils debitent comme une chose nouvelle ?

C'est une grande marque de foiblesse

de se plaindre eternellement de ses malheurs, & d'étourdir du recit de ses infortunes tous ceux à qui l'on parle. On cherche à se soulager, & à amuser sa douleur par ces recits. Mais je crois qu'il ne faut parler de ses disgraces qu'à ceux qui y peuvent remedier.

Les personnes qui sont si formalistes ; qui demandent des éclaircissemens sur la moindre parole équivoque, & qui croyent toûjours qu'on se moque d'eux, connoissent leur foible, & ils ont des pressentimens qu'ils meritent d'être méprisez, fâcheuse situation !

Si vous exigez avec chagrin, qu'on ait pour vous des distinctions ; on vous flatera peut-être en apparence, pour ne se pas brouiller avec vous, mais on ne vous en estimera pas davantage. Un homme qui laisse entrevoir la bonne opinion qu'il a de soi-même, attire rarement l'estime, si cette presomption n'est soûtenuë par de grandes qualitez. Les hommes qui aiment la liberté en toutes choses, veulent donner leur encens librement.

Il ne faut qu'une parole de travers pour faire tomber dans un labyrinte de pensées affligeantes un homme gonflé de son merite ; quand on est prevenu de la sorte, on ne peut gueres conter sur son repos ; on croit toûjours que de certaines gens y entendent malice ; on interprete mal tout ce qu'ils font, ou tout ce qu'ils disent ;

leurs complimens, leurs honnêtetez, leurs soumissions sont regardées comme des injures.

Ce ne sont pas toûjours nos mauvaises qualitez qui nous font plus d'ennemis; ce sont nos vertus & nôtre merite. *Plautine* ne se déchaine contre *Aricie*, que parce qu'elle est importunée des loüanges qu'on donne à cette redoutable Rivale : elle se plaint qu'elle lui a rendu de mauvais offices; ce n'est qu'un pretexte pour cacher son dépit & sa jalousie. La beauté, la conduite reguliere d'*Aricie*, ses manieres honnêtes & engageantes, qui lui ont acquis une si haute reputation, font le desespoir de *Plautine*, & l'ont envenimée contre sa Rivale; elle ne sauroit lui pardonner son merite.

Si l'on pouvoit gagner sur soi, de ne pas faire semblant d'entendre ceux qui parlent mal de nous, on s'épargneroit bien des chagrins & de fâcheux demêlez. Il ne faut pas pretendre que nous puissions empêcher les gens de dire librement ce qu'ils pensent ; mais il ne dépend que de nous de n'en point témoigner d'inquietude. Ceux qui médisent, le font plus souvent par l'habitude qu'on a dans le monde, de dire du mal de son prochain, sans songer à nous déplaire, ou à nous offenser: quand même ils le feroient malignement ; le plus court est de le dissimuler, & de ne s'en pas plaindre.

On sait bien que ce n'est pas toûjours par un dessein formé de nuire, que de certaines gens font des railleries ou des médisances; c'est souvent pour faire paroître leur bel-esprit: Ne pourroient-ils pas trouver d'autres sujets plus innocens pour égayer leur loisir, sans s'exposer, comme ils font, à de fâcheux retours? Les railleurs & les médisans portent souvent la peine de leurs bons mots & de leurs satires.

Il n'y a pas moins de lâcheté à parler des morts, qu'il y en auroit à tuer un ennemi, qui seroit hors d'état de se defendre. Nous sommes dans un tems où chacun juge de son prochain avec beaucoup de liberté: il semble qu'on fasse le recüeil des bonnes & des mauvaises qualitez de ceux qui meurent, & que l'on retrace dans son esprit, selon sa passion, les sujets qu'on a de s'en plaindre, pour faire leur épithaphe à sa mode. Quelle cruauté de maltraiter des gens qui ne sont plus en pouvoir de se defendre, & qu'on n'oseroit peut-être regarder en face, s'ils étoient encore en vie?

Les plus ardens à déchirer les autres par les médisances qu'ils en font, ce sont quelquefois ceux à qui l'on a de plus grands reproches à faire. Les mêmes personnes qui font semblant de leur applaudir, les regardent avec horreur, & en font des portraits desavantageux, quand ils disent

librement ce qu'ils en pensent. La médisance est la marque d'un esprit leger, inquiet, jaloux, malin, qui cherche à se contenter soi-même, ou à plaire aux autres par une voye si criminelle.

Est-ce par envie que nous blâmons dans les autres certains avantages qu'ils ont, que nous n'avons pas, & que nous voudrions peut-être avoir? Est-ce un chagrin bizarre qui nous met dans la disposition de trouver tout mauvais? Ce n'est nullement l'amour de la regularité, qui nous fait crier contre la prosperité de certaines gens, sur qui il pleut des biens & des honneurs; ceux qui ont le plus crié, changent de sentimens & de langage, s'il leur luit quelque rayon de bonne fortune.

On perd son tems & sa peine à s'ériger en reformateurs: les hommes ont toûjours vêcu de la même façon. C'est une phrase usée de dire que le siecle est corrompu; les mêmes vices, les mêmes passions, les mêmes attachemens, les mêmes foibles ont toûjours regné dans tous les tems. On s'expose à la risée, quand on reproche aux autres les mêmes vices, dont on se sent coupable. Ceux qui sont obligez par leur état & par leur ministere, de prendre garde à la conduite des autres, deviennent tres-méprisables, s'ils ne menent une vie irreprochable, ou s'ils n'ont pas assez d'habileté pour cacher leurs defauts, & pour les derober aux yeux du monde.

DE L'IMPERTINENCE.

LE peu d'attention qu'on a sur ses paroles & sur ses actions, est la source de l'impertinence. Un homme impertinent parle beaucoup & sans reflexion ; il agit de même ; il ne connoit pas ce qu'il faut taire ou dissimuler ; il n'a point de goust de ce qui peut plaire aux personnes raisonnables, ou de ce qui peut les offenser. Il ne demêle pas, avec un discernement juste, les qualitez qui donnent du relief à un homme, ou celles qui peuvent diminuer l'idée, qu'on avoit de son merite. Il est fier, hautain, incivil, il se loüe sans discretion, méprise les autres sans ménagement, & s'applaudit quelquefois aprés avoir dit une sottise.

On pardonne plus aisément la fierté aux personnes d'un grand merite ; mais celles qui n'ont qu'un merite mediocre, & qui veulent cependant faire les fieres, ne s'attirent que du mépris. Un peu de fierté ne sied point mal à une femme parfaitement belle : la jeunesse & la beauté donnent de grands privileges : mais *Belise* qui a plus de quarante ans, pretend-elle qu'on rende hommage à ses attraits usez? Le souvenir d'avoir été belle est un contrepoids à l'orgueil, & ne doit point in-

ſpirer de fierté. C'eſt une grande imperti-nence dans une vieille femme, de vouloir encore faire la jolie, de croire qu'elle plaiſt par ſes agrémens, de ſe parer comme une idole, d'affecter toutes les petites façons des jeunes coquettes, de ſe flater qu'elle eſt aimée, & de parler de ſes amans.

Quelque ſot, quelque impertinent que ſoit un homme, il peut avoir des partiſans & des gens qui l'admirent, mais il faut qu'ils ſoient encore plus ſots & plus impertinens que lui : Voilà ce qui fait que tant de mauvais Ouvrages trouvent des protecteurs; tous ceux qui liſent, ne ſont pas toûjours fort éclairez, ou fort équitables. Un Auteur ne doit point s'applaudir de voir ſon ouvrage exalté par la foule; il n'y a que les louanges des honnêtes gens & des veritables connoiſſeurs, qui doivent le toucher : il eſt triſte de n'être admiré & loüé que par des dupes: le mauvais effet que font ces loüanges de contrebande, c'eſt qu'elles nourriſſent l'extravagance d'un Auteur, qui eſt encore plus dupe que ceux qui l'infatüent de leurs encens.

Un Auteur qui lit ſes Ouvrages à ſes amis pour profiter de leurs conſeils, qui leur ſait bon gré, quand ils le cenſurent; qui ſe rend à la raiſon, qui corrige, ſans murmurer, les endroits negligez, eſt eſtimable pour ſa docilité: mais

l'espece d'hommes la plus insupportable à mon sens, ce sont ceux qui entêtez de tout ce qu'ils font, ne lisent que pour être admirez. Quel supplice d'entendre un fat qui s'applaudit d'une pensée simple, usée, triviale, & qui est ébloüi des beautez d'un Ouvrage, où les personnes delicates n'apperçoivent pas la moindre lueur de bon sens ? On ne sait quel parti prendre avec les gens de ce caractere : ils ne veulent point être censurez ; ce n'est pas même assez pour leur vanité, qu'on fasse semblant d'approuver de la mine & du geste; ils veulent qu'on se recrie. Les personnes éclairées & sinceres souffrent une double peine, d'écouter des sottises, & d'être en quelque maniere obligées d'y applaudir par complaisance.

Sçavoir beaucoup, & ne se piquer de rien, ce sont deux choses difficiles à allier. Les Sçavans de profession sont souvent fort sots, & tres-ridicules, parce qu'ils veulent faire trop connoître qu'ils sont sçavants : ils parlent de choses sublimes devant des gens qui n'y prennent aucun interest, & qui au lieu de les regarder comme des sçavans, les traitent de pedans & d'importuns, dont ils sont étourdis. *Simon* dans les visites qu'il rend à des femmes, ne parle que d'Algebre, veut, à quelque prix que ce soit, leur faire comprendre les proprietez de l'*Ellypse* & de la *Parabole* ; son intention n'est pas de

leur apprendre l'Algebre, il veut qu'on le croye grand Mathematicien ; on le croit, & on le tient quitte de ses demonstrations.

Ce qui fait que les Sçavans sont moins propres pour le commerce, que des personnes qui n'ont qu'une erudition ordinaire, c'est qu'ils ne s'humanisent pas assez ; ils croiroient deshonorer leur science, & mal soûtenir le caractere de sçavant, s'ils s'abaissoient à parler des bagatelles, qui sont la matiere des conversations; s'ils n'y prennent garde, ils y font souvent de sots personnages, & ils sont les dupes des personnes moins sçavantes, qui disent de bonne grace & d'un air enjoüé, des choses simples & naïves, dont on est bien plus touché, que des discours sublimes des sçavans.

Les ignorans & les esprits mediocres sont ceux qui veulent toûjours parler dans les conversations. Ils n'ont pas assez de discernement pour connoître que ce qu'ils disent, ne vaut pas la peine d'être écouté. Ceux qui savent beaucoup, & qui sont toûjours enfoncez dans des meditations serieuses, parlent peu, parce qu'ils ont trop d'attention à ce qu'ils pensent, ou qu'ils ne sont pas assez contens de ce qu'ils doivent dire: les autres sont plus hazardeux, plus presomptueux, plus contens d'eux-mêmes, & de ce qu'ils disent; mais ceux qui les écoutent, n'en ont pas les mêmes sentimens,

Il n'y a rien de plus fat qu'un homme qui s'applaudit perpetuellement de sa bonne mine, qui est des premiers à en parler, qui fait l'agreable & le beau : qui veut qu'on le loue de sa belle taille & de ses belles dents. Il faut que les femmes qui se laissent prendre à cet appas, soient bien imbecilles : Comment peuvent-elles souffrir un homme, qui a toutes les petites façons & toutes les manieres affectées des Precieuses, dont l'ajustement, l'air, les discours, les sentimens, les actions n'ont rien d'un homme ; dont tout paroit effeminé, la démarche, les clins d'œil, les mouvemens de tête, le ton de la voix.

Est-ce par fierté, ou par bestise, que certaines gens font tant de fautes contre la bienséance ? Pendant toute une visite ils ne font que repeter des airs de l'Opera, se dandiner dans un fauteüil, jurer Dieu devant des femmes, leur dire niaisement & doucereusement des sottises, parler des vins & des liqueurs qu'ils ont bûës au repas qu'ils viennent de faire. Autrefois les jeunes gens s'étudioient à avoir de la complaisance ; ils étoient doux, honnêtes, polis, officieux ; mais depuis quelque tems leurs mœurs sont changées : ils sont entêtez, opiniâtres, sans politesse, sans complaisance, presomptueux, brutaux : il semble qu'ils n'ouvrent la boûche que pour desobliger les gens ausquels ils parlent.

J'aborde *Dorante* avec toute l'honnêteté qu'il peut souhaiter, je lui fais mon compliment, il ne m'écoute pas, il ne me regarde pas: un moment aprés il fait reflexion que je lui ai parlé, il faut que je repete. Il semble que *Dorante* soit chargé de toutes les affaires de l'Etat, & que ses grandes occupations l'empêchent de songer à des minuties, & le dispensent des devoirs de la vie civile.

Lucile querelle ses domestiques à tout propos & sans sujet: un verre cassé la met en furie; elle n'a nuls égard pour ceux qui lui rendent visite; ils sont contraints d'essuier toutes les harangues qu'elle fait à ses valets; elle décrit les mœurs & les inclinations de chacun, elle en fait le portrait & la genealogie, & se plaint à tout moment qu'elle est la femme de France la plus mal servie. Quel entretien pour des gens qui viennent la voir, & qui n'ont point de curiosité d'apprendre ce qui se passe entre elle & les gens qu'elle tient à ses gages!

Il est presque inévitable que les personnes de même profession, ou qui briguent les mêmes emplois, ne sentent quelque mouvement de jalousie: si elle ne paroit point au dehors, ils n'auront que la peine que donne une passion si inquiete; s'ils ne peuvent être les maîtres de leur dépit, ils feront mille extravagances, qui ajoûteront un nouveau

ridicule à leur chagrin.

C'est un jeu qui passe la raillerie que de se donner des coups en guise de caresses, de s'arracher la perruque, de se dire des injures, & de se faire des reproches assommans. Ceux qui en usent de la sorte ne le font qu'en badinant: mais c'est une maniere de se divertir, qu'il faut laisser aux crocheteurs & aux laquais.

Les questionneurs eternels sont une espece de gens assez insupportables; ils ne vous donnent pas le loisir de répondre à la premiere question qu'ils vous ont faite, ils en entament brusquement une seconde; tout l'entretien se passe en demandes & en réponses precipitées. Les grands parleurs qui veulent toûjours tenir le bureau, aiment ces manieres vagues; les personnes raisonnables, qui ne parlent qu'à propos, n'y trouvent pas leur compte. Quelle patience ne faut-il pas avoir pour écouter un homme qui vient avec un air tranquille, vous faire cent questions, quand on est accablé d'affaires, qu'on a l'esprit occupé de choses qui ne vous permettent pas de penser à des bagatelles?

Qu'il est difficile de se faire écouter long-tems avec plaisir en quelque genre que ce soit! les meilleures choses dégoûtent à la longue: une belle voix ménagée avec justesse, un lut touché delicatement, ont de grands charmes; mais l'on s'ennuye enfin d'entendre toûjours chan-

ter, & toûjours jouer du lut. L'extravagance de ceux qui ont ces talens, c'est qu'ils vous persecutent de leurs airs, & de leurs pieces nouvelles, qui donnent du plaisir le premier quart d'heure, mais qui fatiguent enfin par l'excez.

Il y a de certaines rencontres, où il faut avoir de la complaisance, & entendre raillerie, à moins que de passer pour bizarre & ridicule. Ce n'est pas savoir vivre, ni même entendre ses interests, que de se fâcher pour des choses que l'on dit legeremènt & sans intention d'offenser personne: si la plaisanterie est innocente, c'est être brutal d'y répondre par des paroles offensantes. La plus sûre vangeance est une repartie prompte & delicate, qui punit le plaisant & le défait avec ses propres armes. Si la plaisanterie est outrée, l'on peut prendre un air serieux, qui fasse sentir qu'elle n'est pas agreable, & qu'on a droit de s'en offenser.

Ce n'est que depuis peu, que les personnes de qualité, d'un certain âge, prennent des libertez entre eux, & qu'ils ont des manieres qu'on ne pardonneroit pas à leurs laquais. Ils n'ont nuls égards, ni nul respect les uns pour les autres; ils se disent des injures grossieres, & devoilent les mysteres de leurs débauches, qu'ils décrivent jusques aux petits détails, quoique ces recits les dussent couvrir de honte, s'ils avoient encore quel-

ques sentimens d'humanité. La manie libre & cavaliere dont ils se traitent les les autres, est cause que devant les fem mes de distinction, ils sont tout decon certez, & qu'ils n'ont pas le mot à dire ils sont devant elles dans un état violen & cette contrainte leur ôte le peu qui le reste d'esprit.

Un homme qui n'est pas né riche, & qui a fait une grande fortune, s'il n'a be aucoup d'esprit, devient fier, méprisan impertinent: le sot orgueil dont il e possedé, lui fait dédaigner les personne distinguées par leur naissance & par leu merite, quand elles n'ont que de la qua lité & de l'esprit: tout ce qui n'est pas o ou argent, lui paroit indigne de son est me & de son approbation.

Loüer avec excez, & avec une fad exageration tous les mets qui sont servi une table où l'on mange, est une bassess qui sent une mauvaise education, & qu ne convient qu'à des miserables parasites Mais celui qui donne le repas, ne doi pas lui-même prendre le soin de loüer le ragousts & la delicatesse des viandes & des vins, dont il regale les conviez; c'est une vanité bourgeoise, & qui ne sied pas à un homme de naissance. Il y a une autre extremité à éviter, pour ceux qui mangent à la table d'autrui: il ne faut point qu'ils fassent les degoûtez, ni qu'ils vantent de somptueux repas qu'ils ont faits à d'au-

autres tables, c'est une maniére détournée de méprifer ce qu'on leur sert.

Etre toujours dans l'admiration quand on parle aux gens est une marque de bêtise, d'une affectation qui approche de la flatterie: les perfonnes d'un bon gouft, & qui font finceres, admirent peu, & ne prodiguent point les loüanges. Ne peut-on pas dire aux gens quelque honnêteté, quand ils le meritent, fans faire des exclamations? Ces loüanges outrées ne font guéres d'honneur, ni à celui qui les donne, ni à celui qui les reçoit.

L'admiration eft fouvent l'effet d'une ignorance groffiére; les grands admirateurs font d'ordinaire de fottes gens, ou des complaifans fades, qui admirent ce qui ne merite que de mediocres loüanges. Vous pouvez dire d'un ton moderé qu'une chofe vous plaift, & faire paroître par quelque figne, que ce que vous voïez, ou que ce que vous entendez, vous touche: mais les grands éclats, ou les grands mouvemens, qui font les fignes d'une furprife extraordinaire, font fouvent des marques d'impertinence, ou d'une ame rampante, qui prodigue fon encens mal à propos.

Les hommes aiment à être réjoüis & & divertis; ils préferent pour le commerce les plaifans aux perfonnes les plus ferieufes, mais ils les eftiment moins: il y a dans le caractere de plaifant je ne fai quoi de bas & d'affecté, qui fe fait méprifer.

Pour plaire, il faut être naturel en tout jusques dans les bagatelles : ceux qui racontent des Nouvelles, quoi qu'elles n'interessent personne, les amplifient, & les chargent de mille circonstances pour leur donner plus de poids, ils les debitent avec un air mysterieux, comme si c'étoient les plus grands secrets de l'Etat. Les exagerations ennuyent & fatiguent les personnes raisonnables ; mais celui qui raconte, tâche de donner du lustre à sa narration ; il l'enrichit de particularitez merveilleuses ; il ne se soucie ni du vrai, ni du vrai-semblable, il veut éblouir, & l'on ne croit rien de tout ce qu'il dit.

La societé veut qu'on s'entretienne quelquefois de Nouvelles, & des bruits qui courent : mais le caractere de nouvelliste conduit au ridicule. C'est une espece de profession, qui rabaisse l'homme au dessous de lui-même. Ces sortes de gens vous abordent toûjours avec le même compliment : *Que dit-on dans le monde ? quelle nouvelle savez-vous ?* Quelque affaire que vous ayiez, ils ne vous quittent point, jusqu'à ce qu'ils vous ayent raconté tout ce qu'ils savent, ou tout ce qu'ils ont révé.

Je ne sai pas sur quel fondement les gens de qualité se croyent autorisez à dire des choses contre le bon sens & la droite raison : la qualité ne donne point ce privilege ; au contraire, plus ils sont élevez

par leur naissance, plus sont-ils obligez de se distinguer par un merite réel qu'ils doivent s'étudier d'acquerir. Les sottises dans la bouche d'un homme élevé par le rang & par les emplois, sont toûjours des sottises.

Vous voulez être le seul qui parle dans toutes les conversations où vous étes, vous n'avez que des bagatelles à dire, que vous debitez grossierement ; si vous racontez un fait, vous en expliquez les circonstances les plus frivoles : croyez-vous bien réjouir la compagnie par des éclats de rire à contre-tems, & par les applaudissemens que vous donnez à des impertinences ? Vous sortez content d'une conversation où tout le monde s'est beaucoup diverti ; mais vous étiez le ridicule.

C'est un mauvais moyen de plaire, que de semer l'ordure dans les recits que l'on fait, & d'user de sales équivoques : quelque enveloppées qu'elles soient, elles font toûjours un mauvais effet dans l'esprit de ceux qui écoutent, & marquent la corruption du cœur de celui qui parle. On perd le respect, quand on en use de la sorte devant des femmes ; les moins prudes s'en offensent, & veulent qu'on les ménage devant le public. Tout le monde sait l'histoire de *Dorimene* ; A peine prend-elle le soin de cacher ses intrigues ; elle ne paroit point effrayée des declarations qu'on lui fait en particulier ; mais une parole un

peu libre, quoiqu'on ne s'adresse point à elle, la gendarme, & elle fait semblant d'en rougir.

Les manières étourdies ne sauroient faire un bon effet; je ne sai pas pourquoi de certaines gens les affectent: elles conviennent encore moins aux femmes: on ne peut plaire, qu'en gardant la bienséance de son caractere; la retenuë, la discretion est leur partage; Peut-on pardonner à *Corinne* ses emportemens, ses extravagances, ses juremens, toutes les tabatieres qu'elle a dans ses poches, & la profusion qu'elle fait de tabac?

L'Amour donne un grand ridicule, quand on est parvenu à un certain âge qui doit inspirer d'autres sentimens: c'est un sot personnage que celui d'un Vieillard amoureux qui se radoucit auprés d'une personne jeune & belle, qui s'ennuïe à l'écouter, & qui le regarde comme un Fâcheux, qu'elle ne souffre que par quelque espece de bienséance.

On ne se fait pas plus estimer par des ajustemens, & par une dépense au dessus de sa condition. C'est ce qui irrite la jalousie des autres, qui sont hors d'état d'en faire autant: ils se dédommagent par la satire & par les médisances. *Turpin* qui ne possedoit qu'un bien médiocre, s'est noïé de dettes pour avoir voulu donner dans un faste outré; on ne le plaint point; les plus indulgens se contentent de di-

qu'il s'eſt trop oublié.

Vous voulez faire le bel-eſprit, l'enjoué, l'agréable; vous n'avez ni eſprit ni agrément. Ces bons Mots que vous croiez ſi fins & ſi piquans, ne ſont que des fadaiſes, qui dégouſtent les perſonnes raiſonnables. Connoiſſez-vous mieux; il faut plus de genie que vous n'en avez, pour faire rire les perſonnes délicates; ce n'eſt point là vôtre talent; ne vous chargez point de ce rôle; on vous en quitte.

Il eſt bon d'avoir un humeur gaïe & enjoüée, mais il faut moderer ſa gaïeté & ſon enjoument. Il ne ſied point de rire avec des éclats extravagans qui étourdiſſent le monde. La moindre choſe de plaiſant que l'on dit devant *Lucinde*, la fait rire avec un emportement ridicule; elle n'eſt plus la maitreſſe d'elle-même; elle ne peut plus revenir à ſon bon ſens; ſon accez va juſqu'aux convulſions.

L'amour propre nous empêche de nous connoître nous-mêmes. Nous nous applaudiſſons quelquefois de certaines choſes, qui ſont de veritables défauts, & qui bleſſent les yeux de tout le monde. La folie d'*Ariſte* eſt de vouloir paſſer pour un homme de qualité; ce n'eſt qu'un Bourgeois revêtu: il eſt riche, il eſt magnifiquement logé, il donne ſouvent à manger à des perſonnes de haute naiſſance, qui ſe moquent de lui, qui empruntent ſon argent, & qui ont la complaiſance de lui entendre

dire vingt fois le jour, qu'il est noble, & que ses ayeux ont fait la guerre sous les Rois de la seconde Race : il l'a tant dit de fois qu'il le croit enfin : il a même trouvé des dupes, qui le croyent aussi.

Vous êtes d'une Maison illustre ; on ne peut vous contester que vôtre noblesse ne soit tres-ancienne ; il ne vous reste que de vivre conformement au rang que vous tenez dans le monde. Les titres dont vous vous parez, prouvent que vos ayeux ont eu de la vertu, du courage, du merite, & qu'ils ont bien servi l'Etat : mais si vous n'êtes qu'un fat, & si vous usez vôtre vie dans l'oisiveté & dans la mollesse, la gloire de vos ancêtres n'empêchera pas qu'on ne vous méprise, & que vous ne passiez pour un mal-honnête homme.

Ceux qui ne sont pas nez dans un rang illustre, & qui veulent copier les Grands, les copient toûjours mal ; ils ne prennent que de faux airs de grandeur, qui les exposent à la risée de tout le monde. *Celie* n'est que la fille d'un Marchand ; elle est devenuë Marquise par ses richesses ; elle veut avoir des Turcs & des Hussars à son service ; elle renvoye les Mores aux femmes de la Robe.

Estre d'une naissance mediocre, qui flotte entre la Noblesse & la Roture, & affecter des hauteurs, qu'on ne pardonneroit pas aux personnes du premier rang, c'est une sottise qui ne peut venir

que d'un grand fond d'impertinence, ou d'un orgueil ridicule : on ne peut contenir l'indignation que l'on sent, de voir des Bourgeoises replatrées, dont la parure, le train, les ameublemens, la table font envie aux femmes de la premiere qualité : mais elles se consolent par le ridicule où tombent ceux qui s'élevent au dessus de leur rang, & qui se mettent en de grands frais pour se faire moquer d'eux.

Les personnes nées dans une condition obscure se gâtent par le commerce qu'elles veulent avoir avec des gens de la Cour: au lieu de se distinguer, elles font connoître davantage la bassesse de leur naissance par la comparaison odieuse qu'on en fait. Si les gens de qualité les souffrent, ils ne le font que par des vûës d'interest, ou pour se divertir de la sottise d'un Bourgeois, qui dédaigne ses pareils, & qui veut, à quelque prix que ce soit, avoir des liaisons avec les Grands.

Que prétendent les personnes de basse naissance, qui ont fait fortune ? En parlant si souvent de leurs ancêtres, & les donnant pour nobles, croient-ils éblouïr le Public ? Peuvent-ils se persuader qu'on ignore qu'ils aient porté les livrées, & qu'il ont vendu du drap? s'ils n'en parloient point tant, on l'oublioit: mais l'entêtement qu'ils ont de vouloir passer pour ce qu'ils ne sont pas, revolte

les gens, & fait qu'on se donne la peine de déterrer leurs ancêtres, qu'on laisseroit pourrir dans l'obscurité. C'est bien pis, quand cette noblesse imaginaire fait qu'on se méconnoit, & qu'on regarde les autres de haut en bas. On ne peut plus approcher de *Silverie*, ses grandes richesses lui inspirent tant de fierté, qu'à peine peut-elle se resoudre à le ceder aux Duchesses; elle ne souffre chez elle, ou à sa table, que des gens de la Cour. Tous ses parens sont bannis de sa maison; elle ne les connoit plus, & ne se connoit pas elle-même.

Un homme né en roture, qui se donne pour noble, se repaist du plaisir qu'il goute à être crû tel. Cette noblesse visionnaire est la maladie de ceux qui se sont faits riches: ils veulent que leur argent serve de vernis pour couvrir la bassesse de leur origine: on les en estimeroit davantage, s'ils avoient des sentimens conformes à leur naissance. Leur genealogie supposée fait rire le monde. Quelle comedie de voir des gens sortis de la lie du peuple, se parer d'un titre emprunté, & parce qu'ils portent le nom d'un Marquisat qu'ils ont acheté, ils ont l'audace de mettre sur leur carrosse les armes de ces Maisons, qu'ils ont autrefois habitées en qualité de Domestiques.

Celui qui a fait une grande fortune; devient quelquefois assez fat pour croire

qu'il est devenu noble en même tems. Il prend le train & l'équipage d'un grand Seigneur; il est logé, nourri, servi comme un homme de qualité ; les Grands l'honorent, le ménagent, le respectent, lui font la cour. Faut-il s'étonner que ces dehors lui fassent tourner la tête, & qu'il croye aller de pair avec ceux qui le traitent avec tant de ceremonie ? Une grande richesse est une espece d'éponge, qui oste la crasse de la naissance, quelque basse & quelque miserable qu'elle soit: on ne trouve point mauvais qu'un homme riche ait un grand nombre de valets, une belle maison, de beaux meubles, un carrosse; ce sont les appanages de ses richesses: mais qu'il se donne pour noble, & qu'il veüille qu'on le regarde sur ce pié-là, c'est sa folie, c'est un foible qui le fait tomber dans le ridicule.



DE LA PREVENTION.

L'Amour propre fait deux effets en nous, qui ne contribuënt pas peu à nous séduire, & qui sont également dangereux; il diminuë l'idée de nos défauts imperceptibles; & il grossit l'idée de nôtre merite. Ces prejugez conduisent naturellement au ridicule. Les personnes susceptibles de prévention, décident toûjours en faveur de leur propre merite, & se trouvent un grand penchant à mépriser celui des autres : ce sont deux grandes sources d'impertinence. Les hommes sont trop paresseux & trop indolens pour s'appliquer, autant qu'il le faut, à se bien connoître; ils n'apperçoivent point des défauts qui sautent aux yeux; s'ils ont quelques bonnes qualitez, ils croïent être parvenus au dernier point d'excellence; cette prévention les flatte & les aveugle; c'est un obstacle qui les empêche de se connoître tels qu'ils sont, de connoître les autres, & de leur rendre justice.

L'entêtement d'orgueil est une espece d'yvresse & de folie dans certaines gens : ils ne trouvent personne digne d'eux, ou avec qui ils daignent s'humaniser. Une fille élevée dans ces sentimens, croit qu'il n'y a point d'homme sur la terre assez ri-

che, assez bien fait, d'assez grande qualité, pour aspirer à l'honneur de son alliance. A peine son ambition est-elle flatée des plus grands partis ; elle attend qu'il tombe du ciel un homme fait exprès; cependant les années se multiplient, le merite diminuë, & l'on est enfin contraint de se donner au rabais.

Ce qui fait que nous avons tant d'indulgence pour nos passions, c'est que nous les regardons d'un certain point de vuë, qui nous empêche d'en appercevoir le ridicule & la difformité. Un avare déguise son avarice sous le nom d'œconomie : un voluptueux se donne pour un homme de belle humeur; une femme décriée par ses galanteries, avouë qu'elle est coquette, & croit n'être que cela ; mais le public n'a pas la même indulgence ; il appelle les choses par leur nom, il en juge avec une severité inexorable.

Il est difficile de redresser un ignorant entêté, & de le mettre dans le bon chemin ; il a ses vûës trop bornées pour sentir l'évidence des raisons qu'on lui apporte, il se complait dans ses fausses idées, & méprise tout ce qui n'y a pas du rapport. *Lysion* n'est opiniâtre, que parce qu'il manque d'esprit ; & c'est parce qu'il croit avoir plus d'esprit que les autres, qu'il est opiniâtre.

Si l'on vouloit faire attention à la maniére dont les gens nous reçoivent, on

connoitroit aisement si on leur convient, ou si on leur est à charge: mais on ne le rend point justice; & l'on est bien éloigné de penser qu'on les importune, on croit leur faire plaisir. Aussi pour se dédommager de nos importunitez, ils nous font servir de matiere à leurs plaisanteries, & nous tournent en ridicule, par des ironies fines & délicates dont on ne sent point la malignité.

C'est une chose surprenante, que l'entêtement des Auteurs; ils ramenent toûjours le discours sur leurs ouvrages, & quelquefois mal à propos; ils veulent absolument être flatez, & se loüent eux-mêmes sans façon, ils avalent comme du nectar les loüanges ironiques qu'on leur donne; la prévention où ils sont sur leur propre merite, les empêche d'appercevoir qu'on leur rit au nez. Les personnes entêtées de quelque opinion, font paroître une obstination extrême à soutenir leurs sentimens; soit que la haute estime qu'ils ont de leur suffisance, les enyvre; soit qu'ils soient persuadez que les autres sont obligez de se soumettre à leurs avis. Cette hauteur d'estime qu'ils ont pour eux-mêmes, ruine la douceur du commerce, car on n'est pas toujours d'humeur à leur ceder; & alors la contrarieté des sentimens fait naître une certaine aigreur, qui engendre de l'aversion & quelquefois des querelles.

C'eſt une eſpece de lacheté de ne pas ſoutenir ſon opinion, quand on la croit juſte; mais il faut propoſer vos raiſons avec retenuë, afin que ceux qui vous cedent, le faſſent ſans chagrin. Si vôtre opinion eſt inſoutenable, ne vous opiniatrez pas à defendre une méchante cauſe.

Le caractere d'eſprit-fort ne fait point d'honneur en ce qui regarde la Religion; c'eſt extravagance que de vouloir raiſonner ſur des choſes qui ſont infiniment au deſſus de la raiſon: mais il ne faut pas auſſi avoir une credulité imbecille pour tout ce qui paroit extraordinaire, & pour tous les miracles que l'on debite avec tant de legereté & ſi peu de vrai-ſemblance.

Dans la cenſure que le Public fait de nôtre conduite, on nous blâme quelquefois avec juſtice. Après une juſtification legere, ſi le monde s'obſtine à nous blâmer, il faut attendre que le tems le détrompe: on l'aigrit plutoſt qu'on ne l'adoucit par trop de raiſons, dans l'emportement de ſa prévention. On a naturellement une ſecrette honte de ſe tromper dans ſes jugemens, & il y a des momens, où les perſonnes délicates & hautaines ſont au deſeſpoir d'être détrompées.

Un homme qui nous offenſe, perd dés ce moment-là tout ſon merite, ſi nous en croions nôtre dépit: il a moins d'eſprit, moins de courage, moins de bien, moins de nobleſſe, toutes ſes vertus s'é-

vanoüissent, on se déchaine contre luy, & l'on en faisoit des grands éloges il n'y a qu'un moment: on emploïoit ses soins, son credit, ses amis pour l'obliger; & maintenant on fait joüer toutes sortes de machines pour le détruire. Tout ce qui lui appartient, ses domestiques, ses enfans, ses amis nous deviennent odieux; ce retour est ridicule, & marque une ame puérile, & la force de la prévention.

Les femmes du grand air regardent l'œconomie comme une vertu bourgeoise; elles ne peuvent se resoudre à entrer en de petits détails pour empêcher que leurs domestiques ne les volent. Rien ne marque un plus petit sens commun, que les folles dépenses qu'elles font. Elles ne savent à quoi metere leur argent; quand elles en ont, il semble que ce soit un meuble incommode, dont elles sont embarassées, & qu'elles n'en trouveront jamais la fin. L'indigence suit de prés une si méchante conduite: aprés avoir beaucoup dépensé en peu de jours, on manque longtems, & l'on tombe dans un grand ridicule. Les dépenses mal entenduës ne font point d'honneur; il faut dépenser avec dessein & avec œconomie.

La plûpart des hommes vivent sans reflexion; ils ne se conduisent que par les yeux & par les oreilles; la magnificence d'un habit les éblouït; ils croyent que celui qui le porte, a plus de merite, qu'un

autre qu'ils voyent mal vêtu ; & qu'ils n'abordent qu'avec repugnance. Ils n'écartent point cet attirail étranger pour aller jusqu'à la personne. Un homme à pié fait moins d'impression sur l'esprit, qu'un autre qu'on voit trainé dans un beau carrosse, & qui n'est qu'un sot.

La multitude se laisse conduire par l'impression que lui donnent les Grands, qui font tout valoir selon leur caprice ; à peine laissent-ils à ceux qui sont au dessous d'eux la liberté de leurs suffrages. Un homme en place fait approuver, ou condanner les choses qu'il approuve, ou qu'il censure, soit qu'il s'y connoisse, ou qu'il ne s'y connoisse pas. L'éclat ou l'autorité dont il est revêtu, ébloüit ceux qui dépendent de lui : ils ne jugent plus selon leurs propres lumieres, après qu'il a decidé ; la complaisance qu'ils ont pour lui, fait qu'ils ne consultent plus, ni le bon goust, ni la raison.

Il faut qu'un jeune homme, s'il veut plaire, soit honnête, & qu'il ne fasse point l'important : ce seroit un moyen sûr de se faire hayr, ou méprifer des gens de son âge ; qu'il ne decide point en petit Maître sur la Guerre, ou sur la Cour, devant des personnes d'une experience consommée. Ce seroit une grande charité de le redresser, & de lui faire sentir l'extravagance d'une presomption si ridicule : mais personne ne se met en peine de le

desabuser, ni de lui apprendre les railleries qu'on en fait ; il vieillit dans sa prévention, & meurt sans se corriger.

C'est une entreprise assez vaine, que de vouloir detromper des personnes prévenuës de bonnes opinions pour elles-mêmes ; on y reüssit rarement, & l'on est souvent assez mal payé des bons avis qu'on leur donne. Il est douloureux d'entrevoir qu'on n'a pas tout le merite que l'on pense, & l'on sait toûjours mauvais gré aux gens qui nous ouvrent les yeux pour nous faire appercevoir nos defauts : cette matiere est delicate, le succez en est fort douteux ; il est si aisé de se faire hayr de ceux qu'on veut redresser, qu'il est souvent plus à propos pour vivre en paix, de leur passer quelques imperfections, à moins que les choses ne soient de consequence, & qu'elles ne puissent avoir des suites fâcheuses ; il ne faut pas dans ces rencontres abandonner un homme à sa méchante conduite ; mais de quelle importance est-il de detromper *Dorimene*, qui a les yeux de travers, & qui dit à tous momens, qu'elle les a grands & doux ? *Aminte* qui a la taille épaisse & trop d'embonpoint, croit l'avoir fine & déliée. *Caritides* n'est qu'un demi-savant, & il se flate d'être le premier homme de son siecle. *Cephise* passablement belle a si bonne opinion de ses charmes, qu'elle ne voit pas dans le monde de femme qui lui paroisse redoutable.

Cette douce manie les enyvre d'un poison agreable ; mais si leur prévention les rend ridicules, au moins elle ne fait tort à personne.

Il y a peu de personnes qui n'aient leur mot favori, qu'ils repetent sans cesse, à qui ils ont donné leur cœur & leur tendresse : de même il y en a peu qui n'aient quelque defaut favori, si l'on peut parler de la sorte, c'est-à-dire, un defaut que l'on sent, que l'on connoit, & dont on ne veut pas se défaire.

Iphigenie vante eternellement sa noblesse ; *Arianne* le remercie de sa belle taille & de son beau teint ; *Philis* parle à tout propos d'un homme qu'on sait qui a de l'attachement pour elle ; *Clarine* ramene tous les discours à sa personne, & s'ennuye dans toutes les conversations, où l'on ne songe pas à lui donner de l'encens : *Sylviane* parle toûjours de son mari, de ses enfans, de son ménage, de ses affaires. Ces imperfections qui sont souvent assez légeres, diminuent le merite de nos bonnes qualitez, & donnent occasion aux autres de nous tourner en ridicules : les hommes naturellement malins s'attachent à ce qui les blesse, & passent legerement sur des vertus qui meriteroient leurs reflexions.

C'est avoir une tres-mauvaise opinion d'un homme, que de lui donner des loüanges qu'il ne merite pas : il faut croire

qu'il a un grand fond d'une sorte vanité, ou qu'il est ridiculement credule. Cependant c'est le moien le plus sûr & le plus court pour s'insinuer dans l'esprit des hommes ; ils croient sans peine, que toutes les loüanges qu'on leur donne, sont sinceres, parce que pour l'ordinaire, ils sont follement entêtez de leurs talens ; & quelque outrées qu'elles soient, ils se croient en meriter de plus grandes. L'amour propre est comme un bandeau épais qui nous cache nos défauts, & qui nous empêche d'appercevoir l'extravagance des flateries dont on nous endort.

Tout homme qui écrit en quelque genre que ce soit, s'il n'a infiniment de l'esprit, se laisse entêter de son Ouvrage : c'est se faire une querelle, que de censurer le moindre mot de ses écrits : C'est perdre le tems, que de vouloir lui ouvrir les yeux sur ses fautes, pour le ramener à la droite raison & au bon sens : il croit qu'il y va de son interest & de la réputation de son bel-esprit, à proteger toutes ses expressions & toutes ses pensées. Quelquefois d'un ton radouci il vous prie d'excuser des endroits qu'il reconnoit foibles & negligez : il prend ensuite un air decisif, & soutient magistralement, que personne n'écrit mieux en prose, ou en vers ; & que si l'on n'est point touché de ses Ouvrages, c'est par bêtise, ou par malignité : il se plaint du mauvais goust des Lecteurs,

qui ne sentent point les beautez fines & cachées qui sont répanduës dans son Ouvrage; & pour se dédommager de l'indifference & des mépris du Public, il s'admire lui-même, mais il est tout seul à s'admirer.

Je plains le malheur de ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour sentir qu'on les regarde comme des fâcheux & des importuns dans des lieux, où ils croient être souhaitez. La bonne opinion que chacun a de son propre merite, empêche qu'on ne découvre la malignité de certaines loüanges équivoques, qu'on nous donne, qui sont de fines railleries & une maniére détournée pour nous rendre ridicules, & pour nous faire donner dans le panneau, en faisant semblant de nous applaudir. Ces ironies & ces satires ingenieuses, dont on nous joüe même en nôtre presence, & dont nous ne connoissons pas le poison, marquent en nous une prévention aveugle, un entêtement ridicule, & une espece de fatuité.

Il n'y a que les dupes, & les personnes fortement prévenuës de leur rare merite, qui se laissent seduire par les fausses loüanges qu'on leur donne, il est aisé de démêler une loüange sincere d'une flaterie outrée. Un homme qui dit ce qu'il pense, le dit modestement, & avec un air de naïveté qui oste tout soupçon : mais les admirations & les exclamations concertées des donneurs de loüanges doivent pa-

roître fades aux gens de bon goust, qui ne veulent point qu'on leur faste grace, & qu'on les accable d'applaudissemens pour des choses medioeres.

Rien ne fait mieux connoître combien les hommes sont injustes, que le plaisir qu'ils goûtent à s'entendre flater, & la repugnance qu'ils ont à flater les autres : ils veulent être applaudis sur tout ce qu'ils font, & pour des talens tres-mediocres ; mais ils ne veulent point qu'on rende justice au merite des autres. C'est s'élever au dessus de la sphere ordinaire des hommes, que de leur donner avec joye des loüanges qu'ils meritent, sans se soucier d'en recevoir. C'est aussi le meilleur moyen de se faire aimer de ceux avec qui l'on est en commerce, que de flater leur amour propre, & de leur parler souvent des belles qualitez qu'ils croyent avoir, sans les obliger à nous rendre le change, & sans exiger d'eux un tribut qu'on paye toûjours à regret.

Je ne comprens pas comment les hommes aiment tant de loüanges ; la plûpart de ceux qui les donnent, les assaisonnent si mal, qu'elles devroient rebuter les personnes tant soit peu raisonnables. Un flateur grossier, & qui ne sait pas manier finement les loüanges, se recrie à la moindre bagatelle. Si on lit devant lui quelque Ouvrage pour savoir son sentiment, les pensées & les expressions les

plus communes le font extasier: les fautes grossieres qui y fourmillent, ne le blessent point. Si vous avez fait une action passable, & qui ne merite ni loüanges, ni blâme, il vous comble d'éloges exorbitans, & vous met au dessus des premiers hommes du monde. Il faut être bien dupe pour se laisser seduire par des flateries si grossieres, & bien vain pour rechercher avec tant d'avidité des loüanges qu'on merite si peu.

Le métier de flateur est bas & honteux; mais il semble que ce soit un métier nécessaire, parce que tous les hommes veulent être flatez. La musique n'est pas plus agréable aux oreilles des personnes qui ont du goût pour le chant, que la flaterie l'est aux personnes vaines: c'est un son qui les endort agréablement; les plus farouches se laissent adoucir par cet enchantement. Ce qui est de plus incomprehensible, c'est que mille gens trouvent bon qu'on les flate sur un merite imaginaire, & sur des talens qu'ils n'ont pas. Un homme d'une naissance obscure ne se defend que foiblement, quand on parle de la noblesse de ses ayeux: une femme qui n'est ni belle, ni laide, trouve un secret plaisir à entendre vanter des charmes, que ses flateurs lui prêtent liberalement. Ceux qui sont dégagez de toute prévention, & qui se font justice, ne peuvent non plus souffrir les loüanges

qu'ils ne meritent pas; que les personnes modestes ne peuvent souffrir ce qui blesse le moins du monde la pudeur. Mais quand la flaterie est enveloppée, & que les loüanges sont fines, elles seduisent les plus austeres. C'est une foiblesse, & l'on ne devroit non plus recevoir les loüanges qu'on ne merite pas, qu'un argent auquel on n'a point de droit legitime. Il faut encore avertir les personnes presomptueuses, qu'elles sont souvent les dupes d'une raillerie maligne & delicate, & l'objet de la plaisanterie. *Philante* sort d'une compagnie charmé des douceurs empoisonnées qu'on lui a dites; il se vante par tout, que des personnes d'un grand merite & d'une grande reputation l'ont comblé d'éloges: mais ceux qui ont penetré dans leur intention, n'ont pas eu de peine à deméler qu'ils se joüoient de sa credulité.

Ce qui fait que de certaines gens cachent la bassesse de leur origine, & se font des genealogies chimeriques, c'est l'opinion presomptueuse qu'ils ont de leur merite personnel, ou un effet de l'orgueil que leurs richesses leur inspirent. Ceux qui ont besoin de leur secours, favorisent leur entêtement par pure complaisance; les autres ne prennent pas la peine d'examiner si leurs titres sont legitimes; ainsi leur noblesse s'établit peu à peu dans la creance des hommes: aprés s'être convaincus eux-mêmes qu'ils sont

nobles, ils ont moins de peine à en convaincre les autres.

Geraste à peine sait lire; s'il se hazarde de parler de la moindre affaire, il fait pitié, il n'a pas assez d'esprit pour s'appercevoir qu'il en manque: cependant il croit avoir un génie capable de plus grands emplois; si on l'en croit, on pourroit lui confier les affaires les plus délicates; il accepteroit la qualité d'Ambassadeur dans les premieres Cours de l'Europe. Quelle étude doit faire *Geraste* pour se détromper? il n'a qu'à s'étudier lui-même; mais l'on ne veut point se regarder par des mauvais endroits; voila ce qui fait qu'il est si rare de voir des gens se corriger de leurs défauts; ils en détournent les yeux, cette vûë blesse leur vanité: ils cherchent dans eux-mêmes de quoi nourrir leur complaisance & leur prevention.

Nicandre avec sa perruque blonde, son nœud d'épée, ses habits dorez, un gros diamant qu'il a au doigt, croit être le charme de toutes les conversations; ses froids discours & les sottises qu'il debite niaisement, fatiguent tout le monde. Parce qu'il est bienfait, & richement vêtu, il veut faire l'agréable, & le beau parleur; le plaisir qu'on a à le voir, ne dédommage pas de l'ennui qu'on sent à l'écouter. Il est comme le Pan dans l'assemblée des Oiseaux, qui peut étaler de belles plumes, mais qui se fait siffler, quand il chante.

On supporte plus aisément une personne timide, qui parle peu, qu'un étourdi qui parle toûjours avec une confiance extrême. L'ignorance est d'ordinaire le principe de l'audace de ces personnes presomptueuses, & de la retenue des personnes timides. Un ignorant entêté d'un merite imaginaire parle avec assurance, parce qu'il croit dire des merveilles: celui qui est persuadé de son ignorance, & qui est encore retenu par sa timidité naturelle n'ose desserrer les dents. L'ignorance & la présomption qui devroient être incompatibles, sont presque inséparables. La présomption est une suite de la bonne opinion qu'on a de soi, cette suffisance fait qu'on a de la peine à s'informer des choses qu'on ne sait pas, pour ne pas avoüer qu'on les ignore. On aime mieux s'exposer à se rendre ridicule, en voulant faire le docteur ; que d'avoüer modestement son ignorance, & de se dédommager de son peu de capacité par cét aveu sincere.

Les gens médiocres paroissent toûjours déconcertez ; les plaisirs & les affaires les embarrassent également. Les genies d'un ordre superieur passent des affaires aux plaisirs sans embarras. Toûjours maîtres d'eux-mêmes ils se prêtent aux divertissemens & aux affaires, & ne s'en laissent jamais posseder entiérement, & ne sont point détournez de leurs affaires

p

par les plaisirs.

Un excez de confiance, rend un homme paresseux & negligent, & fait souvent manquer les meilleurs affaires. On se repose sur son esprit, sur ses talens, ou sur sa bonne fortune, & l'on neglige de prendre les précautions que prennent des personnes moins entenduës, & qui se défient de leur habileté. Voila ce qui fait que les personnes d'esprit qui ne peuvent se contraindre à des petites formalitez, sont souvent les dupes de sots, qui mettent tout en œuvre pour venir à bout de leurs desseins.

C'est une grande bestise de regarder comme sa dupe, un homme plus fin & plus rusé que nous, qui se déguise, & qui affecte des naïvetez étudiées, pour nous faire tomber dans tous les panneaux qu'il voudra. Ceux qui rafinent sur tout, & qui usent de détours jusques dans des bagatelles; qui joüent au plus fin, qui veulent tromper, meritent d'être traitez comme ils veulent traiter les autres.

Il y a presque toûjours de l'injustice à ne juger des choses que par l'evenement; quelque bonne conduite qu'on ait tenuë dans une affaire, si elle ne réüssit pas, on blâme ceux qui en étoient chargez, quoi qu'il n'y ait point de leur faute. On ne s'arrête qu'à ce qui frappe, & l'on ne penetre point dans les secrets ressorts, qui ont arrêté le mouvement des machines

qu'on avoit dressées. On avoit pris des mesures justes, on pouvoit se promettre un heureux succez, sans les obstacles qu'on a trouvez en son chemin, & que la prudence humaine ne peut pas toûjours prevoir.

La plûpart des femmes qui ont quelques traits de beauté, croyent effacer toutes les autres ; & comme elles ne peuvent souffrir de rivales, elles les décrient tant qu'elles peuvent. Elles ont tout ensemble de la presomption & de la crainte sur la force de leurs charmes : Caractere bizarre! Elles ne croyent pas que les autres leur soient redoutables ; cependant leur jalousie fait croire qu'elles les redoutent, par les soins qu'elles prennent pour les détruire.

Ce n'est pas assez pour une femme de n'avoir rien à se reprocher; il faut qu'elle garde les dehors, & que le Public ne puisse entamer sa conduite par quelque endroit que ce puisse être. L'honneur est quelque chose de si delicat, que les seules apparences mal ménagées le blessent. Les femmes qui disent qu'elles ne se mettent pas en peine des mauvais discours, & que le témoignage de leur conscience leur suffit, n'ont pas assez de delicatesse. La reputation est la recompense la plus legitime de la vertu, & il ne faut pas la negliger.

Les personnes faciles & credules se

mettent à tous momens des visions dans l'esprit ; ceux qui connoissent leur temperament, profitent de leur foible, & nourrissent leurs chimeres, au lieu d'y chercher des remedes. Quelles extravagances n'a point fait faire la fausse persuasion des Sorciers? On a toutes les peines du monde à en revenir. Il faut avoir l'esprit plus fort que l'ordinaire des hommes, pour ne pas croire que mille choses qui arrivent naturellement, ne soient l'effet de quelque esprit, ou le jeu de quelque Puissance invisible.



DE L'INTEREST.

LE desir naturel que les hommes ont de se mettre à leur aise, les engage souvent à des actions honteuses; c'est une tentation bien délicate que de se trouver en état d'amasser des richesses, en n'y interessant que la conscience. Il faut avoir une vertu bien éprouvée pour ne pas tomber à cette tentation: La plupart des hommes croient que l'indigence est le plus grand des malheurs, & que tout est permis pour s'en affranchir : ruses, detours, méchantes finesses, fourberies, on met tout en œuvre, & si l'on réüssit, la voix publique vous absout.

Il y a de certaines gens dans le monde, qui ne vivent que pour eux, & qui ramenent tout à leur interest, ou à leurs plaisirs ; ils n'aiment personne ; Personne ne les aime: ils font des incivilitez, & disent les choses du monde les plus dures & les plus desobligeantes, sans être touchez du chagrin qu'ils font aux autres; ils n'y font pas reflexion. Sans s'inquieter si on les méprise, & des bruits qui courent à leur desavantage, ils negligent les devoirs que la raison & la bienséance exigent d'eux dans le commerce de la vie; parens, amis, tout est sacrifié, pourvû

qui y trouvent leur compte.

Ce qui fait que les hommes commettent tant d'injustices dans le commerce qu'ils ont ensemble, c'est qu'ils agissent toujours par quelque passion : Les passions sont interessées, & cherchent à se satisfaire, sans garder de mesures. Tout homme qui a une passion, quelque deraisonnable qu'elle soit, croit toûjours avoir raison ; ses procedez les plus bizarres ne lui causent pas les moindres scrupules.

L'amour propre est la ruine de la societé; la plûpart du monde ne songe qu'à soi; tout le reste leur est assez indifferent; ils ne prennent nulle part aux joyes & aux chagrins des autres. Les personnes de ce caractere ne sont d'aucune utilité dans le monde ; ils se ramassent & se replient dans eux-mêmes, & ne sortent point de cette sphere.

L'amitié qui regne maintenant dans le monde, n'est qu'un commerce de pur interest. Ce sentiment est fort bas & fort en usage. C'est une grande lâcheté de negliger les gens, quand ils nous deviennent inutiles, & qu'on n'a plus besoin de leurs secours : Quelle cruauté de leur refuser dans leurs disgraces les bons offices qui dependent de nous, & qu'on leur offriroit avec empressement, s'ils étoient dans une meilleure situation.

La folie que je pardonne le moins, est celle des Avares: ils regorgent de bien,

& ils sont pauvres au milieu de leurs richesses. Pour qui *Philagyre* amasse-t-il tant de thresors? Il est vieil, il n'a point d'enfans, personne ne lui fait la cour, il n'a de tendresse pour qui que ce soit; il ne connoit personne: cependant il voit chaque année grossir ses revenus, il fait de nouveaux contrats: il est mal logé, mal vêtu, il ne voit pas le feu pendant l'hyver; il va manger chez ses voisins pour épargner un dîné; il se refuse les choses les plus necessaires. Quelle difference y a-t-il entre *Syrus* qui manque de tout, & *Philagyre* qui possede d'immenses richesses, & dont il ne se sert point?

Les hommes les plus interessez & les plus durs, qui n'ont de la consideration pour personne, veulent qu'on soit plein d'égards pour eux. On leur pardonneroit plus aisément tous les raffinemens de leur amour propre, s'ils avoient la même indulgence pour autrui. La maniere feroce dont ils traitent ceux qui ont à negocier avec eux, est pleine d'injustice: plus on leur témoigne de condescendance, plus ils affectent de paroître difficiles & épineux; ils n'ont que de la rudesse, de l'austerité, de l'indifference pour ceux dont ils exigent de la docilité, de la douceur & de bons offices.

Si vous voulez que l'on vous recherche, il faut être bon à quelque chose; c'est la regle, il faut joüer, ou prester de

l'argent, contribuer aux plaisirs, entrer dans les interests des hommes, & leur faire entrevoir que vous ne leur serez pas inutile.

Les sentimens de l'humilité nous portent à soulager les malheureux : c'est manquer aux devoirs les plus essentiels, que de les abandonner dans des besoins pressans; mais c'est le dernier excez de cruauté, que d'insulter à leurs malheurs. Un homme qui tombe dans quelque disgrace, est à plaindre : si vous n'avez pas la generosité de lui prester vôtre secours pour l'en retirer, n'ajoûtez pas un nouveau poids à sa disgrace, pour achever de le noier.

La reconnoissance doit avoir je ne sai quoi de libre & d'aisé : quand on n'est reconnoissant que par devoir, par des vûes interessées, & par une espece de necessité, on s'acquitte toûjours de ce devoir de fort mauvaise grace : les bienfaits imposent une espece de joug, dont les ingrats veulent s'affranchir le plûtost qu'ils peuvent ; il faut avoir l'ame grande pour n'en être pas incommodé.

Il ne faut pas toûjours se servir de tout son pouvoir, ni se prévaloir de son autorité dans toute la rigueur de ses droits. Il y a mille choses dont il faut s'abstenir par honnêteté & par bienseance : si on les exige, on passe pour bizarre & pour un homme incommode. Les loix du com-

merce veulent qu'on se relâche reciproquement pour avoir la paix : cette maxime n'est gueres du goust des personnes interessées ; elles aiment mieux perdre leur repos, leur reputation, leurs amis, que de ceder la moindre chose.

C'est un grand malheur d'être né fier & pauvre : une ame fiere a de la peine à se soumettre, mais le besoin force le naturel ; ce combat est rude. Les personnes de ce temperament font rarement fortune ; on n'a pas toûjours la force de combattre ses propres inclinations pour s'assujettir au caprice de ceux dont on a besoin, & qui mettent à trop haut prix les services qu'ils peuvent rendre.

Quand on a besoin des gens, on les ménage, on les flate ; aprés qu'on en a reçû les bons offices qu'on en attendoit, on est embarrassé de leur personne ; on n'aime point à les voir, sur tout quand on leur a de grandes obligations. Est-ce fierté ? est-ce ingratitude ? ou tous deux ensemble ?

C'est par le même esprit que l'on se porte à flater les Favoris, & à blâmer les disgraciez : on veut faire sa cour à ceux qui sont en place, pour avoir part à leur faveur ; on leur prostituë des loüanges qu'ils ne meritent point ; on les met au dessus des autres par la comparaison que l'on fait de la difference situation où ils se trouvent ; comme si le poste donnoit le

merite, ou que la mauvaise fortune rabaissât un homme au dessous de lui-même.

D'où vient qu'*Alcippe* ne fait pas semblant de connoître *Brutus*, qui vient d'être disgracié ? Il le flatoit dans sa bonne fortune : sa complaisance & ses respects alloient jusques à l'adoration : à peine s'abaisse-t-il maintenant à lui parler ; il le fuit par tout où il le rencontre, comme si son abord avoit quelque chose de contagieux : Si *Brutus* revient en faveur, *Alcippe* aura pour lui les mêmes égards qu'il avoit auparavant.

Les dons que l'on attend à faire dans son testament, sont assez inutiles, si l'on prétend par-là se faire une réputation d'être liberal : il est trop tard de donner quand on n'est plus en état de joüir de son bien. Les plus avares se font honneur en ce tems-là d'un argent qu'ils se voient forcez de quitter, & qu'ils seroient ravis de pouvoir faire enterrer avec eux.

Peu de gens ont l'ame assez grande & assez noble pour n'aimer pas à recevoir. Je voudrois qu'un honnête homme fût fort reservé sur ce chapitre, & qu'il n'acceptât que les graces dont il peut avoir une reconnoissance qui égale la grandeur du bienfait, celui qui donne, doit être dans une situation bien differente ; car il ne doit point attendre de retour du bien qu'il a fait : ce ne seroit plus une liberalis-

té, mais une espece de trafic mercenaire déguisé sous des noms plus specieux.

Mille gens croyent s'acquitter des bons offices qu'on leur a rendus, en renvoyant à leur testament ceux qui se devoüent à leur service : c'est un leurre qui les tient en haleine : l'esperance d'une succession est une amorce pour les personnes interessées ; mais c'est un bien fort incertain & fort équivoque.

Le même principe qui fait qu'on oublie les bons offices, fait qu'on oublie les afronts : on s'ennuye d'être toûjours dans la même situation ; on se lasse d'être toûjours reconnoissant, ou de hayr toûjours. *Ariane* s'est reconciliée avec *Justine*, non que ce soit par un motif de Religion, ou par un retour de bons sentimens pour elle ; son aigreur est toûjours la même ; mais c'est une fatigue de soutenir le rolle d'une ennemie declarée.

Que des personnes d'une naissance obscure ayent des sentimens proportionnez à la bassesse de leur origine, on en est moins surpris : c'est le fruit de la mauvaise education qu'on leur a donnée. Mais vous, *Theagene*, qui êtes sorti d'une des plus illustres Maisons de l'Europe, vous dementez par vos actions la noblesse de vôtre sang : vous aimez le jeu, & vous joüez de mauvaise foi ; vous empruntez de l'argent, & vous ne payez personne ; vos domestiques vous redoutent

comme un tyran, & vous leur faites sentir à tous momens le poids de vos coups; si vous ouvrez la bouche, vous ne dites que des impertinences & des sottises; vos discours se sentent des lieux que vous frequentez, & sont des témoignages de la bassesse de vos sentimens; vous ne ménagez personne, & vous traitez du même air une femme de qualité, qu'une femme de chambre.

Il est bien difficile de joüer un grand jeu, & d'être un fort honnête homme: les joüeurs se fachent aisément; ils sont brutaux & emportez; ils payent mal quand ils perdent; ils se font payer rigoureusement quand ils gagnent; ils sont dans des defiances continuelles de peur d'être trompez: une grande perte est une grande tentation à la fraude & à la friponerie.

Le procez est à mon sens la chose du monde qui gauchit davantage l'esprit, & qui corrompt en moins de tems la bonne foi: c'est, pour ainsi dire, le triomphe de l'interest & de l'avarice. On s'embarque dans une plaidoirie avec un esprit de justice, qui veut que chacun conserve ce qui lui appartient legitimement; mais quand l'affaire est entamée, on se fait un point d'honneur de la soutenir: si vôtre concurrent vous fait une supercherie, vous croyez que la represaille est juste; vous lui en faites une autre; si l'artifice vous reussit, & que vous rem-

portiez sur lui quelque avantages par vos ruses; ce succez vous enhardit; vous vous piquez au jeu; & aprés avoir plaidé pendant plusieurs années, il se trouve à la fin du procez, que vous avez perdu vôtre bien, vôtre probité, vos bons sentimens, vôtre droiture, vôtre honneur, & vôtre conscience.

Cliton pour excuser sa léfine & son avarice sordide, se retranche sur la misere publique: s'il donne quelque repas, il parle sans cesse de la cherté des denrées, il semble qu'il reproche aux conviez les morceaux qu'ils mangent ou le vin qu'ils boivent: Il invente tous les jours quelque nouvelle maxime de frugalité; il retranche le nombre & les gages de ses domestiques; il veut qu'ils le servent pour leur pain. Ce qu'ils lui relâchent d'un côté, ils le remplacent de l'autre; ils ne le quittent point sans le voler.

De la maniére que les hommes sont faits, il est inutile de les piquer de generosité, afin de les engager à se déclarer pour nous; il faut qu'ils trouvent leur compte dans les démarches qu'on veut qu'ils fassent, & qu'ils soient persuadez qu'on leur est bon à quelque chose: l'interest est l'unique ressort qui puisse les mettre en mouvement, la compassion est une mauvaise ressource pour les toucher, il faut les exciter par l'esperance: insensibles aux malheurs d'autrui, ils n'ont de

tendresse que pour eux-mêmes.

Quelques-uns appellent *œconomie* ce qui n'est qu'une épargne honteuse. Attentifs au gain, ils ont une adresse surprenante pour mettre à profit tout ce qu'ils épargnent : ils se refusent à eux-mêmes les choses dont ils auroient le plus d'envie. Tout se ressent de cette lesine, leur train, leurs équipages, leurs habits, leur table : S'ils donnent un repas, ils laissent entrevoir le chagrin qu'ils ont de ce qu'il leur coûte ; il y manque toûjours quelque chose ; les conviez sortent bien moins satisfaits de la bonne chere, qu'on leur a faite, qu'indignez d'une lesine si mal placée & si mal entenduë.

Qu'on auroit de mépris pour ces personnes avides d'argent, si l'on pouvoit demêler tous les ressorts qu'elles font joüer, & tous les artifices dont elles se servent pour en amasser ! Loix, justice, équité, tout est méprisé. L'argent leur tient lieu de tout, d'amis, de parens ; c'est leur idole. Elles ne sont au monde que pour s'enrichir, & pour tourmenter tous ceux qui leur doivent.

Quand on a peu de bien, & un desir violent de devenir riche, on est rarement honnête homme. Une mediocre probité ne peut tenir contre cette tentation : si l'on se trouve dans quelque conjoncture, où, sans risquer sa reputation, l'on puisse acquerir des richesses, en se

relâchant un peu d'une exacte droiture, la vertu court de grands risques; il n'y a que ceux qui ont les sentimens nobles & épurez, qui ne s'oublient pas dans ces occasions.

Toutes les manieres de s'enrichir sont égales aux ames avides d'argent: Un homme de probité ne veut amasser des richesses que par des voyes legitimes; voilà ce qui fait que les personnes qui ont de l'honneur & de la probité, font rarement une grande fortune. Je ne porte point d'envie à certaines gens, qui sont si opulens & si riches, si pour parvenir à cette opulence & à cette richesse, il a falu se relâcher des regles de l'équité. C'est être assez riche que de n'avoir rien à se reprocher; Peut-on goûter du repos, & avoir quelque satisfaction dans la vie, aprés avoir fait tant d'actions honteuses & tant d'injustices?

La passion du jeu altere en peu de tems le meilleur fonds du monde; mille gens qui ont de la bonne foi en toute autre chose, ne se font pas un scrupule de tromper en joüant, ils se regardent comme en païs ennemi; & croient que la filouterie est en quelque maniere legitime. Est-ce gagner de bonne guerre, ou voler, que de se servir de son savoir-faire en joüant, & se parer par des subtilitez contre le caprice du sort?

C'est l'usage que ceux qui ont du bien,

en dépensent plus qu'ils n'en ont : ils empruntent de l'argent de tous côtez, pour soutenir la magnificence de leur train & de leur table : le Public qui les voit nager dans l'opulence, les croit fort heureux : mais dans le particulier ils sentent le chagrin de cette magnificence empruntée, qui les mine, & qui met à la fin leurs affaires dans un grand delabrement.

Il ne faut pas imprudemment entrer en commerce avec des gens, sans les connoître, ni leur confier des secrets ; les personnes trop avides d'argent ne sont nullement propres pour la societé ni pour la confidence. Un homme sensible à l'interest a toûjours une porte ouverte, par laquelle on peut entrer dans son cœur ; pourvû qu'on fasse briller à ses yeux l'éclat de l'or, c'est un moyen sûr pour le seduire ; & quand il s'est laissé corrompre, il n'y a point d'ami, ni d'amitié qu'il ne sacrifie à ses interests.

Il est difficile de vivre long-tems en bonne intelligence avec des gens de parti contraire, & qui ont de grands interests à démêler ; quelle adresse ne faut-il pas avoir pour se ménager en telle sorte, que sans se declarer ni pour l'un, ni pour l'autre, on leur têmoigne une affection égale : cet équilibre est delicat ; la balance panche aisément d'un côté ou d'autre ; en voulant les conserver on se fait ennemi de

tous les deux : dans ces occasions on a be-
soin d'une grande sincerité & d'un procedé net ; le *patelinage* nous jette dans de grands embarras, & nous expose à de grands reproches.

Où trouver un ami fidele, sincere, discret, éclairé, desinteressé, qui ait l'assurance de nous avertir de nos defauts, & qui ne craigne point de nous chagriner, en nous donnant des avis utiles ? Nous sommes presque toûjours les derniers avertis de ce qu'on dit de nous. Nostre delicatesse en cela est incomprehensible ; il semble que ce soit nous blesser, que de nous parler des bruits qui courent à nôtre honte ; nos amis, pour la plûpart, sont foibles ou interessez ; ils aiment mieux nous abandonner à nôtre mauvaise conduite, que de se mettre au hazard de nous déplaire, en nous ouvrant les yeux par des avis sinceres.

Ceux qui veulent reformer les abus, ne le font pas toûjours par un motif bien desinteressé : ils y mêlent le chagrin de leurs passions particulieres. L'envie qu'ils portent à un homme qui occupe un poste considerable, & dont l'autorité les importune, leur fait examiner sa conduite, avec une rigueur scrupuleuse. Quelque regulier que soit un homme, il est bien difficile qu'il n'ait quelque foible ; par où il donne prise aux personnes jalouses de sa gloire : quand ses ennemis l'ont décou-

vert, ils crient de toute leur force, que tout eſt perdu, ſi l'on ne remedie aux deſordres, & ils font tant de bruit, qu'on debuſque l'autre de ſon poſte, où ils ont l'adreſſe de ſe faire placer, pour les recompenſer de leur zéle hypocrite. On n'auroit jamais penſé à dépoüiller *Cleon* de la charge qu'il poſſedoit, pour en revêtir *Onuphre*, ſi l'ambition cachée de celui-ci ne lui eût fait joüer toutes ſortes de perſonnages, & recourir à mille artifices pour rendre la conduite de l'autre ſuſpecte.

C'eſt une complaiſance lâche & fade de loüer en public ce que l'on blâme en particulier; on s'expoſe par là à paſſer pour un eſprit foible, ou pour un adulateur intereſſé. Si l'on n'a pas la force de dire ce que l'on penſe, le parti qu'il y a à prendre, eſt de ne rien dire du tout, & de ne point témoigner par quelque ſigne, qu'on applaudit à des ſottiſes.

Ceux qui ſe croyent aſſez fins pour tromper tout le monde, ſont aiſément la dupe des autres. Il en eſt à peu près comme des filous, qui veulent tromper au jeu: quand on connoît leurs fineſſes, on les tourne contre eux, & on les fait donner dans le piége qu'ils avoient tendu. Je ne vois pas de meilleur moyen pour ſe garantir des artifices de ces gens ſi fins & ſi ruſez, que faire ſemblant qu'on ne s'apperçoit pas de la mauvaiſe intention de

ceux qui nous ont choisis pour être leur dupe.

Les hommes ne sont point excusables, quand ils manquent de civilité pour les Dames, mais les Femmes sont souvent la cause du peu de respect qu'on a pour elles; Si elles étoient plus fiéres, les hommes seroient plus soûmis. La plupart sont interessées, étourdies; elles n'ont ni sincerité ni bonne foi, elles ne se mettent pas en peine, qu'on les brusque, pourvû qu'on fasse de la dépense, elles ne se soucient pas d'être aimées, les apparences leur suffisent; elles aiment plus l'argent que leurs amans.

C'est la tentation ordinaire des femmes, que de vouloir se faire remarquer; les belles n'ont qu'à se montrer; la nature a fait pour elles tous les frais. Celles qui sont moins pourvûës d'agrémens, affectent d'avoir quelque chose de brillant dans leurs habits, dans leur parure, dans leur équipage, dans leurs manieres: elles raisonnent mal, & ne connoissent pas leurs veritables interests. Ces ornemens empruntez sont une espece de vernis, qui fait paroître davantage leur laideur naturelle; on y prendroit moins garde, si ces parures n'irritoient pas une maligne curiosité, qui fait que l'on deméle ce qui est de l'art ou de la nature.

La passion que certaines femmes ont

pour le jeu, & pour mille autres choſes auſſi ruineuſes, eſt incomprehenſible. Que ne font-elles point pour avoir de l'argent? A quel negoce, à quelles adreſſes n'ont-elles point recours? Elles achetent des bijoux fort cher des uſuriers, qui leur tiennent le pié ſur la gorge, & les revendent à bon marché. On en voit qui dépouillent leur maiſon de tous leurs meubles, & qui mettent en gage juſques aux choſes les plus neceſſaires, leurs habits, leur linge, & qui demeurent dans ces gouffres pour des ſommes fort modiques, par l'impuiſſance où elles ſont de les retirer au tems marqué par ces ſangſuës, qui ne leur prêtent qu'à ces conditions onereuſes. La beſtiſe des maris eſt une autre choſe auſſi incomprehenſible; ils n'apperçoivent point ces deſordres, qui ruinent leurs affaires, ou ils ont une indolence ſtupide, qui les empêche de prendre l'aſcendant qu'ils devroient avoir ſur des folles, qui n'ont que leur paſſion pour guide.

Comment ſe peut-il faire que les hommes, dont l'eſſence eſt d'eſtre raiſonnables, ſuivent ſi peu les lumiéres de la raiſon, & qu'ils faſſent tout par caprice! Il ſe laiſſent aller à des joies extravagantes, où ils tombent dans une triſteſſe morne, ſans ſavoir pourquoi: ce qu'ils devroient ſouhaiter le plus, c'eſt ce qui les bleſſe. Quoique l'intereſt ſoit le grand

ressort qui les fait agir, ils ne connoissent point leurs veritables interests, & ils se ruinent par avarice. *Arnolfe* plaide depuis trente années pour un domaine d'une légére consequence, dont les droits sont équivoques & litigieux: il sacrifie pour cette affaire le repos de sa vie & de sa conscience, il y dépense le plus clair de son revenu, il se refuse les choses les plus necessaires pour être en état de soutenir les frais de cette plaidoirie: Il a déja été jugé en quatre Tribunaux: il dit tous les jours qu'il plaidera jusqu'à la mort, & qu'il vendra toutes ses Terres, pour avoir cet arpent de vigne, qu'on lui dispute mal à propos.

Il y a long-tems que le Peuple est exposé à l'injuste oppression des Grands & des Riches: mais c'est une chose bien indigne, que des personnes recommandables par leur rang & par leurs richesses, se servent de méchantes voyes ou d'une autorité tyrannique, pour opprimer des malheureux, qui n'ont à leur opposer que d'impuissantes larmes, dont ces hommes impitoyables ne sont point touchez: ils n'auroient qu'un plaisir imparfait à être les maîtres, s'ils ne faisoient sentir leur pouvoir & le poids de leur domination. Est-ce un si grand bonheur de se faire craindre, & de faire gemir des miserables, qu'on veüille l'acheter aux dépens de sa conscience, de son

honneur, & du repos de tous ceux qui nous sont soumis?

Quand un homme est parvenu par son industrie à se faire riche, on n'examine plus de quels moyens il s'est servi, quelque honteux que soient les ressorts qu'il ait fait mouvoir pour l'établissement de sa fortune, on oublie tout; on se souvient seulement qu'il est riche, qu'on peut avoir besoin de lui & de son argent; qu'il est en état de servir ceux qui ont des liaisons avec lui. Voilà ce qui fait que les personnes de qualité s'abaissent jusques à rechercher son amitié & son alliance: quelle prostitution!

Les grandes richesses couvrent tous les défauts, & donnent du relief au merite, quelque mince qu'il soit: mais le merveilleux est qu'elles racommodent la reputation d'un homme qui s'est enrichi par des friponeries, & dont les fourberies étoient publiques. Tout le monde sait qu'*Agenor* a gagné son bien au jeu: tant quil a joué, on le regardoit comme un fripon; il s'étoit attiré mille fâcheuses affaires par les tours d'adresse & par ses filouteries; on l'a pris souvent sur le fait; on l'a obligé de rendre l'argent qu'il voloit si lâchement, il étoit dans le dernier décri. Devenu riche par des pratiques si honteuses, il est respecté, honoré, recherché. *Florante* le plus honnête homme de la ville, d'une probité recon-

nuë, dont la reputation n'a jamais été attaquée, demande la fille d'*Agenor*, comme s'il vouloit épouser toutes ses friponeries: quel siecle !

DE LA SUFFISANCE.

CE defaut est une suite de la persuasion où l'on est, qu'on a d'éminentes qualitez; cette persuasion est quelquefois fondée sur la verité, & alors la suffisance paroit excusable; quelquefois elle est l'effet d'une presomption ridicule, & dans ce cas elle revolte tout le monde; car il n'y a rien de plus impertinent, ni de plus insupportable, qu'un sot qui s'en fait accroire. Un homme gonflé de la bonne opinion qu'il a de son merite, ne s'embarrasse de personne; il parle haut dans les compagnies; il a un visage assuré, qui marque combien il est content de soi: les moindres bagatelles qu'il dit, il les debite avec un air de confiance, bien persuadé qu'on l'écoute avec plaisir: ces apparences hardies imposent à ceux qui ne font pas de reflexions, & enlevent les suffrages des dupes: Un homme modeste qui dit modestement de tres-bonnes choses, n'est admiré que des personnes raisonnables; il faut avoir l'art de se faire valoir pour plaire à la multitude.

La pudeur eſt la marque la plus aſſurée d'un mérite rare; au lieu que la complaiſance qu'on a de ſon propre merite, eſt une grande préſomption contre ceux qui ſe flattent de la ſorte: ils ne connoiſſent pas aſſez le vrai merite; & ils ſe contentent de quelques lueurs dont ils ſont ébloüis.

C'eſt une vanité inſupportable de croire qu'on a un grand mérite, & que la République ne ſe puiſſe paſſer de nos ſervices. On vous fait grace quand on vous emploie & qu'on vous donne occaſion de mettre au jour les talens que vous avez, vôtre poſte pourroit être rempli par une infinité de perſonnes qui valent peut-être mieux que vous.

Perſonne ne ſe rend juſtice, & ne ſe connoit préciſément tel qu'il eſt: ſi l'on a quelque bonne qualité, on s'en applaudit, & l'on tâche de ſe montrer toûjours par ce côté-là. Si l'on eſt contraint d'avoüer quelques défauts, on les met dans un certain point de vûë, qui les fait paroître comme imperceptibles; mais en même tems on groſſit les plus legeres imperfections des autres. Pour juger ſainement de nos vices, il faut nous comparer à ceux qui ont les mêmes défauts, ſans avoir plus d'indulgence pour nous, que nous n'en avons pour les autres.

Quelque peu de mérite qu'on ait, on ſe compare ſans façon aux perſonnes les

plus accomplies; on prend même le pas au dessus. Est-on si aveugle, ou d'un si mauvais discernement? ou n'est-ce point qu'on veut étourdir les autres, & leur imposer? *Cléarque* à son second Sermon demandoit à quelques-uns de ses amis, si sa piece n'étoit pas de la force de celles de Monsieur *Fléchier*; si les pensées, le tour, l'expression n'avoient pas quelque chose d'original? Que de *Cléarques* dans le monde! Si l'on ne se déclare pas si cruement, & si un reste de pudeur empêche de dire tout haut qu'on merite d'être égalé aux plus grands genies, on le le dit tout bas, & l'on se laisse enyvrer avec plaisir d'une illusion si douce & si flateuse.

Un homme qui laisse trop voir la bonne opinion qu'il a de son merite, souleve tout le monde contre luy. Le moien le plus sûr & le plus court pour mériter l'estime des hommes, est de paroitre modeste & nullement infatué de soi. Les personnes vaines & suffisantes s'attirent l'envie & le mépris, irritent la médisance, sont en butte aux mauvais contes & aux plaisanteries, loin de mériter l'approbation qu'elles recherchent.

Mille gens croient être applaudis dans des lieux, où ils sont regardez comme des extravagans, & où on ne les souffre que pour s'en divertir: on les annonce comme la Comédie; tout le cercle se prépare à leur faire des questions à tour de rolle

rolle. *Philante* dit par tout qu'il est bien venu chez *Cleonice*, qui n'en parle que comme d'un fat. La haute opinion que *Philante* a de son rare mérite l'aveugle tellement, qu'il ne distingue pas l'ironie & les loüanges malignes, d'une loüange sincere & sans affectation: Parce qu'il a de beaux cheveux, le tein fort blanc, & qu'il donne proprement à manger, il croit être le phenix de son siecle, il fatigue par sa suffisance toutes les personnes qui ont du bon sens; il est la dupe de ses adulateurs & de ses parasites.

Vous croïez être un homme fort important & d'une grande ressource, c'est vôtre folie: du moins ne vous flatez pas d'être fort necessaire à vos amis, ou à vôtre famille: ils vous regardent comme un facheux, dont ils seroient bien aises d'être délivrez: quelque mérite ou quelques talens que nous croïons avoir, on a toûjours quelque endroit foible, qui balance nos bonnes qualitez.

Que d'extravagances font à tout moment ces esprits vains & sottement prevenus de leur mérite! quelle complaisance n'ont-ils pas pour tout ce qu'ils disent? Ils croient que tout le bon sens est ramassé dans leur tête: Avec quelle fierté ne rebutent-ils point ce que disent les autres, comme si c'étoient des minuties qui ne valussent pas la peine d'être écoutées? Quel ton de docteur ne prennent-ils point

pour imposer silence au cercle ? Avec quelle hardiesse & quelle assurance ne debitent-ils pas des fadaises ou des choses triviales, dont tout le monde a les oreilles rebattuës ? Avec quelle presomption ne cherchent-ils pas dans les yeux & sur le visage de ceux qui les écoutent, des applaudissemens que tout le mondo leur refuse ?

Si l'on ne vous donne pas toutes les loüanges que vous croïez meriter, ne faites paroître aucun signe qui puisse marquer du chagrin, il faut dissimuler avec adresse vôtre mécontentement ; cachez sous le dehors d'un visage content la douleur secrete qui vous devore, & prenez garde que les autres ne se réjoüissent à vos dépens ; car ils se feroient peut-être une maligne joie de vôtre dépit.

Vous l'avez resolu, vous voulez vous revêtir de cette charge importante, vous n'y êtes pas propre, vôtre vanité vous séduit. Cet emploi demande de la science & des talens; vous manquez de fonds & d'habileté, quoique la bonne opinion que vous avez de vous-même, vous inspire d'autres sentimens. Vous êtes né libertin, & vous ne sauriez vous captiver; cette charge demande de l'assiduité & du travail pour en remplir tous les devoirs. Vous ne faites pas réflexion que vôtre bien est mediocre, comme vôtre capacité; que vous perdez par-là vôtre fortune,

que vous vous incommodez sans ressource pour toute vôtre vie, & que pour acheter cette charge, il faut absolument vous ruiner.

Vôtre vanité, ou vôtre inquiétude ne peut souffrir les personnes qui sont au dessus de vous. Vôtre censure n'épargne pas la conduite des Ministres, & de tous ceux qui sont en place. Il semble à vous entendre décider sur le Gouvernement, que vous en devez répondre au Public, & qu'on doit vous tirer de l'obscurité où vous êtes, pour vous donner les premiers emplois de l'Etat. Défaites-vous de cette folle présomption, ménagez ceux qui sont au dessus de vous par leur rang, où par leur naissance, sans vous abaisser cependant à des complaisances serviles.

Pourquoi vous rendre garant d'une affaire qui est au dessus de vos forces? On n'auroit rien à vous dire, si vous n'eussiez pas répondu de l'évenement, d'un ton si affirmatif: si elle tourne mal, à qui voulez-vous qu'on s'en prenne ?

L'excez de la credulité, qui est une suite naturelle de la suffisance, nous met en butte à tous ceux qui veulent nous séduire, & aux railleries des mauvais plaisans, qui connoissent nôtre foible. Les personnes vaines & suffisantes croient trop légérement les choses honnêtes qu'on leur dit par pure complaisance: Un homme qui se pique d'esprit; une femme

qui se croit belle, dés qu'on la loüe sur sa beauté sans examiner si on la flate, reçoit les complimens qu'on lui fait, comme un tribut que l'on rend à son mérite : Il ne faut point être si dupe, ni si crédule : La vie de la plupart des hommes n'est qu'un commerce de compliment & de flaterie, pour se moquer les uns des autres.

L'attention qu'on a à remarquer les défauts d'autrui, est une vanité délicate pour nous dédommager des reproches que les autres peuvent nous faire, ou que nous nous faisons quelquefois à nous-mêmes, malgré la présomption que nous inspire l'idée de nos grandes qualitez ; on se console en quelque manière de ses défauts, quand on voit que les autres sont sujets aux mêmes foiblesses.

Nous vivons dans un siécle, où tout le monde, en France, a de l'esprit : il est difficile de se distinguer par-là. C'est s'abuser de croire qu'on vous soit fort obligé, si vous avez un peu plus d'esprit que les autres. Ne vous piquez de rien, & n'affectez point sur tout la réputation de Bel-esprit : on y a attaché je ne sai comment une idée de ridicule, c'est une bizarrerie ; mais toute bizarre & toute injuste que soit cette prévention, on a de la peine à éviter le ridicule, quand on se donne pour Bel-esprit.

Ce n'est point faute d'esprit, si *Philippe*

n'a pas le secret de plaire dans la conversation: il dit d'assez bonnes choses; mais il est trop content de lui-même, il n'attend pas qu'on lui applaudisse, il se remercie le premier: il parle d'un air & d'un ton trop familier à ceux qu'il ne connoit pas, & qui ne l'ont jamais vû.

C'est fierté ou bestise de ne point approuver ce qui merite l'approbation, & d'affecter de ne point paroître surpris des choses touchantes & extraordinaires.

La mauvaise fortune est utile à des certaines gens; elle leur apprend à vivre. *Belisas* étoit incivile, fier, insolent durant la fortune de son pere: à peine saluoit-il les personnes du premier rang, il les faisoit attendre long-tems, & les laissoit se morfondre dans son antichambre: Depuis que son pere est disgracié, il est devenu poli, humain, il prévient tout le monde; il a gagné en perdant sa fortune; on le méprisoit, on le fuïoit: on le plaint & on le caresse.

Il faut souffrir de ceux qui sont au dessus de nous; c'est la peine de la dépendance; mais il faut souffrir sans bassesse & sans lâcheté. Ceux qui sont dans un rang inférieur peuvent se mettre au niveau des autres, par la noblesse de leurs sentimens: au lieu que les Grands se dégradent de leur autorité, quand ils en abusent, & qu'ils en veulent faire trop sentir le poids à leurs inferieurs, qui mettent tout en

œuvre pour secoüer un joug si incommode;

Il est certain que la haute naissance donne des grand privileges & un grand ascendant sur ceux qui sont nez dans un rang moins élevé. On pardonne aux personnes de qualité en faveur de leur rang, mille choses qu'on ne passeroit point aux autres; Mais cette déference qu'on a pour eux, les devroit rendre moins fiers, moins hautains, moins attachez à de petites formalitez; Qu'ils ne se persuadent point être en droit de tout faire & de tout dire : les sottises qui leur échapent, sont plus remarquables que dans des personnes plus obscures.

La facilité & la complaisance que l'on témoigne à croire que de certaines gens sont effectivement d'une naissance distinguée, les entretient dans une si douce tromperie. Combien de femmes d'un étage fort bas, qui ont epousé des maris dont l'origine est fort obscure, mais qui ont fait fortune, veulent être considerées comme femmes de qualité, parce que leurs amies pour les flater, les encensent à tout propos, & qu'elles ont pour leurs richesses la même déference qu'on ne devroit avoir que pour le veritable mérite.

Les flateries, les aveugles complaisances des meres à l'égard de leurs filles, leurs inspirent assez souvent un ridicule orgueil, qui ne convient gueres à des filles bien nées; qui corrompt leur bon

naturel, & qui les remplit de mille idées romanesques & extravagantes. On a dit souvent à *Florinne*, qu'elle est belle, qu'elle est aimable, qu'elle a du bien, qu'il n'y a point de parti au dessus de son mérite; elle en est si fortement persuadée, que tous ceux qui se presentent pour l'épouser, l'offensent & n'attirent que ses mépris, à cause de l'inégalité qu'elle trouve d'elle à eux: Elle mourra fille; ou ne se guérira de sa prévention, que lors qu'il ne sera plus tems qu'on la marie.

Si l'on parle de la beauté d'une femme devant une autre femme; celle-ci se regarde par ce qu'elle a de plus avantageux, pour en faire la comparaison avec ce que l'autre a de moins beau. Cette comparaison la porte naturellement à décider en faveur de sa beauté. Les hommes usent de la même adresse pour s'élever au dessus des autres par les talens de l'esprit: ils sont attentifs à remarquer l'endroit foible de leurs rivaux; & ils se contemplent eux-mêmes par leurs endroits les plus favorables. C'est la maladie des Auteurs & des Poëtes médiocres, qui croïent se donner du relief, en critiquant les Ouvrages des autres.

Les femmes ne peuvent souffrir de rivales en quoi que ce soit, & se haïssent souvent pour les plus bizarres sujets du monde. Ce n'est pas toûjours la concurrence, ni les mêmes pretensions, qui ai-

grissent leur dépit, & qui leur inspirent tant de médisances pour se détruire les unes & les autres.

Croit-on avoir plus de merite, en avilissant celui de ses rivaux ? ou croit-on se donner un air de distinction & d'autorité, en regardant les autres de haut en bas ? C'est mal entendre ses interêts que de vouloir se mettre au dessus de tout le monde par ces manieres fastueuses. Les interessez font des ligues offensives & defensives pour s'opposer à cette tyrannie, & pour ruiner les fondemens de cet empire chimerique.

Les personnes qui se sentent quelque merite, sont d'ordinaire piquées d'une jalousie de superiorité, qui ne peut souffrir de rivaux. C'est les mettre au desespoir que de loüer en leur presence des gens qui ont les mêmes talens. De quel dépit n'est point piquée une belle femme, si elle n'a beaucoup de raison, quand on paroit touché de la beauté de quelque autre femme ? Ce n'est pas assez d'être belle, on veut être plus belle que toutes les autres.

Je ne puis souffrir la sotte suffisance de ces faux Politiques, qui rafinent sur tout, qui se piquent de prevoir tous les evenemens, qui se font un sistême chimerique de la maniere dont ils voudroient que le Monde fût gouverné ; ni l'impertinence de ces esprits vains, qui sont idolâtres de

tout ce qu'ils imaginent ; qui donnent sous le secret les bagatelles les plus frivoles, & qui en parlent d'un ton mystérieux. Savez-vous, dit *Beralde* en vous abordant, la grande nouvelle ? Mais cette nouvelle qu'il debite avec tant de circonspection, est un songe qu'il a fait en dormant. Ce que je vous dis, *poursuit-il*, est un secret pour vous seul ; c'est une chose qu'il faut enterrer. Mais l'empressement où il est de vous quitter, ne vient que de la démangeaison qu'il a de faire part de ce même secret à tous ceux qui auront la patience de l'écouter.



DES CONTRETEMS.

LE peu d'attention qu'on donne à examiner les conjonctures, la situation & les faces differentes des affaires, des tems, de l'occasion, du caractere des personnes, de leurs interests, de leurs mouvemens, de leurs passions, de leurs engagemens ; ce peu d'attention fait commettre bien des incongruitez dans le commerce de la vie civile. Les contretems sont peut-être la chose du monde qu'il faut éviter avec plus de soin, qui rendent les gens plus incommodes & plus ridicules. Que ces personnes qui ne distinguent point vôtre loisir, ni le tems de vos affaires, me paroissent redoutables ! qui vous abordent avec un air indolent, pour vous confier mille bagatelles importunes, au moment qne des affaires serieuses & pressées vous appellent ailleurs, & qui trouvent fort mauvais, si vous leur témoignez, par quelque signe, la necessité où vous êtes de les quitter, quoi qu'ils n'aient rien à vous dire.

Ceux qui ne sont pas toûjours assez maîtres de leur colere, devroient au moins se contraindre devant le monde, & ne pas chercher des témoins de leurs emportemens. C'est déja un assez grand ridicu-

le de se laisser gourmander par son chagrin sans donner des scenes au Public, qui profite du foible des autres pour s'en divertir. Les fautes que l'on fait sans témoins, sont plus pardonnables; mais la foiblesse ou la sotise de certaines gens est telle, qu'ils prennent justement leur tems pour faire leurs extravagances, quand l'assemblée est plus nombreuse; comme s'ils vouloient avoir plus de témoins de leur bizarrerie : il semble que la foule les irrite, & les mette hors de leur assiette naturelle. Pour eviter ce ridicule, il faut considerer quand on a tout son sang froid, combien un homme se rend méprisable par ses emportemens continuels, & quelle peine nous causent ceux qui ont cette foiblesse en nôtre presence.

Quand les gens sont affligez ou embarrassez d'affaires facheuses, & qui demandent de promts secours, ce n'est pas le tems de moraliser, ou de debiter de grandes maximes; il faut aller au fait & chercher les plus courts expediens, pour les tirer du bourbier. Vous allez trouver *Celidan*; vous lui dites que vous êtes persecuté d'un creancier incommode, qui vous tient le pié sur la gorge, & qui vous reduit aux dernieres extremitez. *Celidan* vous fait de longs discours sur la malignité & la dureté des hommes: cette morale est hors de sa place. *Celidan* est riche, il

pourroit, sans s'incommoder, vous prester une somme, qui vous tireroit d'embarras, & qui vous feroit d'un bien plus grand secours, que cette harangue qu'on n'écoute qu'avec dépit.

Vous accablez de complimens & de questions un homme, qui n'a pas le loisir de vous écouter : ne pourriez-vous pas connoître sur un visage inquiet l'empressement qu'il a de vous quitter? Il ne vous répond qu'avec dédain; laissez-le aller, facilitez-lui les moyens de faire retraite avec bienseance, & ne vous faites point regarder comme un fâcheux ou un importun: vôtre air tranquile le desole & le desespere.

C'est faire le pedant mal à propos, que de critiquer des choses qui sont à la verité dignes de censure ; mais on ne demande point vôtre avis là-dessus ; ou si on vous le demande, ce n'est que pour être flaté. Ecoutez patiemment jusques au bout une mauvaise piece, sans faire ni mine ni geste qui marque vôtre dégoust, ou plûtost un orgueil secret, qui fait que vous voulez passer pour connoisseur. Gardez pour vous vos lumieres, puis qu'on n'en veut pas profiter ; & ne vous donnez point dans le monde la reputation d'un critique severe & inexorable.

L'excez gaste les meilleures choses, de même les contretems ostent le prix à des

actions qui nous feroient honneur, si elles étoient dispensées avec plus d'économie. On voit mille gens qui sont officieux, honnêtes, toûjours prests à faire plaisir; mais ils le font avec trop d'empressement, ou d'une maniére trop affectée. On se rend incommode en voulant trop bien faire: il faut que les vertus soient bien assaisonnées; on doit garder un certain temperament, qui retranche ce qu'elles ont d'outré. Il faut être officieux sans empressement & sans affectation; obligeant sans inquiétude, complaisant sans bassesse, & sans faire paroître un dévoûment servile.

Les femmes qui ont été galantes, ne peuvent se résoudre à quitter le monde, il leur plaist encore, quand elles ne lui plaisent plus. C'est un grand ridicule de montrer un visage usé & ridé, dans des lieux où elles ont paru avec tant d'éclat. C'est principalement pour elles que cette maxime a été faite, *que la fin des agremens doit être le commencement de la retraite.* Mais que ce soit devotion, ou politique, la bienséance veut qu'elles ne paroissent plus dans le monde, quand le monde ne les regarde plus des mêmes yeux, & qu'elles ne lui causent que du dégoust, aprés lui avoir donné tant de plaisir.

Il y a de certaines gens tout d'une piéce, qui ne peuvent accommoder leur rôle aux differentes conjonctures où ils se

trouvent, qui font les plaisans & les enjoüez, quand ils sont avec des personnes graves & qui parlent d'affaires serieuses: au contraire ils sont mornes & chagrins dans une compagnie où regne la joie & la gaïeté. On est à charge aux autres, quand on n'entre pas dans leur esprit, & qu'on ne devine pas juste la situation où ils sont. N'allez point troubler le repos des autres; demeurez chez vous, si vôtre inquietude ou vos chagrins vous mettent hors d'état de contribuer à leurs innocens plaisirs. Si vous êtes amis des personnes à qui il soit arrivé quelque avanture fâcheuse, prenez garde de vouloir faire le plaisant ou l'agreable : ce n'est pas là le tems de dire de jolies choses : ce seroit le moyen d'aigrir leur douleur & de les irriter contre vous, au lieu de les consoler.

L'esprit a de certains momens de dégoust & de langueur, où il ne peut rien imaginer ni produire d'agreable ; quand il est enveloppé de ces sombres nuages, il faut laisser à d'autres le soin de reveiller la conversation & de réjoüir la compagnie. Les choses que l'on donne comme plaisantes & vivement imaginées, & qui ne le sont pas, paroissent fades & dégoûtantes.

Si vous parlez souvent de vous-même, vous ennuyrez infailliblement. L'amour propre souffre à entendre les autres

ſe loüer, parce que les loüanges que l'on ſe donne, élevent celui qui ſe loüe, & abaiſſent les autres en quelque maniere. Cet état eſt violent, & l'on ſent du chagrin contre celui qui vous tient dans une ſituation ſi douloureuſe. C'eſt encore un moyen ſûr d'ennuyer, quand on parle ſouvent & long-tems de ſes propres affaires, de ſes gains, de ſes pertes, de ſes joyes, de ſes malheurs. Qu'importe à de certaines gens qui vous connoiſſent peu, de ſavoir le detail de mille bagatelles, dont vous les étourdiſſez, & que vous regardez comme d'importantes affaires ?

Ceux qui manquent d'eſprit, veulent toûjours parler; il ſemble qu'ils craignent qu'on ne s'apperçoive pas aſſez toſt de leur bêtiſe, qui pourroit ſe cacher ſous un ſilence prudent & myſterieux.

Il ne faut pas écouter d'un air enjoüé, un homme qui vous parle de ſes infortunes. Si vous n'en étes pas touché, autant qu'il le ſouhaite, vous ne pouvez au moins refuſer de l'entendre avec un air composé, & avec un ſerieux que la bienſeance exige. On ne lit pas dans le cœur, mais il faut que les dehors contentent. C'eſt un ſurcroit d'affliction qui touche ſouvent autant que le mal même, de voir que les autres le regardent avec indolence.

On ſe rend toûjours ridicule, quand

on veut sortir de son caractere. *Sylvain* est né triste & pesant; il a l'imagination sombre & endormie ; cependant il emprunte des manieres folâtres & evaporées, qui ne conviennent point à son genie & à son temperament : il tâche à faire paroître de la joye dans tout ce qu'il fait, & dans tout ce qu'il dit : cette joye forcée ne réjoüit personne. *Sylvain* avec cet enjoûment artificiel est regardé comme un personnage fort ennuyeux ; tout le monde le fuit ; il déplairoit moins, s'il n'avoit point tant d'envie de plaire.

Il ne faut point s'ingerer dans les parties de plaisir, où l'on n'est pas souhaité; n'allez point y montrer un visage importun, qui troubleroit la feste. La presomption qu'on a de son merite, seduit aisement : on n'a garde de s'imaginer qu'on incommode: vous vous regardez dans le cercle, comme un Phenix, que tout le monde admire ; & l'on voudroit que vous fussiez à cent lieuës.

C'est une affaire delicate, que de garder les mesures necessaires avec les gens qui vous ont brusqué, quand ils sont revenus de leur emportement, & qu'ils cherchent à se racommoder avec vous. Si vôtre rupture n'a point fait d'éclat dans le monde, vous pouvez leur accorder sans façon la grace qu'ils vous demandent ; mais si l'offense a été publique, il y faut apporter plus de pre-

caution, & se faire un peu prier à cause des suites, sans témoigner trop d'empressement de se racommoder. Ce n'est pas à celui qui a été offensé, à faire les avances, si l'on suit les regles du monde; c'est bien assez qu'il soit dans la disposition de pardonner, quand l'*offenseur* se sera mis dans son devoir.

Il est impossible de vivre long-tems dans le monde, sans être exposé à quelque disgrace; & c'est dans cette situation qu'un homme se fait parfaitement connoître. Autant qu'on le peut, il ne faut point faire paroître de foiblesse, pour ne point donner à vos ennemis la joye maligne qu'ils auroient de vous voir malheureux, & trop sensible à vôtre malheur. Mais il ne faut point aussi affecter une fausse fermeté, ni une indolence stoïque, quand la situation de vos affaires veut que vous soiez touché: cette fierté mal entenduë revolte le monde, & & vous empêche souvent de prendre des mesures justes, pour sortir de l'embarras où vous êtes.

Un homme à qui il est arrivé quelque infortune, en veut toûjours parler; comme il en est penetré, & qu'il trouve quelque douceur à évaporer ses chagrins en les recitant, il croit que les autres en sont touchez de même; quoiqu'ils témoignent par complaisance y prendre part, il faut, autant qu'on peut, leur épar-

guer des entretiens si fâcheux; si ce n'est quand on a besoin de leur demander des conseils, pour se conduire dans des conjonctures délicates, où l'on est hors de toutes mesures. Car alors la bienséance & la charité veulent, non seulement qu'on écoute un malheureux qui se plaint, mais la générosité demande encore qu'on lui suggere, quand on le peut, des moiens, & qu'on lui prête des secours pour sortir du mal où il est tombé.

Il faut avoir des égards si délicats, quand on loüe des amis, qu'il est presque impossible d'apporter toutes les précautions necessaires dans une matiere où l'on ne peut être trop concerté. Si l'on exagere avec excez le bien qu'on en dit, on chagrine & l'on revolte ceux devant qui on parle, & on ne les persuade nullement. Il faut encore prendre garde aux lieux & aux circonstances, & parler modestement des autres devant des gens à qui l'on doit beaucoup de respect, & qui ne prennent guéres de plaisirs à entendre des loüanges ausquelles ils n'ont nulle part.

Faire métier de prodiguer de fades loüanges à tout le monde est un rolle bien méprisable. La civilité demande quelquefois qu'on dise aux gens des choses honnêtes dans de certaines occasions; mais c'est se rendre ridicule de gaieté de cœur, de faire à tous venans des com-

plimens appris par memoire, & dés qu'on les aborde, de prendre son ton pour commencer leur panegyrique.

Vous êtes déja agé, *Crysalide*, & vous épousez *Melisse*, jeune, belle, spirituelle pleine de charmes & d'agrémens: vous vous exposez à de grands chagrins & à tous les malheurs du mariage: Je prévois même, qu'on ne vous plaindra guéres des disgraces qui pourront vous arriver dans la suite; cet assemblage est mal assorti, & vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-même de tous les chagrins où vous allez vous plonger tête baissée.

Un mari fort avare, qui est personnur à une jeune femme; qui ne lui fournit pas de quoi joüer, & de quoi se parer honnêtement, hazarde l'honneur de sa femme & le sien. C'est une trés mauvaise politique, que de réduire, par une dureté outrée, une jeune femme à chercher hors de chez soi des consolations & des secours pour vivre agreablement. Cette conjoncture n'est que trop favorable pour un amant liberal, qui connoit la situation & le penchant de cette femme. Elle est en grand danger de s'oublier, & de trahir son honneur, si elle aime moins la reputation que l'argent, le jeu & ses ajustemens.

L'empressement de debiter toutes les Nouvelles que l'on sait, ou qu'on croit

savoir, fait souvent regarder comme des importuns ceux qui les racontent: la plupart des Nouvelles n'interessent gueres les personnes qui les écoutent, & les empêchent de dire des choses qui leur feroient plus de plaisir. Les diseurs de Nouvelles sont d'ordinaire des genies steriles, qui ne pensent point, & qui n'ont pas toûjours de quoi soutenir la conversation par eux-mêmes. Il est plus aisé de raconter ce qu'on a entendu dire, ou ce qu'on a lû dans la Gazette, que d'imaginer de jolies choses.

Quand on fait un Recit, ou que l'on raconte quelque Nouvelle, il ne faut point [illegible] sur les circonstances que tout le monde sait, & dont on a les oreilles rebatuës: ces repetitions sont fatigantes, & font souhaiter la fin de l'histoire.

C'est ne savoir pas vivre, que d'interrompre un homme, qui a commencé à faire un Recit; il vaut mieux qu'on en ignore quelque circonstance, que de priver celui qui parle, du plaisir qu'il a à se faire écouter.

On s'expose à de grands chagrins, en écrivant de certaines choses, qui font des affaires facheuses, quand elles viennent à être divulguées. Combien de gens interessez sacrifient vos lettres, ou s'en font honneur à vos dépens? Quand le mal est fait, il n'est plus tems d'y reme-

der ; toutes les apologies sont assez inutiles; le Public ne revient pas aisément ; il s'en tient à ce qui est écrit.

Quel ragoust trouvent de certaines personnes à declamer toûjours contre le Tems present ? Dans des societez où l'on ne respire que la joye, ils viennent mêler des discours importuns sur la sterilité de la saison, sur la cherté des choses necessaires à la vie ; de la peine qu'il y a à faire payer ceux qui doivent ; des frequentes banqueroutes qui se font dans le commerce : Ils ne peuvent parler d'autre chose, ils n'ont d'attention que sur la perte ou sur le gain; mais de tels discours sont fort dégoûtans pour des personnes moins interessées.

Il n'y a point de gens plus mal recompensez que ceux qui s'ingerent à donner des Avis: les hommes ne veulent point connoître leurs defauts ; cet vûë les choque & les importune : ils sont encore bien moins dans la disposition de les avoüer ; cet aveu blesse leur vanité, on ne reüssit auprés d'eux, qu'en les flatant & les détournant avec adresse d'un objet qui les chagrine, pour leur en montrer de plus agréables & qui favorisent leur entêtement.

C'est agir contre le bon sens & contre les loix de la societé, que de faire finesse à ses amis de certaines choses ; qui doivent entrer dans le commerce, & qui ne

demandent point de secret. On diroit que *Cleobule* est le depositaire de tous les mystéres de l'Etat ; il n'ose se hazarder à parler, de peur qu'il ne lui échappe quelque parole qui le trahisse, & dont on pût tirer des consequences : il regarde incessamment si quelqu'un l'écoute, il parle bas & à l'oreille, pour ne dire que des riens, il vous recommande le secret sur tout ce qu'il vous dit, & que vous avez appris de la voix publique.

L'on voit des gens qui s'insinuënt aisément, qui se familiarisent pour venir à leurs fins : Dès la premiere visite qu'ils vous rendent, ils se donnent la liberté d'emprunter hardiment toute chose, il disent qu'ils agissent sans façon, & qu'ils vous regardent comme leur ami. Ils devroient aussi examiner si on les regarde sur ce pié-là. Il n'y a que ceux que l'on aime, ou que l'on veut ménager, à qui l'on soit bien aise de prêter, ou de donner. Ainsi les personnes qui empruntent, doivent avoir beaucoup de retenuë, & bien connoître l'humeur & le caractere des gens, avant que de se hazarder à demander.

Si vous voulez n'être point à charge dans les visites que vous ferez, tâchez d'abord de penetrer la situation des personnes qui composent le cercle, afin d'entrer dans leurs sentimens & dans

leurs interêts : Si la converſation roule ſur la joïe, & que vous preniez un air trop ſerieux & trop philoſophe, on vous regardera comme un pédant ou comme un facheux : Ne faites point le cenſeur, s'il échappe à quelqu'un de la compagnie quelque choſe dont vôtre gravité ſoit bleſſée : on n'eſt pas toujours d'humeur à écouter des remontrances ; elles font un fort mauvais effet, quand elles ſont mal reçûës.

Arſenne attend à prendre parti dans une compagnie, que tous les autres aïent pris le leur : Si l'enjoûment & la gaïete regne dans ce cercle, il debite des maximes graves & auſteres : il ſemble qu'il trouve mauvais que les autres aïent du plaiſir, & qu'ils ſongent à ſe réjoüir. Si la converſation eſt ſerieuſe, il veut être rejoüiſſant, pour s'oppoſer aux ſentimens de l'aſſemblée, & pour prendre précisément le contrepié des autres : les perſonnes de ce caractere ſont l'effroi de la ſocieté.

Prenez mieux vos meſures pour viſiter vos amis ; vous choiſiſſez juſtement le tems qu'ils ſont accablez d'affaires ; vous vous établiſſez chez eux, pour ne les entretenir que de bagatelles : vous voulez qu'ils ſollicitent pour vous, dans le tems qu'ils ſont fatiguez des viſites qu'ils ont faites, ou qu'ils ont reçûës : ils ont beſoin de repos, & vous voulez qu'ils s'ex-

posent à des nouvelles fatigues.

Les longues visites ennuient presque toûjours ceux que l'on va voir: la situation où ils sont, leurs chagrins, leurs affaires ne leur permettent pas toûjours de vous écouter avec tranquillité: Il est aisé de connoître quand les gens sont embarassez de nous, mais les reflexions qu'on pourroit faire là dessus, sont chagrinantes, & diminuënt l'idée que chacun a de son propre mérite.



DE LA BIZARRERIE.

QUe de foibles à reformer dans l'Homme ! Les choses qu'il semble desirer avec plus d'empressement, il les neglige un quart-d'heure après. Il aime & il hait les mêmes personnes dans le même jour : il vous caresse & vous comble d'éloges, pénétré de vôtre mérite, & plein de sentimens pour vous; Avez-vous le dos tourné, il vous déchire par des horribles médisances, & croit que vous êtes à bon droit l'objet de ses satires. Ses inégalitez, ses bizarreries, ses joies, ses chagrins, sa complaisance, sa dureté, son humeur revêche & insinuante, sa douceur, sa ferocité feroient penser que ce n'est pas le même homme, puis qu'il agit par des principes si differens.

L'esprit fait moins de fautes que le cœur : l'ignorance de ses devoirs n'est point la cause de tant d'incivilitez, de réponses dures & desobligeantes, des mauvais offices que les hommes se rendent mutuellement, des procedez desobligeans qu'ils ont les uns envers les autres; c'est qu'on a un mauvais cœur ; on trouve du goust à chagriner, à desobliger, à offenser les gens avec qui l'on est en commerce. Qui manque du côté du cœur, peche

dans le principe ; il a dans soi l'origine de tous les vices.

La bizarrerie de certaines gens ne se peut comprendre ; tout les fâche, tout les offense ; on ne sait quelles mesures garder pour entrer dans leurs sentimens ; ils n'en ont point de fixes & d'arrêtez : leur humeur contrariante s'oppose toûjours à ce que les autres souhaitent , & qui leur feroit plaisir. Ennemis des divertissemens ils ont de l'aversion de ce qui peut inspirer la joye ; ce qui réjoüit les autres , les met en mauvaise humeur. De telles gens devroient au moins avoir la discretion de demeurer seuls & de ne point aller dans des assemblées pour y mêler le poison & la noirceur de leur chagrin. C'est assez de faire connoître à *Misandre*, qu'on veut quelque chose, pour l'obliger à s'y opposer de toute sa force. On l'embarrasse fort , quand on l'engage à se declarer le premier, tant il a peur que son choix ne s'accorde avec celui des autres.

C'est une extrême bizarrerie de vouloir toûjours contrarier le sentiment de tout le monde : les personnes de ce caractere ne s'ouvrent point jusques à ce que les autres ayent declaré leurs intentions pour avoir le plaisir de les combattre. Il faut être toûjours du parti de la verité & du bon sens, & ne point exiger de la complaisance & de la docilité des autres, qu'ils reçoivent nos caprices com-

ne de bonnes raisons.

Les inégalitez bizarres de certaines gens ruinent la douceur du commerce. On ne sait quelles mesures garder avec des personnes qui passent tout d'un coup d'une extrémité à l'autre, & qui aprés avoir rejoüi la compagnie par leur belle humeur & par leurs agrémens, tombent dans un serieux & dans une melancolie qu'on a de la peine à comprendre. Aprés avoir fait paroître de la gaieté & de l'enjoûment, ils deviennent tristes sans savoir pourquoi, & gardent un silence morne & stupide, aprés avoir dit mille choses rejoüissantes.

Quel fonds peut-on faire sur des personnes qui ne peuvent être un quart d'heure dans la même situation? Aujourd'hui elles vous font mille offres de service, & demain elles ne feront pas semblant de vous connoître. Leurs meilleurs amis n'oseroient compter sur leur bienveillance, Etrange effet de leur bizarrerie, qui les empêche de connoître leurs propres sentimens. Les personnes de ce caractere sont fort incommodes aux autres & à eux mêmes.

Pour amener le sentiment des autres au vôtre, il faut ménager leur esprit & s'y insinuer avec une souplesse étudiée, dont on ne sente point l'artifice. Si vous pretendez enlever de hauteur les suffrages de tout le monde en decidant avec un air

d'autorité ; quelque raison que vous puissiez avoir, vous ne persuaderez personne. Chacun est jaloux de ses sentimens : ceux qui se rendent aux vôtres, veulent se persuader qu'ils ne suivent que leurs propres lumieres.

Les personnes infatuées de leur merite, ou qui ont une mauvaise éducation ; les Pretieuses, celles qui se piquent d'être d'une haute qualité, quoi qu'elles n'en soient pas, ne croyent jamais qu'on leur fasse assez d'honneur dans les civilitez qu'on leur rend. On a beau les flater & les ménager, elles se gendarment pour la moindre parole qui échappe sans dessein. Avec de telles gens il faut toûjours être en garde & sur le quivive; fuyez, si vous aimez vôtre repos : car il faudra sans cesse faire l'apologie de ce que vous aurez dit; & venir à des explications qui ne peuvent être que fort ennuyeuses.

Les esprits faux & guindez cherchent à se distinguer par des singularitez; c'est qu'ils n'ont pas une connoissance exquise du vrai mérite, & de ce qui peut plaire aux personnes raisonnables : Ils n'aiment que les choses outrées & extraordinaires; les bons connoisseurs ne sont touchez que de ce qui est naturel. *Phénice* croiroit perdre une partie de sa réputation, si elle s'amusoit à parler comme les autres, il semble qu'elle craigne d'être entenduë, elle cherche des tours & des grands mots pour ex-

primer les choses les plus simples, il faut que ses valets aient recours à des truchemens, pour se faire expliquer ce qu'elle leur commande.

On voit des gens qui ne vivent que de caprice, & qui sont naturellement ennemis de l'ordre : les plus grands plaisirs ne les touchent pas, s'ils ne sont bizarres & extravagans : ils ont sur cela des ragoûts à quoi personne ne penseroit jamais : Ils ne mangent, ils ne s'habillent, ni ne se logent comme les autres ; ils s'écartent en tout ce qu'ils font, des maniéres ordinaires du reste des hommes, & ils veulent se signaler par l'extravagance d'un goust bizarre & particulier.

La jalousie est une source de mille impertinences : les vapeurs de cette noire passion obscurcissent les lumiéres de l'esprit, qui se forge à tout moment des chimeres ; tout leur fait peine. Ce qui donne quelque plaisir aux autres les met dans des fureurs inconcevables. Il y en a qui sont jaloux des petits chiens & des petits guenons de leurs maitresses, & qui sont au desespoir, quand ils les voient rire ou se réjoüir. Le meilleur remede pour guerir les personnes jalouses, ce seroit de leur faire remarquer toutes les extravagances, où cette humeur noire & bizarre les fait tomber, & toutes les folies qu'elle leur fait faire.

Une critique inexorable & outrée a

souvent de mauvaises suites, & ne fait guéres d'honneur à ceux qui croïent se distinguer par un dégoust affecté & par des rafinemens qui ne sont grace à qui que ce soit, j'aimerois mieux loüer modestement ce qui est mediocre, que de blâmer ce qui est bon. Pour peu qu'on trouve de jour à excuser des actions équivoques des personnes, qui n'ont pas un dessein prémedité de mal faire, ou les endroits negligez d'un Ouvrage; il vaut mieux pencher du côté de l'indulgence.

N'aiez point de commerce avec de certaines gens, si décriez, qu'on ne peut les voir sans perdre un peu de sa réputation. C'est une grande marque que l'on commence à se relâcher sur la vertu, lorsque l'on préfere des gens agréables, dont la probité est suspecte, à ceux dont la probité est reconnuë de tout le monde. Quand on reproche à *Sylverine*, qu'elle voit des femmes d'une mauvaise conduite; elle dit pour toute raison, qu'elle aime mieux avoir du plaisir avec des Coquettes que de s'ennuïer avec des Prudes. Cette maxime n'est pas saine, & l'on court grand risque de ressembler bien-tôt à celles que l'on trouve d'un commerce si agréable.

Les loüanges empoisonnées que l'on donne à ceux qui ont tort, les entretiennent dans leur bizarrerie; parce qu'on leur fait accroire qu'ils ont raison; ils en

deviennent fiers & insolens; ils exagerent les torts imaginaires qu'ils croient avoir reçûs, & fatiguent tout le monde du recit de leurs querelles.

Faites l'honneur à ceux qui vous parlent de les écouter. A peine ont-ils entamé un discours, que vous l'interrompez, pour repondre avec précipitation, sans savoir distinctement ce qu'ils ont à vous dire. C'est une incivilité qui ne se peut pardonner, & qui vient d'un grand fonds d'orgueil, de bestise, ou de la bonne opinion qu'on a de sa propre suffisance, qui fait penser qu'on devine les choses à demi mot, ou d'une furieuse demangeaison de parler.

Vous avez, *Dorimon*, une sombre inquietude, qui ne vous laisse point en repos, & qui vous fait troubler le repos des autres. Vous leur faites à toute heure des reproches sans fondement. Dans le tems qu'on vous rend un bon office, vous vous plaignez d'être negligé; vous voudriez qu'on vous fist toûjours au delà, après qu'on a fait pour vous tout ce qu'on étoit capable de faire.

Les singularitez, de quelque espece qu'elles soient, choquent toûjours. Quelque bizarre que soit le goust de ceux qui aiment à changer la forme des habits, il faut se vétir comme les autres, & ne se point faire regarder par un habit extraordinaire. Il y a cependant des propor-

tions & des bienséances à observer ; l
vieilles gens ne doivent pas suivre to
les caprices de la jeunesse. *Tiberine* q
est sur son retour, se rend ridicule av
les mouches, sa coëffure & un étalage
rubans, qui ne conviennent qu'à de je
nes personnes.

Ceux qui paroissent si composez &
tranquilles, sont quelquefois autant ag
tez dans l'ame, que les personnes les pl
tumultueuses; mais cela n'empêche pas
qu'on ne leur soit obligé de cette tran
quillité apparente, dont ils ont toute l
peine, & les autres toute l'utilité. Quan
on se connoit, & qu'on n'est pas le ma
tre de ses emportemens, il faut éviter le
occasions, où l'on pourroit laisser voir l
ridicule de sa mauvaise humeur. *Eras*
est le plus honnête homme du monde
pourvû qu'il ne jouë point; il gronde, i
s'emporte, il jure pendant que la repris
dure; il n'a nuls égards pour des femmes
de qualité, avec lesquelles il jouë; il leur re
proche brutalement leurs intrigues & leurs
commerces de galanterie, pour se vanger
de sa mauvaise fortune, & pour se de-
dommager en quelque façon par ces du-
retez, de l'argent qu'elles lui gagnent.
Quoique ce soit aux hommes à ceder aux
Dames, elles sont contraintes de faire
les honneurs pour éviter ses bizarreries &
ses caprices. *Eraste* & ses pareils ne de-
vroient jamais jouër.

Le caractere d'un menteur est odieux, & se fait méprifer ; il y a des gens qui se font une telle habitude de mentir, qu'ils ne peuvent plus s'en empêcher dans les choses même les plus indifferentes ; on leur rit au nez, & on ne les croit pas, lors même qu'ils disent la verité.

Il ne faut gueres compter sur l'amitié des personnes médisantes, ce penchant les emporte à tous momens ; le plaisir qu'elles trouvent à médire, leur fait oublier que leurs amis sont interessez dans les mauvais contes qu'elles font : elles ne gardent pas même les bienséances ; & sans considerer qu'elles s'attirent le mépris de tous ceux qui les écoutent, & qui sont les témoins d'un procedé si bizarre, elles sacrifient leur reputation & leurs amis pour un bon mot.

Prenez le soin de mieux cacher vos soupçons & vos défiances : Vous croiez que tout le monde a dessein de vous tromper, & vous laissez voir vôtre inquiétude. Ceux qui se défient de tout le genre humain, ne sont pas toûjours les plus honnêtes gens du monde. Vous dites que vos domestiques vous volent, que vôtre femme vous ruine, que vos enfans enlevent de vôtre maison tout ce qu'ils peuvent ; ils n'y pensent pas ; mais vous leur en ferez naistre le desir & la volonté par vos soupçons mal fondez.

Ce n'est point la science qui gâte l'es-

prit; c'est la faute de ceux qui en font un mauvais usage. Un homme qui a l'esprit tourné à la pédanterie, à mesure qu'il devient savant, devient plus ridicule; son naturel, ses manières, ses mœurs, ses discours sont infectez d'un mauvais air de *pédantisme*; il est intraitable, fier, incivile, impoli, opiniâtre. Au contraire un esprit bien tourné acheve de se polir & de s'embellir par la science; elle n'a rien de rude en sa personne, ni de sauvage, ni de rebutant.

Vous paroissez inquiet & chagrin du bien qu'on dit des autres en vôtre presence; ce dépit qui vous échappe, est une marque de la petitesse & de la malignité de vôtre cœur.

Le même principe qui fait qu'on a tant de plaisir à s'entendre loüer, est cause qu'on n'entend les loüanges des autres qu'avec peine. Il faut être assez maître de soi, pour cacher son dépit, si nous ne voulons pas que les autres se réjoüissent à nos dépens; ils se font un plaisir malin de l'embarras des personnes vaines, & de leur donner quelque sensible mortification.

C'est une marque du caprice & de la bizarrerie des femmes, de se plaire dans le desordre, d'abandonner le soin de leurs maisons, de laisser perir leurs affaires par pure negligence: cette vie libertine est suivie de mille dégoûts. Les besoins

domestiques leur causent à tous momens de grands chagrins ; mais elles ne sont plus capables d'aucune discipline, quand elles se sont accoûtumées à cette vie déreglée. Passer la nuit entiere au jeu, dormir tout le jour, n'observer nul ordre, nulle bienséance : voilà le sistême de leur vie ; ce dereglement est un ragoust qui les pique, & qui leur fait trouver dégoustante & ennuïeuse une vie plus unie & plus arrangée.

Adraste forme une resolution, & la quitte dans le même moment ; son ame inquiete & incertaine voltige de pensée en pensée : ce qui l'avoit charmé le matin, lui déplait le soir : il promet & refuse la même chose à la même personne dans le même moment. Il a commencé à bâtir dans la Ville une maison qui est demeurée imparfaite, parce qu'il a emploié à chercher une Terre, l'argent qu'il destinoit à ce bâtiment. Il a porté le petit collet & l'aumusse, qu'il a depuis changé en cravatte & en équipage de Mousquetaire. L'Armée, dés la premiere Campagne, lui a paru une affaire trop tumultueuse ; il aime mieux maintenant le repos du Palais, & il songe à acheter une charge de Robe ; mais il attend à se determiner, il se doit mettre au rang des Clercs.

Que les gens d'Epée n'estiment pas les gens de Robe, & que ceux ci n'estiment

pas les gens d'Epée, c'est une coûtume assez établie, sans qu'on puisse dire bien precisément sur quoi elle est fondée: Mais qu'un homme de Robe méprise ceux de sa profession, c'est une affaire bizarre, & dont il semble qu'on ne devroit point trouver d'exemple. Cet entêtement vient peut-être de ce que personne n'est content de sa condition: cependant l'unique moyen de vivre heureux, est de se borner à ce qu'on est, & de regarder son état par ses côtez les plus favorables. L'inconstance naturelle des hommes, & l'esperance d'être heureux dans un autre genre de vie, leur fait faire assez souvent de fausses démarches. Un riche Abbé renonce au repos de la Clericature, pour se jetter dans le tumulte des armes, & renonce à une vie douce & tranquille, pour mener une vie tumultueuse & agitée: De jeunes Magistrats & ennuiez de trainer leur robe abandonnent la Magistrature, pour prendre un emploi dans les Troupes. Quelle bizarrerie!

Ceux qui se tourmentent sans cesse, ne peuvent guéres laisser en repos les personnes avec qui ils vivent: ils leur font porter la peine de leur mauvaise humeur. Quand leurs chagrins sont legitimes, on y compatit plus aisément: mais qui pourroit supporter la bizarrerie de certaines gens à qui tout rit, qui sont riches & à leur aise, qui n'ont aucune mauvaise af-

taire, & qui demeurent cependant en proie à une sombre mélancolie, sans savoir pourquoi.

La jalousie est un signe infaillible d'un esprit mal-fait & d'une ame basse & rampante. C'est un reproche secret qu'on se fait à soi-même de son peu de mérite; on se défie de soi, & l'on craint d'être effacé par les autres, qui ont un mérite plus réel. Les personnes infectées de ce poison ne voient qu'avec dépit les succez des autres. L'éclat de la vertu éblouït leurs yeux jaloux, ils cabalent, ils emploient toute sorte d'artifices pour diminuer cet éclat. C'est un mauvais moien pour s'élever, que de chercher à détruire les autres; c'est vouloir aller à la gloire par un chemin bien honteux.

On voit des gens d'un naturel si bizarre, qu'ils ne peuvent souffrir tout ce qui est au dessus d'eux. Le merite des autres les éblouït, & les importune; ils croient que leurs concurrens s'avancent, & ne peuvent pardonner à la fortune les faveurs qu'elle leur fait.

L'aigreur, le dépit, la jalousie sont les causes du peu de plaisir que les hommes trouvent les uns avec les autres. On se fait un point d'honneur de soutenir des opinions extravagantes, & quand des gens d'un certain caractere ont pris leur parti, quelque tort qu'ils aient, ils soutiennent leurs extravagances avec une

opiniatreté, dont toutes les raisons des personnes les plus éclairées ne peuvent les guerir.

Il n'y a point de remede à la bizarrerie & à la mauvaise humeur de certaines gens, la moindre bagatelle les met dans des fureurs qu'on ne peut pas appaiser. Ils grossissent les objets, pour chercher des raisons à leurs chagrins; leur bile noircit toutes choses: ils croient qu'on a toûjours intention de les chagriner ou de les offenser; & quand leur colere a éclaté, ils ne peuvent plus revenir à leur bon sens. Pour s'empêcher de tomber dans ces extravagances bizarres, il faudroit consulter la raison, dans les intervalles où elle est dégagée des vapeurs de cette sombre melancolie, qui les offusquent.

Se fâcher pour des sujets frivoles est une marque de grossiereté ou de mauvaise éducation. Les gens polis ne se fâchent pas si aisément; ils ne font pas toûjours semblant de tout entendre; ils donnent quelque chose au caprice & à la bizarrerie des gens avec qui ils sont en commerce. Les personnes orgueilleuses & hautaines, si elles n'ont qu'un esprit mediocre, ou si elles n'ont pas un grand usage du monde, ne peuvent rien souffrir, & croient qu'on manque toûjours en quelque chose au respect qui leur est dû. Voila pourquoi elles sont toûjours sur le ton plaintif; & l'on est souvent contraint d'essuyer des reproches bien aigres.

DE LA FAUSSE DELICATESSE.

CE n'eſt pas toûjours une marque d'eſprit de faire tant le dégoûté : cette fauſſe délicateſſe vient aſſez ſouvent d'un fonds de mauvaiſe humeur ou de malhonnêteté. Les perſonnes qui ſavent vivre, & qui ont beaucoup de politeſſe, excuſent aiſément les petits defauts des autres, ou elles les diſſimulent : ce n'eſt pas qu'elles ne les ſentent : mais elles les excuſent & les tolerent par bonté pour épargner la confuſion de ceux qui y ſont tombez.

A quel uſage mettra-t-on dans le commerce du monde, des gens qui prennent toûjours le contrepié des autres, & qui blâment ce que tout le monde approuve? Ils ne trouvent rien qui les pique, ou qui leur faſſe plaiſir : ils croïent que cette délicateſſe affectée, paſſe pour des gens d'un gouſt fort exquis; mais on les regarde comme des miſantropes qu'il faudroit bannir de la ſocieté, ou comme des extravagans qui n'ont pas le ſens commun, & qui prétendent ſe mettre au deſſus des autres, en faiſant les difficiles & les dégouſtez.

Cete delicateſſe étudiée que vous affectez en toutes choſes, vous fait paſſer dans

le monde pour une fausse Pretieuse. Vous n'êtes jamais contente de personne, quel que merite que l'on puisse avoir : les traits les plus reguliers des plus beaux visages vous paroissent difformes : on ne peut vous derider le front quelque plaisantes que soient les choses que l'on dit devant vous : les plus beaux endroits des plus belles Comedies vous font baailler & vous endorment ; & quand tout le monde éclate de rire, vous paroissez chagrine & ennuyée. Sont-ce vapeurs ? Est-ce un effet de vôtre mauvais goust ou de vôtre bizarrerie.

Le choix des personnes que l'on frequente, est l'une des choses à quoi il faut le plus s'étudier ; mais ce seroit une fausse delicatesse, ou un excez de vanité, de ne vouloir s'humaniser qu'avec des gens de distinction, & rebuter les personnes de basse naissance ; le merite personnel devroit être preferé à la qualité. Ce n'est pas avec les plus grands Seigneurs, que le commerce est le plus agreable ; leurs mœurs ne repondent pas toûjours à leur haute naissance ; avec les titres de *Vicomtes* & de *Marquis* on a souvent bien de la roture dans l'ame.

Que l'on s'epargneroit de peines & d'inquietudes, si l'on ne se piquoit point de ce que les autres disent de nous ; & qu'une fausse delicatesse nous fait passer de mauvais momens. Il est vrai que cet-

-e grande moderation est d'un difficile
-ge & d'une pratique bien amere; mais
le repos qu'elle donne, recompense as-
sez de l'effort que l'on se fait pour se sur-
monter. J'aimerois autant toûjours plai-
der, que d'être exposé à de perpetuels
éclaircissemens: Si ce que l'on nous re-
proche est veritable, il faut nous corri-
ger pour faire taire la medisance. Si ce
que l'on dit à nôtre desavantage, est
faux; ce n'est pas nous que l'on attaque
c'est nôtre fantôme, & il ne faut point
s'en mettre en peine. En méprisant de
tels discours on leur ôte beaucoup de
leur force, & l'on prive ceux qui les font,
du plaisir malin qu'ils ont à médire.
Quand on est trop sensible, on ne peut
plus compter sur son repos; on est en
butte à tous ceux qui voudront nous cha-
griner.

Ce n'est pas toûjours par des apolo-
gies, ni en faisant grand bruit qu'on se
justifie le mieux. Un homme d'honneur à
qui la conscience ne reproche rien, &
qui se voit accusé injustement, dit modes-
tement ses raisons; si on ne les reçoit pas,
il se contente du témoignage de sa bonne
conscience; le plaisir que lui donne son
innocence, le dedommage de l'injustice
qu'on lui fait: sa tranquillité donne un
nouveau lustre à la netteté de sa vertu.
Les personnes delicates ne peuvent étouf-
fer leurs ressentimens; quand on les atta-

que; elles repouffent les affronts par des reparties aigres & injurieufes, qui font des preuves bien équivoques de leur innocence.

Varrus pour faire parade de fon eminent favoir & de fa grande delicateffe, ne peut fe refoudre à trouver rien de bon, de tout ce que font les autres. Il n'a jamais approuvé ni Sermon, ni Plaidoirie, ni Comedie. Eft-ce manque de gouft? Eft-ce jaloufie? Il peut opter: Il a trop peu d'efprit & trop bonne opinion de foi, pour loüer les Ouvrages des autres, qui font excellens, mais en recompenfe il vante perpetuellement les fiens, qui font deteftables.

L'ufage des Ceremonies eft prefque aboli, & je crois qu'on a eu raifon de fe défaire de ces manieres gênantes: cependant il y a encore de certaines perfonnes formaliftes, qui croyent qu'on leur manque de refpect, quand on ne leur rend pas de certains devoirs qu'ils exigent. Il faut les contenter; la grande regle eft de fe faire au gouft des gens avec qui l'on eft obligé de vivre: Pourquoi s'expofer de gayeté de cœur à les offenfer pour une reverence, qu'on ne leur feroit pas à leur gré, ou d'une maniere affez foûmife & affez refpectueufe?

Si vous êtes trop circonfpect fur les formalitez, & fi vous ne paffez rien aux perfonnes avec qui vous êtes en commerce,

on vous fuira comme un misantrope. On voit des gens, qui pour faire les delicats, poussent leur delicatesse jusques au chagrin. Rien ne les touche, ils n'admirent rien, contens de s'admirer eux-mêmes : le malheur est qu'ils n'ont point d'autres admirateurs. Ils s'enyvrent de la complaisance que leurs rares qualitez leur inspirent, & ne voyent rien dans les autres, qui merite leur attention.

Les beaux esprits s'abusent de vouloir qu'on leur sache tant de gré. L'esprit dans le siecle où nous sommes, n'est pas une chose assez rare pour donner une grande distinction : les beaux esprits ne sont pas toujours les plus commodes pour le commerce ; ils ne sont jamais contens de ce que font les autres ; mais le plus souvent ils n'ont qu'une fausse delicatesse, qu'ils affectent pour se donner un air d'autorité, & pour decider souverainement de tous les Ouvrages d'esprit.

Les hommes seroient en peu de tems parfaits, s'ils avoient la même penetration & le même empressement pour corriger leurs propres defauts, qu'ils ont pour corriger les defauts des autres. Nous souffrons des mauvaises qualitez de nos voisins, voila pourquoi nous voudrions qu'ils s'en defissent : mais souffrent-ils moins de nos imperfections, & pourquoi ne leur pas épargner cette peine, en nous corrigeant?

L'unique occupation de certaines g[illegible]
est de reprendre & de censurer tou[illegible]
qu'ils voyent & tout ce qu'ils entend[illegible]
On leur pardonneroit peut-être cette [illegible]
se delicatesse & ce chagrin bizarre, s'[illegible]
renfermoient en eux-mêmes leurs se[illegible]
mens, & s'ils ne les publioient pas a[illegible]
trop de legereté : C'est se tromper, [illegible]
vouloir passer pour bon connoisseur, pa[illegible]
une critique si severe; les degousts con[illegible]
nuels de l'esprit sont une marque de so[illegible]
indisposition, comme le degoust des vi[illegible]
des est une marque de la mauvaise dispo[illegible]
sition du corps.

Les hommes veulent bien être raille[illegible]
sur de certains vices, ils sont quelquefois
les premiers à en parler : Mais ils sont
au desespoir, quand on les raille sur des
defauts exterieurs, qui sautent aux yeux.
Celui qui permettra qu'on rie de ses ga-
lanteries, vous saura tres-mauvais gré,
que vous lui reprochiez qu'il est louche
ou boiteux; quoiqu'il n'y ait point de sa
faute. D'où vient cette fausse delicatesse
pour des defauts qu'on ne peut eviter;
& que des imperfections qui regardent
les mœurs, & dont nous pourrions nous
defaire, soient presque comptées pour
rien ?

Ce qui fait que l'on profite si peu des
lumieres des autres, c'est qu'on ne de-
mande pas leurs avis avec une intention
sincere de les suivre. On veut qu'ils ap-

souvent les resolutions que nous avons prises, & dont nous leur cachons le secret avec beaucoup de mysteres & de détours.

La prudence humaine n'est gueres à l'épreuve des trahisons que nous font nos amis, parce qu'on ne s'en defie point. Mais il faut être bien dupe pour se laisser tromper par ses ennemis, parce qu'on doit s'en defier toûjours. Plus ils témoignent d'envie de se reconcilier, & plus les apparences sont belles ; plus doit-on se tenir sur ses gardes. Un General habile n'est jamais plus attentif à observer les demarches de ses ennemis, pour eviter toute surprise, que quand on negocie la paix.

Ce qui rend les entretiens ordinaires si fastidieux, ce sont les applaudissemens qu'on donne à des sottises. Les esprits bornez admirent tout, & relevent les moindres bagatelles qu'on devroit laisser tomber. Le meilleur parti que puisse prendre un honnête homme dans ces rencontres, est de ne rien dire. Ce seroit un excez de complaisance d'applaudir à des fadaises qui le choquent ; mais ce seroit aussi un excez de delicatesse, de ne pouvoir souffrir que des choses exquises, & de témoigner du mépris pour tout ce que l'on dit de froid & de trivial.

Quand on donne conseil, on se soucie moins de l'evenement de la chose, que

du succez de son avis ; on veut qu'il passe , & souvent on se fait une affaire personnelle d'une chose qui ne nous regarde nullement. Proposez avec modestie les raisons qui appuyent vôtre sentiment, ne faites point paroître dans vos manieres un air suffisant & presomptueux , qui fasse remarquer la complaisance secrete que vous avez de vôtre merite ; songez qu'on demande des lumieres pour faire réüssir une affaire , & qu'il n'est nullement question de faire briller vôtre bel esprit.

Un homme soupçonneux est d'un commerce fort difficile ; il faut de grands ménagemens pour ne lui point donner d'ombrage. Les personnes d'un merite borné sont toûjours sur les épines; ils interpretent tout de travers; ils croïent que tous les ris sont mysterieux, & qu'on y entend toûjours finesse : le moindre signe ou le moindre geste leur blesse l'imagination; ils croient toûjours qu'on parle d'eux , & qu'on n'en dit pas de bien ; ils vous prennent brutalement à partie, & vous demandent des éclaircissemens pour des outrages qu'on n'a point songé à leur faire.

C'est quelquefois par politique , que certaines gens se plaignent , comme si on ne rendoit pas justice à leur mérite. La conscience leur fait souvent des reproches fort aigres ; Ils tachent par leurs plaintes

ternelles, de faire entendre qu'on les opprime injustement, & d'exciter au moins la compassion des personnes, qui ne prennent pas la peine d'éclairer de plus près leur conduite, & qui les croient sur leur parole.

Je ne puis deviner quel ragoust trouvent de certaines gens à se plaindre toujours, qu'ils sont malheureux: il y a un orgueil caché là-dessous, pour donner à entendre que leur merite est mal traité, ou mal recompensé, mais ces lamentations perpetuelles sont fort ennuieuses à ceux qui les écoutent: le même sentiment qui fait que nous avons du plaisir à gemir sur nos malheurs, empêche que les autres n'en aient à nous plaindre. *Julie* est une tres-aimable femme, mais elle gemit sans cesse, & l'on ne peut être de ses amis, si l'on ne compatit à ses maux. Après avoir parcouru toutes les maladies dont elle se croit attaquée, elle s'en prend à la fortune, qui la persecute, à ce qu'elle prétend; à l'injustice de ses ennemis, à l'indolence de ses amis, qui n'ont pas pour ses interests tout le zele & toute la chaleur qu'elle demande: enfin elle veut faire compassion, c'est sa folie. On lui voit un embonpoint à faire juger qu'elle joüit d'une santé parfaite; cependant elle se retranche eternellement sur la delicatesse de sa complexion, sur des vapeurs, sur la migraine, & sati-

gue tout le monde par le recit de ses infirmitez. Ces idées qui rappellent le souvenir des Medecins & des Medecines sont degoûtantes; il ne faut parler de ses maux que le moins qu'on peut: comme *Julie* se plaint beaucoup, on s'en tient quitte, & je ne vois personne qui la plaigne.

Les personnes d'un esprit mediocre ont rarement de la complaisance; ils se font un mérite de leur dégoust & d'une critique inflexible. Ils prennent un air dédaigneux, quand on applaudit à quelque chose de bon en leur presence: ils ne sont plus les maîtres de leur dépit, & poussent leur chagrin jusqu'à brusquer ceux qui rendent justice au mérite des autres, & qui sentent les beautez d'un bel Ouvrage.

Evitez, si vous aimez vôtre repos, le commerce de ces personnes si attentives & si ponctuelles à se faire rendre tous les devoirs jusqu'aux dernieres minuties. La moindre bienséance qu'on aura negligée par mégarde, leur fait jetter feu & flammes; comme si on les avoit blessé jusqu'au vif. Le même esprit qui leur persuade que tout leur est dû, leur fait accroire qu'ils ne doivent rien aux autres, & ils se dispensent sans façon, des devoirs les plus essentiels. *Aminte* se plaint qu'on ne l'a pas visitée un jour qu'elle a eu la migraine, mais elle ne s'infor-

s'informe pas de la santé d'une de ses amies, qui a êté dangereusement malade.

C'est une erreur de croire, que ce qui s'est fait dans les siécles passez est plus excellent que ce qui se fait dans le nôtre. Cette affectation de loüer toûjours les Anciens, est quelquefois une maniére détournée pour censurer les Modernes. C'est une délicatesse chagrine, ou une jalousie cachée, qui leur fait prendre parti contre leurs propres lumiéres. *Eudoxe* ne se mettroit pas en peine de chercher de belles expressions pour loüer les Anciens, si les applaudissemens que *Tite* a merité par ses beaux ouvrages, n'irritoient pas sa jalousie. Il se soucie fort peu d'élever les Anciens; mais il veut abbaisser le Moderne, & le détruire s'il peut, pour profiter de sa dépoüille & pour s'enrichir de son débris. Il se fait un mérite de mépriser tout ce qui est nouveau, pour donner à entendre qu'il a le goust de l'Antiquité; & il est vrai qu'il ne connoit pas un Auteur du siécle d'Auguste. Pour juger sainement d'une piece, il faut la considerer par elle-même, & se défaire de toute prévention; la jalousie, l'esprit de parti, les cabales font gauchir le discernement, & empêchent qu'on ne fasse une veritable idée d'un ouvrage.

DES BIENSEANCES.

LA ſcience des égards eſt, pour ainſi dire, l'ame de la ſocieté : c'eſt ce qui fait qu'on rend à chacun ce qui lui appartient, & ce qui compaſſe tellement les actions, qu'on ne fait jamais rien qui puiſſe déplaire à perſonne. Il ſuffit d'obſerver les bienſéances pour eviter le ridicule, & pour empêcher que qui que ce ſoit ne puiſſe ſe plaindre de nous avec juſtice. Il faut avoir une grande attention ſur ſoi, pour demêler ce qui convient, d'avec ce qu'il faut eviter. Les bienſéances ſont d'une étendue infinie : le ſexe, l'âge, la profeſſion, le caractere, le tems, le lieu impoſent des devoirs differens : il faut connoître ces differences, & s'y aſſujettir, ſi l'on veut ſe faire au gouſt du monde : quelque merite que vous aiez, ſi vous vous diſpenſez d'obſerver les bienſéances, vous paſſerez pour un homme impoli, qui ne ſait pas vivre, & qui n'a nul diſcernement de ce qui peut plaire.

Quel moyen que des gens qui ſont dans une ignorance groſſiere des bienſéances, puiſſent plaire à des perſonnes polies ? Leurs actions, leurs paroles, leurs geſtes, leurs demarches ſont autant

d'impertinences. C'est à l'école du monde que l'on apprend à observer les bienséances; c'est la source de la politesse & des agremens.

Il est certain que l'exterieur ne fait que la moindre partie du merite d'un honnête homme : cependant lors qu'on est d'une profession qui demande de la gravité & de la retenuë, on ne peut negliger de certains dehors, sans se degrader en quelque maniere, & sans avilir sa dignité. Un Magistrat n'oseroit paroître en public avec un habit de couleur, ni en cravatte: si ceux qui sont plus jeunes se donnent quelque licence sur cette matiere, on ne les en estime pas davantage. C'est à peu près comme si un homme d'Eglise vouloit porter un autre habit, que celui qui convient à son caractere.

La complaisance est le plus grand charme de la societé, & le chemin le plus court pour gagner l'amitié des hommes. Mais il faut que cette complaisance ait des bornes ; quand elle est outrée, elle devient fade; il faut distinguer ce que la raison & les bienséances exigent de nous; ce n'est pas être complaisant, que de donner aveuglement dans le caprice de tout le monde ; c'est être adulateur ou imbecile.

On ne peut être honnête homme, si l'on n'est fidele à garder les secrets que nos amis nous confient ; il ne faut pas

même manquer à ce devoir, aprés avoir rompu tout commerce avec eux. On n'est pas en droit de disposer d'un bien, dont nous ne sommes que les depositaires; si leur conduite irreguliere veut que nous cessions de les voir, nôtre propre devoir exige que nous ne leur manquions pas de fidelité.

On voit des gens à qui les choses les plus honteuses ne coûtent rien à dire, ou à faire; qui ne gardent nulles mesures, & qui ne ménagent personne. Il semble que la reputation est la derniere chose dont ils se mettent en peine.

Un excez de familiarité ne convient qu'à des personnes qui ne savent ce que c'est que d'observer les bienséances. Il ne faut pas cependant vivre d'une maniere gênante, ni se tenir dans une contrainte melancolique. La politesse n'est nullement incompatible avec une certaine liberté, qui plait & qui sied bien à tout le monde: on porte quelquefois cette liberté jusques à l'excez; & ces mêmes personnes, quand elles se trouvent devant des gens respectables, tombent dans un serieux triste & chagrin, qui approche un peu de la bêtise.

L'usage du *tu* ou du *toi* s'est introduit parmi les Pretieuses, & une espece de *petits-maitres* qui se traitent fort cavalierement: Je ne blâme pas absolument cet usage; mais il est delicat: le commerce

des personnes polies demande plus de reserve, plus de retenuë & plus de respect. Les égards qu'on a les uns pour les autres, aident beaucoup à conserver une estime reciproque ; au lieu qu'un excez de familiarité fait d'ordinaire naître le mépris, & engendre quelquefois des querelles.

D'autres tems, d'autres soins : ce qui convient aux jeunes gens, ne convient pas toûjours à des personnes d'un âge plus avancé. On pardonne à un Page, ce qui ne se pardonneroit pas à un Magistrat, ou à un General d'Armée. Les femmes avancées en age qui veulent attirer les yeux par l'éclat de leurs parures, agissent contre la bienséance. *Celinte* approche de quarante ans ; elle veut imiter toutes les petites façons de *Junie*, qui n'en a que seize.

Les personnes les plus délicates sur les bienséances ne sont pas toujours celles qui méritent plus d'égards : elles ne sont si scrupuleuses sur de petites formalitez, que parce que leur réputation est attaquée ; & comme la conscience leur reproche de certaines affaires, qui méritent d'être censurées, elles croient toûjours qu'on y entend finesse, & qu'on a envie de les offenser. Le chagrin, les reproches, les éclats ne sont pas des bons moiens pour empêcher qu'on ne croie le mal que l'on dit de nous.

C'est à tort que ceux qui ne ménagent pas assez le Public, se plaignent qu'on les censure avec trop de severité; on ne juge que selon les apparences; peut-être que vos intentions sont bonnes; mais ce que l'on voit blesse les yeux. On n'est pas obligé d'approfondir les secrets motifs qui vous font agir; c'est à vous à prendre si bien vos mesures, qu'aucune action ne vous échappe contre qui l'on puisse crier.

Tout excez est vicieux, & blesse les personnes delicates, qui ont un discernement juste; des civilitez excessives ou trop étudiées sont importunes; des hauteurs trop fiéres sont choquantes. Le grand art de plaire consiste à trouver le milieu entre trop & trop peu: ce tempérament fait la perfection des vertus humaines; c'est ce qui distingue les gens qui sçavent vivre d'avec les personnes grossiéres, qui ne se conduisent que par caprice.

Les Bourgeois, les Provinciaux, les Pédans sont grands faiseurs de révérences; ils accablent le monde par leurs complimens éternels, & par des civilitez gênantes: ils font des embarras à toutes les portes, & il faut disputer une heure à qui passera le dernier: Les François se sont défaits peu à peu de tout ce qui a l'air de contrainte; qu'est il besoin de tant se tourmenter à faire de si longs complimens, & à dire des choses si recherchées, qui font suer ceux qui les écoutent?

Eſt-ce aſſez pour une femme, de ne rien faire qui bleſſe ſa gloire, quand les dehors de ſa conduite dementent cette idée de ſageſſe, dans laquelle elle ſe renferme ? La reputation de *Plotine* eſt entamée par mille foibles qu'on a droit de lui reprocher ; mais parce qu'elle s'abſtient peut-être de ce qu'il y a de plus groſſier dans le vice, elle ſe regarde comme un modele de ſageſſe, & neglige les apparences, qu'elle traite de bagatelles & de minuties.

Les jeunes filles s'imaginent-elles qu'il ſuffit d'avoir un exterieur modeſte & compoſé, & que ſous ces apparences elles peuvent nourrir dans le cœur de veritables attachemens, ſans s'expoſer au ridicule, où elles tombent, quand on demêle les myſtères de cette fauſſe pruderie? Elles ſe ſont defaites depuis quelques années de cette rigueur auſtere, qui étoit d'un grand ſecours pour ſauver la vertu ; elles paroiſſent trop douces, trop complaiſantes, trop humaines, trop apprivoiſées, pour le dire naïvement, elles n'ont pas aſſez de retenuë : quoique cette vertu ſoit l'une des parties eſſentielles de leur caractere.

C'eſt mal raiſonner de dire que l'on ſe contente d'avoir la conſcience nette, & qu'on n'eſt pas d'humeur à ſe gêner, pour ſe faire au caprice de tout le monde. Si l'on ne ſauve les apparences, on irrite la

satire, & l'on ne peut plus faire taire la médisance, quand elle est une fois déchainée: il n'est plus tems de prendre des mesures, quand on a perdu sa reputation.

Les jeunes personnes se licencient maintenant sur de certaines matiéres, où elles devroient faire paroître plus de retenuë & plus de circonspection. L'air coquet ou effronté les rend méprisables; il leur sied mal de parler sur de certains chapitres; on est surpris de les voir dans un âge peu avancé si savantes sur de certaines choses, qu'elles devroient absolument ignorer: elles oublient dans ces rencontres, que la prudence & la modestie est leur partage. Si cette ressource leur manque, elles ne peuvent plus plaire aux honnêtes gens. Les paroles trop libres, dans la bouche d'une fille, quelque enveloppées qu'elles soient, font toûjours un mauvais effet: si leurs flateurs les loüent en public de leur belle humeur, ils les méprisent en particulier.

La trop grande complaisance que les meres ont pour leurs filles, les jette souvent dans le libertinage. Quand on est jeune & belle, on est exposée sans cesse aux flateries des soupirans: il faut que la severité d'une mere vigilante serve de frein à la jeunesse trop facile, & qu'elle la retienne dans le devoir. *Flavie* qui est maintenant si decriée, avoit de la vertu & de la pudeur, quand elle commença à

paroître dans le monde. Sa mere l'a perduë ; enyvrée de la beauté & des agrémens de sa fille, elle en parloit à tout le monde, & ne pouvoit parler d'autre chose : elle la regardoit comme un modelle de beauté, & vouloit que tout le monde l'admirât. Sa joye étoit extrême, quand elle voyoit sa fille entourée d'une foule d'Amans, qui l'encensoient comme une Idole. Elle prenoit même le soin de leur faire remarquer le bon air & la bonne mine de sa fille, & de relever toutes les jolies choses qu'elle disoit. Les jeunes personnes n'ont déja que trop de penchant à la coqueterie, sans qu'il soit besoin d'allumer le feu par la licence qu'on leur donne.

Un mot échappé fait souvent bien du desordre, & cause de longs repentirs. Qui pourroit s'abstenir de dire son sentiment des autres quand il ne leur est pas avantageux, auroit trouvé un grand secret de s'épargner bien des demêlez. Il faut au moins gagner sur soi, de ne point dire d'un homme des choses desavantageuses devant des gens qui les lui rediront : c'est s'exposer de gayeté de cœur à se faire des ennemis.

Pour plaire dans la conversation il faut écouter ce que l'on vous dit, & répondre à propos. Peu de gens observent cette maxime : ceux qui croyent avoir plus d'esprit que les autres, n'écou-

tent point, & veulent toûjours parler. Peu attentifs à ce qu'on leur dit, ils épient le moment d'interrompre la narration, pour debiter ce qu'ils ont dans l'esprit, & ce qui occupe toute leur attention. Ce n'est pas le tout de briller, il faut donner le tems aux autres de faire paroître leur esprit, & de parler à leur tour. La conversation est un commerce, où chacun doit contribuer du sien pour la rendre agreable.

C'est un caractere bien méprisable & bien odieux de vouloir faire le bel-esprit aux dépens de la Religion & des choses saintes: ceux qui parlent d'un ton railleur des mysteres qu'ils devroient reverer, font moins voir le brillant de leur esprit, que la corruption de leur cœur. Les femmes sur tout ne doivent pas se licencier à soutenir des opinions particulieres en matiere de Religion. Il y a à parier, que celles qui laissent entrevoir qu'elles ne sont que mediocrement touchées des maximes de la Religion, vivent dans le desordre, & qu'elles ont quelque interest secret à douter des veritez qu'elles combattent.

Il n'y a point de vertu si parfaite, où des actions particulieres ne dementent quelquefois l'habitude qu'on a de faire le bien. La plus grande application d'un honnête homme doit être à cacher si bien ses foibles, qu'on ne s'en apperçoive

point, & que personne n'en souffre. Car il ne faut point se flater ; on a toûjours un côté moins beau par où il ne faut point se montrer. Ce qui fait que mille gens sont decriez, ce n'est pas toûjours qu'ils soient moins vertueux que ceux qui ont de la reputation, c'est qu'ils ne prennent pas la peine de derober aux yeux du monde de certains defauts & des foiblesses qu'on leur reproche avec justice.

A considerer la vie que menent certains Prelats, il semble qu'ils ayent oublié qu'ils sont les successeurs des Apôtres : leur train, leur équipage, leur dépense, la magnificence de leur table, le grand jeu qu'ils joüent ; leurs manieres, leurs occupations ne sont gueres conformes à la profession qu'ils ont embrassée. Toute leur vie se passe dans une mollesse oisiveté ; le soin de leurs brebis ne les touche que mediocrement, & l'on diroit qu'ils sont resignez à la reprobation de leurs Diocesains. Ces vers d'un de nos Poetes modernes leur conviennent parfaitement :

Est-ce pour travailler que vous êtes Prelat?
De vôtre dignité soûtenez mieux l'éclat.

Les gens de Robe quand ils sont jeunes, s'ils n'y prennent garde, veulent

paroître trop evaporez ; les manieres de la Cour qu'ils tachent de copier, & qu'ils copient mal, les jettent hors de leur caractere, & leur donnent un faux air, qui les rend souvent ridicules. Le jeune *Cléon* dégouté de son colet & de sa robe, ne veut paroître qu'en cravate & en justaucorps; il ne parle que de chasse, de chevaux, de chiens, & rarement du Code & du Digeste; il est tout le jour à table, il s'enyvre & jure comme un Capitaine de Dragons.

On a trouvé le secret de plaire, quand on fait entrer dans le genie des gens que l'on pratique. On aime naturellement à voir ses inclinations & ses gousts approuvez des autres; & l'on ne peut s'empécher d'avoir quelque complaisance pour ceux qui se conforment à nos manières. Si les personnes que vous voiez, sont d'une humeur triste & sombre, il faut composer vôtre visage, & ne les aborder pas d'un air ouvert & enjoüé; au contraire, s'ils sont dans la joie, ne la troublez pas avec une mine austere, qui semble desapprouver leur enjoûment ; on vous regarderoit comme un homme incommode; & il est fâcheux de joüer un rolle si desagreable.

On est obligé dans le commerce du monde de voir des gens de toute espece: C'est une grande habileté de pouvoir s'accommoder à toute sorte de caracteres; & le signe le moins équivoque pour faire

connoître qu'on a un esprit superieur aux autres, est de savoir se plier en telle sorte, qu'on s'abaisse & qu'on s'éleve quand il le faut.

Les Savans de profession ne peuvent entretenir des ignorans; les personnes polies souffrent dans le commerce des gens grossiers: ceux qui sont d'une humeur enjoüée, veulent rire toûjours; mais cet enjoûment n'accommode pas les personnes qui ont du chagrin. Les gens trop sérieux, & qui ne descendent jamais de leur gravité, sont fort incommodes à ceux qui voudroient se livrer à la joie.

Pour connoître combien de certains attachemens sont honteux, il faut les regarder dans les autres. L'amour propre est une espece de voile qui nous empêche d'appercevoir l'ignominie de certaines passions qui nous sont cheres. Quand nous voïons les portraits que l'on fait de ceux qui ont les mêmes passions, nous pouvons conclure qu'on ne nous traite pas avec plus d'indulgence. Une jeune fille qui voit comme l'on déchire celles qui s'émancipent trop, peut prendre son parti là-dessus, & se dire à elle-même, que la sagesse & la modestie doit être sa vertu favorite.

Le Public est un juge inexorable qu'il faudroit ménager plus qu'on ne fait. Il est inutile de se retrancher sur la foiblesse, sur le siecle qui s'est beaucoup relaché de

cette haute severité; on ne reçoit point de si mauvaises raisons. Quelque mérite qu'ait une Femme, si elle n'a de la sagesse & de la vertu, on ne compte pour rien tout le reste: on est convenu que l'amour est une tache qui gâte la plus belle vie. Si une femme n'est modeste, eut-elle d'ailleurs mille bonnes qualitez, de la naissance, de la beauté; elle n'en est pas plus estimée. On le sait; tout le monde le dit; ce sont les premieres leçons que l'on fait aux jeunes filles; on ne laisse pas d'aller son train.

Je ne comprens pas comment des femmes qui joüent un grand jeu, & qui ne voyent que d'autres femmes aussi décriées qu'elles, qui passent les jours & les nuits avec des hommes dans des maisons publiques, veüillent se donner pour prudes, & qu'elles trouvent mauvais qu'on ait des soupçons de leur vertu. Une vie si irreguliere est une marque d'un esprit gâté & d'un cœur corrompu.

Ceux qui aiment encore le monde, quand le monde ne les aime plus, sont fort à plaindre. Un visage usé & sillonné de rides figure mal parmi des visages où le feu de la jeunesse brille. Ce n'est plus le tems de se laisser aller à des joyes evaporées, quand on est vieux: & si l'on prend un air serieux & reservé, on gêne les jeunes gens, qui ne pensent qu'à se rejoüir, & qui ne respirent

que la galanterie & la gayeté.

Une vieille femme qui épouse un jeune homme, est-elle en droit de se plaindre des mépris qu'il a pour sa personne ? Je sai qu'il est obligé d'avoir de la complaisance & de la recompenser par quelque assiduité, de la dépense qu'elle fait pour lui ; mais si elle exige autre chose, si elle veut des soins empressez, de l'amour, de la tendresse, elle est bien éloignée de son compte. *Dorine* a cinquante ans ; elle a épousé *Philiste* qui n'en a que trente, qui est beau & bienfait, qui aime la grande dépense & le grand jeu. *Dorine* a beaucoup d'empressement pour ce jeune époux ; elle lui donne de quoi joüer ; elle a un bel équipage ; il fait grand'chere ; il n'aime point *Dorine*, il la méprise, il n'a nuls égards pour elle ; c'est un mal-honnête homme : la bienséance l'oblige à remplacer par quelques dehors le peu d'amour qu'il a pour sa vieille épouse, & qui fournit liberalement les fonds dont il a besoin pour les dépenses qu'il fait.

Le dessein qu'une femme a formé d'épouser un homme avec qui elle entretient une étroite liaison depuis long-tems, ne la justifie point devant le monde ; on ne penetre pas dans ses intentions, & l'on a droit de se scandaliser d'un commerce établi qui dure trop, quand même il ne s'y passeroit rien de criminel,

La reputation est quelque chose de delicat ; la foiblesse est si grande ; penchant qu'on a à juger mal de so prochain, est si naturel, qu'on ne sau roit apporter trop de precautions, n prendre trop de mesures pour se ména avec le Public, & pour empêcher les ge de médire.

C'est un assortiment bizarre, que le mariage d'un vieillard avec une jeune fi le. De telles alliances exposent les femmes à tomber en des grands desordres. Les caresses d'un vieil époux dégoutent une jeune épouse. La disproportion d'âge fait naître de l'antipatie, parce que naturellement on aime son semblable, & que le froid & les chagrins de la vieillesse s'accordent mal avec le feu & les agrémens de la jeunesse.

Un homme avancé en âge, dégoûtant, incommodé, accablé de fluxions prétend-il fixer le cœur d'une jeune fille, éveillée, aimable, & qui aime le plaisir? Il raisonne mal, s'il se flate que ses richesses lui seront d'un grand secours pour se faire aimer, ou que ses petits soins & sa complaisance diminuëront le dégoût que sa personne inspire. Cet empressement, cette envie de plaire, ces minauderies, le rendent encore plus desagréable. Les caresses d'un homme qu'on n'aime pas, sont fades, & font soulever le cœur d'une jeune femme, qui cherche quelquefois à

se dedommager avec des gens plus agreables, de l'ennui que lui cause un vieil époux.

C'est s'abuser de croire qu'on puisse se soutenir par les agrémens, quand on est vieux. Un homme que ses emplois, ses services, son merite personnel rendent recommandable, est respecté & recherché à cause des secours qu'on en attend : mais s'il veut faire l'agréable, il sort de son caractere, & perd une partie de son merite : plus il se radoucit pour plaire aux gens, plus il s'en fait mépriser, & quoiqu'ils le ménagent, ils le regardent souvent comme un ridicule.

Les Maris sont obligez d'être honnêtes & complaisans envers leurs Femmes ; mais cette complaisance ne doit pas aller jusqu'à la bestise. Les Femmes en abusent quelquefois, & quand elles prennent l'ascendant, leur empire est tyrannique. On diroit à voir la conduite de certaines femmes, & l'air de hauteur dont elles traitent leurs maris, qu'elles ne les regardent que comme leurs hommes d'affaires & comme les intendans de leurs maisons, qui sont chargez de tous les soins & de toute la peine du domestique, où elles n'ont aucune part.

L'avarice est un contrepoids au merite, & qui fait pancher la balance. Ce vice seul suffit pour faire tomber dans le ridicule, des gens qui se feroient distin-

guer, par d'autres bonnes qualitez. On méprise un Amant avare, un Devot interessé, celui qui bâtit & qui gâte son ouvrage par une épargne mal entenduë, qui a un train délabré, & qui se refuse les choses les plus agréables & les plus necessaires.

L'emportement des peres & des meres n'est pas un bon moïen pour ramener les enfans à leur devoir: quand ils ont tort, il faut les punir avec modération, & leur laisser entrevoir la tendresse qu'on a pour eux, même en les châtiant. Les enfans de leur côté ne doivent jamais manquer de respect pour leurs parens, quelque traitemens rigoureux qu'ils en reçoivent. La dureté des uns n'autorisse point la revolte des autres.

On ne se fait pas toûjours aimer des gens à qui l'on rend des grands services. Je ne sai par quel caprice on est naturellement gêné avec ceux à qui l'on a de grandes obligations; on ne rencontre leurs yeux qu'avec quelque espece de chagrin.

Une liberalité mal entenduë ne fait point d'honneur; il faut être liberal avec distinction, & placer ses bienfaits avec quelque discernement. Que coûteroit-il d'accompagner ses presens de quelque parole obligeante, qui en releveroit le prix?

Les bienfaits augmentent ou diminuent

l'amitié, selon les différentes circonstances qui les accompagnent : le cœur se souleve contre ceux qui laissent remarquer le regret qu'ils ont de faire plaisir. Il faut autant d'art pour donner que pour refuser : un refus temperé par certains adoucissemens & par une grande démonstration de sincerité ne rebute point les personnes raisonnables.

C'est choquer toutes les regles de la bienséance, que de traiter familiérement des personnes élevées au dessus de nous par leur qualité, par leur rang, par leurs emplois, par leur âge ; la familiarité ne se peut permettre que d'égal à égal, & quoi que les gens se relâchent quelquefois de leurs droits, il ne faut jamais oublier son devoir ; ni se dispenser de les traiter avec le respect qui leur est dû. *Trasile* est entré Mousquetaire depuis six mois ; il parle avec la même liberté, la même familiarité, le même enjoûment à celui qui est à la tête de la compagnie, que s'il parloit à l'un de ses camarades ; il l'entretient de ses bonnes fortunes, il lui fait le détail de toutes ses avantures, d'un air assuré, qui ne convient qu'à un sot, qui ne sent pas qu'on se moque de lui, & qu'il blesse la bienséance.

On revient plus aisément des sottises de l'esprit que des sottises du cœur ; le cœur s'attache & se fixe, l'esprit est plus volage & plus leger. Les retours que l'on fait

sur soi même, aident à corriger les ex-
travagances de l'esprit, mais l'attache-
ment de cœur empêche les reflexions.

Le defaut d'esprit est souvent cause
beaucoup de belles femmes ne sont
aimées autant qu'elles paroissent aim
bles: leur beauté plait, mais leurs ma
res sont rebutantes: c'est une espece
contrepoison pour dissiper le charme de
leurs agremens.

La modestie est tellement attachée à
de certaines professions & à de certains
caracteres; que pour peu qu'on se relâche
là dessus, on perd toute l'estime qu'on
avoit acquise; le Public est tout étonné
de voir de certaines gens vivre avec tant
de licence, & se donner des libertez qui
leur conviennent si peu. *Eugene* a mille
belles qualitez, il a de l'esprit & du ma-
nege, il est homme souple, insinuant: ce
seroit un homme accompli, s'il pouvoit se
defaire d'un defaut unique, qui empoison-
ne, si l'on peut parler de la sorte, tout son
merite, & qui fait qu'on est moins touché
de ses beaux talens; il a des manieres trop
libres avec les femmes, quoi que sa pro-
fession & ses emplois demandent de lui
plus de reserve & plus de retenuë.

C'est une grande cruauté de mepriser
les gens, parce qu'ils sont dans le malheur:
N'ont-ils pas deja assez de leurs chagrins
particuliers sans y ajoûter encore la rail-
lerie, ou l'insulte? Les noms offensans

de *misérable*, de *faquin*, de *gueux*, ne doivent point être en usage parmi les personnes polies; ni tous les autres termes injurieux ausquelles on a joint quelque idée de mépris.

Les Dames qui passent la plus grande partie de leur vie à la campagne sont d'ordinaire moins polies que celles qui font leurs sejours dans les grandes Villes, parce qu'elles s'étudient moins à plaire : occupées de leur menage & de leurs affaires domestiques, elles negligent les agrémens, qui ne leur sont pas d'un grand usage. On ne se donne pas beaucoup de peine, quand on ne songe à plaire qu'à son mari.

Les Femmes se plaignent depuis quelque tems, que les hommes sont impolis, peu complaisans, brutaux : à qui faut-il s'en prendre? Si elles étoient moins apprivoisées, les hommes seroient plus soumis & plus respectueux. On ne peut avoir d'estime pour les Coquettes quelque belles choses qu'on leur dise, & quelques louanges qu'on leur donne : elles amusent pour quelque tems; mais un commerce qui n'est fondé ni sur l'estime ni sur le respect, ne peut être de longue durée.

Le desir de plaire est naturel aux femmes; on ne doit point leur en sçavoir mauvais gré, quand elles n'ont point de vûës particulieres, & que ce desir

demeure dans le général. Un mari q
remarque dans la conduite de sa femm
quelque inclination qui le blesse, peut
témoigner du ressentiment, pourvû qu'
évite l'éclat; c'est le dernier malheur
mariage & l'écüeil de la tendresse qui
doit faire toute la douceur.

La morale des Dames est un peu tom
bée dans le relâchement, elles ne soutie
nent pas avec assez de fierté l'empire qu
leur beauté & leur mérite leur donne na
turellement sur les hommes.* On n'oso
autrefois s'émanciper devant elles : l
hommes ne sont pas aujourd'hui si scru
puleux : on leur tient des discours qui
sentent un peu de la liberté du siécle. L
plus prudes n'en paroissent point alla
mées, pourvû qu'on se serve des term
équivoques & enveloppez. Celles q
font semblant de s'en formaliser, le fo
d'une maniére affectée qui laisse entrevo
leurs veritables sentimens.

Une femme dont la conduite n'est p
reguliére, peut-elle ignorer les cont
médisans qu'on fait d'elle; & si elle n'i
nore pas les satires qui courent à sa ho
te, comment a t'elle le front de paroîtr
Quelque beau semblant qu'elle fasse,
perte de sa réputation lui fait passer
tristes momens : les plus emporté
ont toûjours quelque reste de modesti
elles ne peuvent s'empêcher de loüer
d'estimer les femmes, dont la vertu f

honneur à leur sexe : quoi qu'elles s'abandonnent à leur penchant, elles ont de tems en tems des intervalles de raison, où elles ne se pardonnent pas leurs déréglemens.

L'inutilité de la vie des femmes est la premiere source de leurs desordres : elles ne savent à quoi passer le tems, pour se garantir de l'ennui qu'elles redoutent plus que toutes choses ; de-là le jeu & d'autres divertissemens encore plus criminels ; la plupart n'aiment point la lecture, les livres qu'elles lisent, leur gâtent l'imagination, & tournent leur esprit à l'amour & aux intrigues. Ce n'est pas pour s'instruire qu'elles ont recours aux livres, c'est pour apprendre les avantures des autres femmes, & tous les détours dont il faut se servir pour faire réussir une intrigue.

Il semble que ce soit un paradoxe de dire qu'une femme est moins raisonnable & souvent moins aimable, plus elle a de l'esprit. L'esprit est l'instrument des déréglemens de leur cœur ; la vivacité les rend inconstantes, si elles ont de la pénétration, elles en sont plus artificieuses & plus malignes : L'experience fait voir tous les jours, que les plus médisantes, les plus satiriques, les plus fourbes, les plus coquettes, les plus emportées ont plus d'esprit que l'ordinaire des femmes : leurs vices croissent selon la mesure de

leur esprit, dont elles font un mauvais usage.

La plufpart des femmes sont incomprehensibles, leur caractere n'est point net, ni developpé; c'est un énigme: la même femme est prodigue dans tout ce qu'elle dépense, & avare dans tout ce qu'elle épargne; incapable de se tenir dans une juste mediocrité; elle hait aujourd'huy jusqu'à la fureur celui qu'elle aimoit hier jusqu'à l'emportement; elle a des desirs violens pour une chose qu'elle méprise au moment qu'elle la possede. Mais ce qui est encore de plus incompréhensible, c'est que les hommes qui connoissent les défauts & les mauvaises qualitez des femmes, qui en sont les témoins, & qui en souffrent, n'en puissent guerir. Des hommes si sages, des têtes si fortes, se laissent éblouir par un coup d'œil & par l'éclat d'un beau visage.

Les loüanges séduisent les femmes, & les empêchent de se corriger; elles auroient moins de défauts, si on ne leur donnoit point tant d'encens; elles ne sont inciviles, fiéres, méprisantes, hautaines, que parce que leurs adulateurs les mettent au dessus de toutes les autres femmes, & qu'elles ne veulent plus se dégrader de cette superiorité imaginaire.

C'est par un orgueil delicat, ou par amour propre, que la plûpart des femmes prennent le parti de la devotion, aprés

aprés avoir joüé une autre rolle. Cette devotion dont elles se parent, est un état de vie assez commode, pour passer de la vie la plus licentieuse à cette vie austere, qui leur fait tant d'honneur dans le monde, il n'est pas necessaire de changer de maximes, il suffit de changer d'habit. Ce n'est pas pour être plus humble, plus modeste, plus endurante, plus mortifiée, qu'une femme allonge ses manches, & qu'elle remplit son sac d'heures & de chapelets : c'est pour joüir plus commodement de tous les agremens de la vie, sans que le monde y trouve à redire. On doit à un certain âge la bienséance d'un serieux, dont on ne peut se dispenser sans se rendre ridicule : on n'ose plus se permettre les plaisirs de l'éclat ; mais l'on trouve des moïens pour se satisfaire à petit bruit.

Une femme d'esprit, qui se croit telle, & qui est bien persuadée qu'elle a un genie superieur aux autres femmes, regarde en pitié tout le reste du Genre humain ; on ne le croira peut-être pas, mais il est fort aisé de s'en convaincre par l'experience, que plus une femme a d'esprit, moins elle a de sens-commun si l'on examine le caractere de celles qui ont ruiné leurs affaires domestiques, qui sont tombées dans le decri par le dereglement de leur conduite, avec lesquelles personne ne peut vivre, & qui ne peuvent vivre

avec personne, on trouvera sans y manquer, que toutes ces femmes avoient un grand esprit & un mediocre jugement.

Florime lit toutes sortes de Livres, bons & méchans, sans choix, & sans goust, elle ne lit pas pour s'instruire, elle veut avoir la gloire d'avoir lû, & de citer les noms de plusieurs Auteurs : c'est tout ce qu'elle retient de ses lectures. Il lui en est encore demeuré une grande presomption, qui paroit dans la critique severe qu'elle fait de toutes sortes d'Ouvrages, quelque excellens qu'ils puissent être, & qu'elle déchire impitoiablement. *Florime* veut passer pour connoisseuse à quelque prix que ce soit, aux depens même de son jugement, dont elle laisse voir la foiblesse.

Le Sage l'a dit, qu'une femme prodigue ruine la meilleure maison : cette dissipation est déraisonnable & criminelle. Mais la plupart des femmes ont à craindre l'autre extremité, elles sont naturellement économes; loin de donner dans le superflu, elles retranchent le necessaire; elles souffrent les premieres de leur épargne, & font souffrir tout le monde : Si elles ajoutent l'habitude au penchant, elles deviennent incorrigibles; ces grands rafinemens d'économie les rendent fort méprisables, gauchissent leur droiture naturelle, & alterent leurs bons sentimens: il ne faut que ce foible pour les décrier; quelque merite

qu'elles puissent avoir.

Quel fléau dans une maison qu'une femme qui aime le jeu, & qui risque de grandes sommes! La discorde, les chagrins domestiques, la ruine entiere des affaires, sont la suite inévitable de cette passion, qui devient enfin fureur & frenésie. Il est rare de voir les femmes guérir d'une grande passion: il n'y a que la pauvreté & le délabrement de leurs affaires qui puissent les bannir du jeu. *Melantine* demande l'aumône pour joüer, après avoir tout perdu: l'une de ses parentes l'a retirée chez elle par compassion; elle lui fournit avec des habits & un logement, toutes les choses necessaires à la vie: mais la déroute de ses affaires n'a pû éteindre la passion qu'elle avoit pour le jeu; elle se mêle parmi la canaille pour joüer le peu d'argent qu'elle ramasse & qu'elle a la lâcheté de mendier. Si la fortune la regarde d'un œil plus propice, & qu'elle fasse quelque gain, elle risque dans un jour les petits profits de plusieurs mois; incapable se de corriger par ses malheurs passez, & toûjours flattée de l'esperance de revenir sur l'eau, quoiqu'elle soit abîmée sans ressource.

Le temperament des femmes devroit les éloigner des Procez, leur indolence, leur paresse naturelle, l'amour des divertissemens & des plaisirs, le soin de leurs ajustemens & de leur beauté; mais quand elles y sont embarquées, elles ont d'autres

qualitez qui les y retiennent. Elles sont plus indociles que les hommes, plus entêtées, plus interessées, plus opiniatres, elles entendent moins raison. L'orgueil, le dépit, la honte de ceder, leur fait continuer une plaidoirie, où leur interest n'a plus de part; elles veulent contenter leur vanité ou leur vengeance. Rien n'est plus à plaindre qu'une femme qui sait les détours de la chicane par un long usage du Barreau: il se fait alors une révolution dans son temperamment; l'agitation des affaires lui tient lieu de promenades, de plaisirs, d'intrigues: Les femmes ne sont pas naturellement ennemis des disputes, des querelles, des broüilleries, du divorce; & ainsi le tumulte des procez leur devient dans la suite une occupation agreable, parce qu'elle nourrit le penchant qu'elles ont à quereller, à haïr, à medire, & que c'est une source inepuisable de plaintes, de reproches, d'invectives. Elles y trouvent même de quoi satisfaire des passions plus cheres & plus delicates. Les charmes sont d'un grand secours pour flechir des juges, & pour les engager dans leurs interêts; elles s'étudient à plaire, & mettent tout en usage pour les seduire, l'art seconde la beauté, & quand leurs artifices ont reussi, elles s'en applaudissent comme d'un triomphe. La haine ne fait gueres moins de peine & moins de plaisirs à une femme, que l'amour: il semble mê-

me qu'elle soit plus vive, plus animée, & qu'elle leur cause des mouvemens plus violens: le procez est le triomphe de cette passion, qui reveille toutes les autres, parce que la gloire & l'interêt sont les deux ressorts qui font mouvoir l'ame des Plaideurs; voilà ce qui rend les procez éternels, sur tout quand ce sont des femmes qui s'en mêlent, il est rare de les voir entrer dans quelque accommodement, la préoccupation leur ôte la liberté d'écouter les bons avis qu'on leur donne, plus on apporte de raisons pour les convaincre, plus leur obstination trouve de détours pour les éluder; la fin de la vie devance celle du procez; & le dernier soupir d'une femme de ce caractere est poussé par le regret qu'elle a de laisser son entreprise imparfaite.

On voit des femmes qui ont de la force d'esprit & le discernement tres-juste, qui sont capables d'une génereuse resolution & des plus hautes entreprises: Mais, à parler en général, elles sont nées plus délicates & plus foibles que les hommes: voilà pourquoi elles ont tant d'indulgences pour elles-mêmes, & qu'elles veulent toûjours être flatées; leur esprit se remplit de préjugé, & se tourne à la bagatelle; quand elles ont pris leur parti, elles le soutiennent opiniâtrement, quoi qu'elles soient naturellement volages & inconstantes. Il est difficile de les retirer de

leurs amusemens pour les occuper à quelque chose de plus serieux, à moins qu'elles n'aient quelque violente passion, qui l'emporte sur le naturel. Cet interêt nouveau qui les occupe, les entraine, pour ainsi dire, hors d'elles-mêmes, & leur fait trouver dans leur propre fonds des ressources ausquelles elles n'auroient jamais pensé : elles deviennent hardiès & entreprenantes; les peines, les perils, les travers, rien ne les épouvante, les oppositions, les irritent, & font qu'elles se roidissent contre tous les obstacles, elles ne murmurent point contre les plus longues fatigues pour acheter un petit plaisir.

FIN.



TABLE DES MATIERES.

A

Fin de la Table.

TABLE ALPHABETIQUE
des Perſonnes caracteriſées en ce Livre

EMI-

M

FIN.

